

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

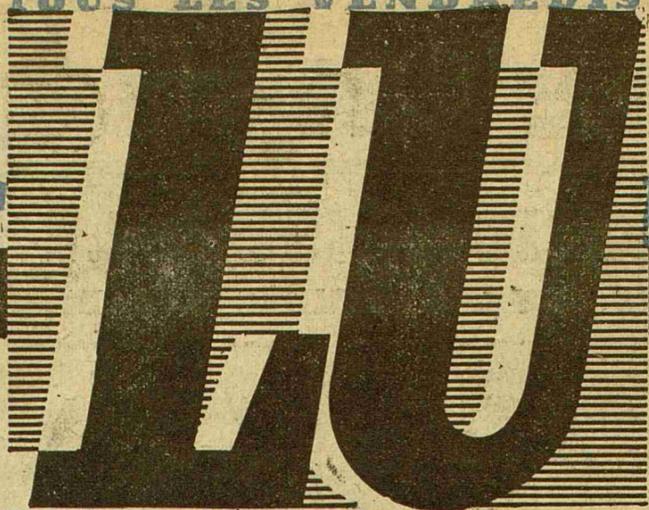
TOUS LES VENDREDIS

7^e ANNEE. - N° 7 (297)

12 FEVRIER 1937 -

Rev. 152

DANS LA PRESSE



UNIVERSELLE

REDACTION - ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE, PARIS (7^e)
ADRESSE TELEGRAPH. VUJOUR
C/C POSTAUX : PARIS 660-15

DIRECTEUR :
ALFRED MALLET
TEL. : LITRE 08-14 et la suite

LE REICH VEUT DES COLONIES



ROOSEVELT
livre la « bataille de sa vie »



GUERRE SOUS-MARINE
AU XVIII^e SIÈCLE



LE « HEXENHAMMER »

Code de la

notre

LA FEMME DU

LU LIT POUR VOUS 3000

A E

ARCHIVOS
ESTATALES

A la recherche de

QUATRE VARIATIONS SUR LE MÊME THÈME

(DÉBAT A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS)

Déclaration de M. FERNAND-LAURENT



Il faudra 55 milliards pour faire face aux besoins de la trésorerie d'ici fin décembre. M. P.-E. Flandin avait parlé de 35 milliards. Le ministre a dit lui-même 36 milliards. Comment se les procurera-t-il ? L'emprunt en France ? Les possibilités sont bien faibles, puisqu'on vient précisément de recourir à l'étranger. L'emprunt extérieur ? Les conditions en seront lourdes. L'utilisation de la marge d'évaluation en or de la devise ? Le ministre y a renoncé, au moins provisoirement.

L'inflation ? C'est le moyen auquel il a recours.

Déclaration de M. PAUL REYNAUD



Le gouvernement compte sur la reprise économique pour rétablir ses finances. Mais la contenance de son budget est telle qu'il sera plus sensible à la hausse des prix qu'à l'amélioration des recettes.

Selon M. Fernand-Laurent, pour que le pays se sauve, il faut changer de gouvernement.

Selon moi, il suffit que le gouvernement change de politique. La France n'a pas le temps d'attendre. Elle a besoin d'une action immédiate. Plus une minute à perdre. Le gouvernement est le gouvernement de la France. Qu'il agisse !

Réponse de M. VINCENT-AURIOL



Je suis opposé à l'inflation aussi bien qu'à une nouvelle dévaluation, qui serait funeste, inadmissible, et à l'appel à l'impôt. Il ne reste donc que l'emprunt.

Les détenteurs d'or ont préféré l'égoïsme au patriotisme, c'est leur affaire. Mais les dépôts dans les caisses se sont accrus. Voilà le signe que la confiance revient.

Qui donc ici refusera d'aider le gouvernement à trouver l'argent nécessaire pour assurer notre sécurité ?

...La reprise s'annonce. Il faut savoir l'attendre en tenant compte de ce que nous sommes « en basses eaux ».

Intervention de M. P.-E. FLANDIN



Le ministre a développé cette thèse qu'il ne fallait ni déflation, ni dévaluation, ni contrôle des changes, ni inflation. Sur ce programme, tous les Français seraient d'accord, car il repose sur l'espérance d'un fait, c'est que l'épargne réelle existe. Et il repose aussi sur un état d'esprit qui s'appelle la confiance.

Le gouvernement n'a pas d'autres recours que la confiance massive du pays : qu'il la mérite et qu'il demande à tous ses collaborateurs que rien ne vienne la détruire demain.

CHANGER DE POLITIQUE

par M. JEAN PUPIER

LA JOURNÉE INDUSTRIELLE, Paris :

Est-ce à cause de cet effort visible qu'il fournit que M. Vincent Auriol donne, en quelque sorte, l'impression d'être isolé dans sa tâche ingrate ? N'est-ce pas plutôt parce que, se tenant sur le plan de la stricte technique financière, il ne peut suivre tout à fait ses contradicteurs qui, tout naturellement, font porter leurs observations sur la politique générale du gouvernement solidaire ? Et il est bien vrai, comme déjà nous l'observions hier et comme divers orateurs l'ont fait remarquer, que le crédit d'un pays n'est pas matière qui se puisse considérer indépendamment des divers facteurs de sa politique. Faire appel avec confiance à ce crédit n'aurait proprement pas de sens si l'on ne pouvait agir, par ailleurs, sur les conditions qui lui permettent ou non de se manifester.

Si l'on peut éprouver une certaine déception en constatant que, devant les questions qui lui étaient posées, M. Vincent Auriol n'a guère pu que rééditer ses affirmations précédentes sans leur apporter vraiment un élément supplémentaire de probabilité, c'est peut-être parce qu'on aurait dû entendre après lui, pour cela, un autre orateur : M. Léon Blum lui-même.

Le ministre a fait ressortir que toute une part de nos obligations financières actuelles est incompressible, afférant à la défense nationale, au service de la dette ou à d'autres charges qu'il serait imprudent et parfois impossible de réduire. C'est justement parce que cette incompressibilité de nos finances ne pouvait échapper que l'obligation s'imposait davantage d'être sévère pour nos dépenses : celles, précisément, dont la politique générale règle le cours.

Même chose pour les recettes, c'est-à-dire pour la capacité contributive du pays par la voie de l'impôt ou de l'emprunt. On savait cette capacité altérée par une longue crise. Il était imprudent d'ajouter brusquement aux effets de celle-ci ceux de réformes hâtives, possibles, certes, après une attentive préparation et par temps calme. Il eût donc fallu mieux étudier ces réformes et en doser et nuancer l'application. Il faut aujourd'hui, pour arrêter les dégâts reprenant cette étude et ce dosage en se gardant de parler, pêle-mêle, d'appliquer avec la même impréparation d'autres réformes. Mais tout cela, c'est de la politique, et non de la technique financière.

LA CLOCHE D'ALARME DE LA CRISE FINANCIÈRE

par M. PAUL REYNAUD

LE JOURNAL, Paris :

Les masses, ou plutôt certains de leurs dirigeants, croyaient qu'en diminuant la production industrielle, on contraindrait les patrons à embaucher de nouveaux ouvriers et qu'ainsi on diminuerait le chômage.

Or l'expérience a prouvé qu'il n'y a pas, en France, assez de techniciens pour encadrer plusieurs équipes.

Dans l'ordre monétaire, on avait dit : Pas de dévaluation ! Mais il fallut la faire, il y a quatre mois, pour arrêter l'hémorragie de l'or de la Banque de France. Malheureusement, malgré mes adjurations de l'époque, le gouvernement se contenta d'insérer l'embargo sur l'or dans sa politique, au lieu de faire de la dévaluation le pivot d'une politique nouvelle. C'est qu'à ce moment-là il croyait encore, en dépit de tout, qu'il ne s'était pas trompé.

Et maintenant, le gouvernement, à qui je les avais annoncées, se trouve en face des accablantes conséquences de son erreur.

Il avait, pour cela sacrifié cette fixité de la monnaie, à laquelle les partis de révolution s'étaient pourtant déclarés indéfectiblement attachés. Or voici que, par le canal des emprunts à l'étranger, de nouveau, l'or de la Banque de France s'écoule. L'embargo s'avère impuissant parce qu'il n'a pas été suivi de cette politique classique de la dévaluation, qui a réussi dans tous les pays qui l'ont appliquée.

A moins d'un changement de politique, elles laissent pressentir déjà, sous la reprise factice d'aujourd'hui, les réalités cruelles de demain.

La cloche d'alarme de la crise financière signifie qu'il est temps, pour ceux qui ne voulaient pas entendre, d'ouvrir leurs oreilles.

Des voix aux inflexions séduisantes ont trop longtemps accompagné le rêve dont le pays commence à s'éveiller en attendant que la classe ouvrière a son tour.

Cette heure viendra. Elle sera décisive et pour la classe ouvrière et pour le pays.

Tireront-ils la leçon de leur erreur ? Comprendront-ils qu'une expérience nouvelle doit commencer ?

LE RETOUR DE LA CONFIANCE

par L.-O. FROSSARD

L'HOMME LIBRE, Paris :

En vérité, la seule chose qu'il faille attendre du ministre des Finances, la seule qui soit raisonnable, utile et nécessaire, c'est qu'il lève les incertitudes qui pèsent sur la situation, c'est qu'il rassure l'opinion — à la fois quant aux desseins qu'on lui prête et quant aux dépenses qu'on annonce. N'est-il pas possible de convaincre même la fraction la plus ardente de la classe ouvrière qu'à vouloir aller trop vite, on s'expose à tout perdre, et que la hardiesse n'exclut pas la prudence ? Non, il ne s'agit pas de changer de politique. Il s'agit simplement d'en accorder le rythme à celui de la vie elle-même.

CONTRE LES SABOTEURS DU FRANÇ

par O. ROSENFELD

LE POPULAIRE, Paris :

Tous les moyens sont bons pour la réaction qui n'a qu'un but, celui de renverser le gouvernement. Pour essayer de l'atteindre les fascistes n'ont pas hésité à dénigrer les moyens de défense de la France. Ils étaient prêts à compromettre la sécurité militaire pourvu que disparaît le gouvernement de Front populaire.

Qu'importe à ces « patriotes » les répercussions possibles de leurs attaques sur les valeurs françaises, sur la tenue du franc ?

L'assaut de la réaction a échoué. Vincent Auriol a mis en déroute les assaillants. Il leur a répondu avec beaucoup de clarté et de force.

SÉCURITÉ FRANÇAISE

par le Général WEYGAND
de l'Académie française

LA REVUE HEBDOMADAIRE, Paris :

Les forces militaires de la France sont en état matériel et moral de répondre à tout ce que le service de la Patrie réclamera d'elles. Leurs cadres supérieurs et subalternes n'ont rien à envier à aucune des armées de l'Europe. En tout ce qui dépend d'elles, instruction, entraînement, discipline, esprit, elles sont aussi bonnes qu'elles peuvent l'être avec les moyens mis à leur disposition.

...Notre état militaire pris dans son ensemble, commande un état d'âme aussi éloigné d'un pessimisme qui laisserait faussement méjuger de sa remarquable qualité, que d'un optimisme qui obscurcirait le sentiment de l'effort indispensable.

Nos armées ont déjà du matériel et des crédits pour le compléter encore, c'est bien. Mais ce nouveau matériel est mis à la disposition des troupes dans des conditions inadmissibles de lenteur. C'est le mal auquel il convient de porter remède.

L'esprit de nos armées est excellent, c'est bien. Mais, il faut le reconnaître, c'est un miracle dû au vieux fond de

notre peuple, et à la qualité exceptionnelle de nos cadres. La propagande antipatriotique, et la criminelle excitation contre le devoir militaire jouissent d'immunités incompréhensibles et menacent sourdement cet état moral. C'est un danger à conjurer.

La collaboration entre nos grands chefs est parfaite. C'est bien. Ce serait mieux encore si la Défense nationale était organisée, car nombre de questions capitales « Organisation de la nation pour le temps de guerre », « Défense passive », « Education physique », « Instruction pré militaire », bien étudiées et mises au point par des personnalités dont l'expérience et la compétence sont indiscutables, n'aboutissent pas. C'est une impuissance dont il faudrait enfin sortir.

L'armée, une Armée Nationale, ne peut être que l'émanation de la nation. Elle souffre des mêmes maux qu'elle, elle n'en peut être guérie qu'avec elle, et vous avez senti comme je le sens moi-même si fortement, que tout serait facile, et la sécurité française au-dessus de tout danger, avec l'autorité en haut, et l'union entre tous, dans un même idéal, l'amour de la France.

36 milliards

La Véritable Position du Franc

par Roger AUBOIN

L'EUROPE NOUVELLE :

NON seulement la situation actuelle n'est pas la même que celle de 1926, mais les facteurs en sont à beaucoup de points de vue, inverses. Il y a onze ans, le change boissait et sa baisse entraînait les prix en hausse vers une parité jamais rejointe avec les prix mondiaux. Actuellement, nos prix trop élevés de l'été dernier, ont été ramenés par la dévaluation à la parité des prix extérieurs, mais ils montent trop rapidement et l'on peut craindre qu'ils ne dépassent le niveau critique, provoquant ainsi une nouvelle dépression et, en fin de compte, une nouvelle dépréciation du franc.

S'il est, en effet, une leçon à tirer des six années de crise que nous venons de vivre et des multiples expériences faites en tous pays, c'est bien qu'aucun artifice ne permet de résister à l'influence déprimante de prix trop élevés qui provoquent inévitablement un ralentissement économique et, à travers des pertes d'or et de capitaux, la chute de la monnaie « surévaluée ».

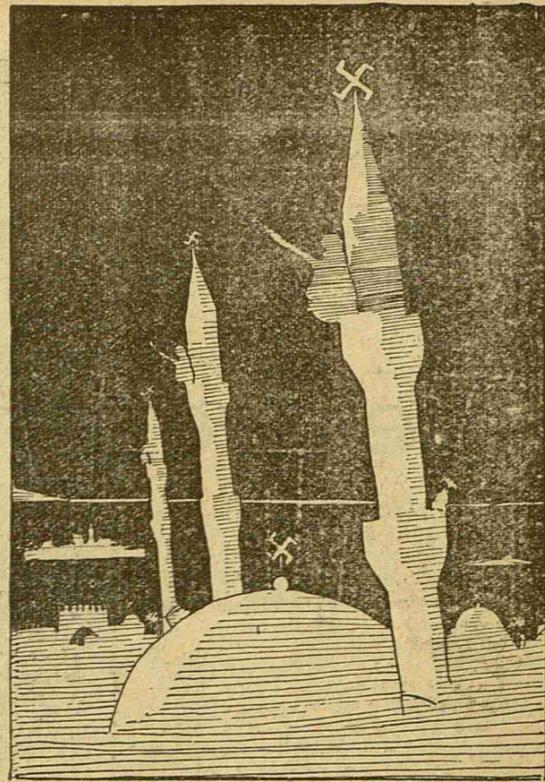
Il suffit d'ailleurs de réfléchir que, dans ce cas, l'or et les devises étrangères deviennent en réalité les seules marchandises bon marché. Aucune puissance au monde ne peut dès lors empêcher qu'elles soient activement recherchées, jusqu'au moment où la dépréciation de la monnaie relève leur cours à un niveau comparable à celui des autres marchandises.

La dévaluation a précisément pour objet de réaliser cet alignement des valeurs et de rétablir l'équilibre. L'expérience prouve qu'il en est bien ainsi et que la crainte d'une hausse des prix nationaux, automatiquement proportionnelle à la dépréciation de la monnaie, n'est nullement fondée. Mais à une condition naturellement, c'est que des facteurs extérieurs ne viennent pas fausser l'ajustement.

La difficulté de la dévaluation française, dans les conditions où elle a été faite, était précisément que les augmentations de salaire et l'application des lois sociales, notamment de la loi des 40 heures, constituaient des facteurs de hausse autonomes, rendant beaucoup plus malaisé le calcul du taux efficace de dévaluation.

D'autre part, au lieu de dévaluer seuls et en ne tenant compte que de préoccupations internes avec une marge de sécurité notable, nous avons dévalué dans le cadre d'un accord international qui offrait par ailleurs de grands avantages, mais nous obligeait à fixer une marge de dépréciation très étroite.

Nous avons signalé dès le début que, dans ces conditions, le taux de dévaluation adopté constituait un minimum strictement nécessaire et que la marge de hausse des prix était faible. L'action énergique pour freiner la hausse des prix, qui eût été en tout cas nécessaire, prenait ainsi, du fait de ces circonstances, une importance décisive.



Le Maroc espagnol, un cauchemar français...

Nebelspatter, Rorschach.

M. VINCENT AURIOL N'A QU'A TENIR BON

MANCHESTER GUARDIAN :

Les capitalistes français escomptent toujours la faillite du programme financier mis en œuvre par le cabinet Blum et continuent à vendre leurs francs, surtout à terme. M. Auriol ne cesse de confirmer son programme et de démentir diverses intentions qui lui sont attribuées. Il nie qu'il ait songé à dévaluer le franc une fois de plus; il nie avoir voulu établir le contrôle des changes; et la trésorerie déclare que l'or prélevé sur l'encaisse de la Banque de France n'a nullement été dépensé sur le marché monétaire. Néanmoins, les milieux financiers français prévoient que les projets de M. Auriol échoueront. Les petits capitalistes semblent du même avis, à en juger par l'augmentation de la circulation financière britannique, due aux demandes des épargnants étrangers.

Cependant, M. Auriol peut mener à bien son plan, à condition que ses collègues politiques le soutiennent. Il est possible que le fonds d'égalisation des changes ait dépensé pour l'achat de francs les 10 milliards qui lui avaient été alloués; mais il avait parfaitement le droit de prélever 3 milliards de plus à la Banque de France. Il a, en outre, emprunté 4 milliards de francs à Londres et doit emprunter encore 2 milliards à Amsterdam. Le total de ces ressources n'est pas inférieur au déficit de la balance commerciale française pour l'année 1936, sans même tenir compte des exportations invisibles, qui contrebalancent, pour une grande partie, l'excédent des importations. L'industrie et le commerce sont, à l'intérieur du pays, en reprise très nette — qui a été quelque peu retardée par les inquiétudes des semaines passées — et les fabricants français devront utiliser leurs capitaux s'ils ne veulent pas perdre l'occasion de faire des bénéfices.

Les mécontents disent que la hausse des salaires et les nouvelles charges sociales ont déjà dévoré les profits qu'on aurait pu retirer de la hausse des prix. Mais des observateurs sérieux estiment que c'est là une exagération. Bref, s'il est vrai que le gouvernement actuel a trop tardé avec la dévaluation et que les charges sociales nouvelles imposées simultanément ont aggravé la situation, sans compter ces questions de politique intérieure dont nous n'avons pas à parler ici, on peut dire que le cabinet est néanmoins parfaitement en état de résister aussi bien à ceux qui souhaitent une nouvelle dévaluation qu'à ceux qui n'ont pas confiance dans ses efforts en faveur de la reprise économique.

Situation grave...

IL REGIME FASCISTA, Cremona :

Sur le plan financier, le gouvernement de Front populaire vit au jour le

jour. Il espère un miracle, c'est-à-dire une reprise économique aussi grandiose que rapide, qui lui permettrait de supporter les incalculables « traites sur l'avenir » tirées en ces six mois par le marxisme. Mais cette reprise ne se dessine pas encore. Chômage, balance commerciale, indices de production, dépôts à la Caisse d'épargne, tout est négatif pour l'instant. Et, d'autre part, les prix de gros ont augmenté déjà de 40 0/0, ceux de détail d'au moins 15 0/0.

Certes, il y a une reprise en bourse, mais elle affecte surtout les valeurs internationales, qui prennent en remorque les titres français. Cette hausse est donc surtout un indice de méfiance, de « fuite devant le franc », dont tout le monde essaie de se débarrasser.

S'il y a abondance de capitaux, ils ne sont cependant disponibles qu'à très court terme, et cela pour les mêmes raisons. Or, ce n'est pas par des mesures techniques, comme le relèvement du taux de l'escompte, que Vincent Auriol fera face au déficit, qui s'élèvera cette année à 40 milliards.

Résultat : la France se verra dans l'obligation de recourir à de nouveaux emprunts extérieurs, qui devront être garantis par l'encaisse métallique de la Banque de France. Cette encaisse est déjà réduite à 60 milliards de francs dépréciés, soit 45 milliards de francs d'avant la dévaluation.

...Non point catastrophique

FRANKFURTER ZEITUNG, Francfort :

Le point de départ des nouvelles difficultés financières de la France doit être cherché dans le déficit considérable du budget, qui se chiffrera probablement par 30 à 35 milliards de francs, sur un budget total de 43 milliards et demi.

C'est évidemment énorme, et ce déficit montre combien la course aux armements cause d'ennuis au ministre des Finances français. Mais ce déficit n'est tout de même pas assez grand pour qu'on puisse affirmer qu'il « fichera » le franc Auriol par terre.

Le chômage à la fin de 1936 était bien au-dessous du niveau de l'année précédente. Dans de nombreuses branches de l'industrie, la production a augmenté dans des proportions appréciables, et dans la dernière semaine de décembre, les recettes de chemins de fer dépassaient de 20 0/0 celles de la période correspondante de 1935.

Même si l'impulsion donnée à l'économie française repose sur des bases que tout le monde n'est pas obligé d'admettre, la reprise ainsi amorcée devra nécessairement entraîner un jour une augmentation des recettes et une diminution automatique des dépenses.

SÉCURITÉ BELGE

par M. Albert DEVEZ

Ministre d'Etat, ancien ministre de la Défense Nationale

LA REVUE BELGE, Bruxelles :

La Belgique, par sa position géographique, est un des « points sensibles » de l'Europe. L'histoire montre que son indépendance est la condition de l'équilibre européen et que jamais aucune paix véritable n'a pu être instaurée, lorsqu'une grande puissance — quelle qu'elle fût — prétendait étendre sa domination sur ses provinces. Aussi, en cas de conflit européen, n'est-il pas douteux que la violation de nos frontières serait dictée, comme en 1914 par la poursuite d'un but plus lointain : vis-à-vis de la France, par exemple, celui de tourner les défenses formidables érigées sur la lisière franco-allemande et par un vaste mouvement d'aile marchante, de porter à l'ennemi véritable un coup prompt et décisif; vis-à-vis de l'Angleterre, celui d'établir sur notre territoire des bases aériennes ou sur nos côtes des bases navales menaçant de façon directe et rapprochée le sol même de la Grande-Bretagne ou le nœud vital de ses communications maritimes.

Il n'est pas besoin de traits ni d'alliances pour comprendre que si, par notre désarmement ou par l'insuffisance de nos armements, pareille entreprise se trouvait être favorisée, nous faillirions vis-à-vis de nos deux grandes

voisines, au premier de nos devoirs. Il en serait de même si notre résistance était conçue de telle sorte qu'après un premier choc, nous laissions le champ libre au passage des armées ou à l'occupation du pays. C'est donc à la fois vis-à-vis de nous mêmes — parce qu'en échange des charges militaires qu'il s'impose, le peuple belge entend obtenir la protection effective de ses foyers — et en vertu d'un devoir international évident, que la conception de la résistance belge doit être comprise dans le sens de la « défense intégrale du territoire » — dont j'avais, depuis longtemps déjà, affirmé la nécessité vitale.

...C'est donc en me plaçant sur le terrain exclusif de l'intérêt national belge, souverainement apprécié par une nation libre de tout engagement, que je déterminai comme suit le principe de base de notre politique militaire : « faire en sorte que l'envahisseur éventuel ne puisse attendre de son action criminelle, par l'obstacle que la Belgique dresserait sur sa route, ni gain de temps, ni économie de forces — mais uniquement la réprobation morale du monde civilisé ». Ainsi la suppression de l'intérêt stratégique, plus sûrement que les promesses et les pactes, écarterait de la Belgique, fidèle à tous ses devoirs l'horrible fléau de la guerre.

Le Reich réclame

Les revendications allemandes

DAS KOLONIALPROBLEM

DEUTSCHLANDS :
par Kurt Johannsen et Heinrich Kraft
(Paul Hartung, éd., Hambourg)

Les colonies que nous possédions avant 1914 nous ont été arrachées en violation des engagements juridiques du programme Wilson, reconnus par les puissances alliées et associées. A cette violation ignominieuse s'est ajoutée une accusation tout aussi indigne. C'est pourquoi les revendications allemandes tendant à la restitution de ses anciennes possessions coloniales sont fondées, tant du point de vue juridique que moral.

Le désir du peuple allemand, de se voir restituer ses anciennes colonies, est pour l'Allemagne, égal à son droit de « Gleichberechtigung ».

La volonté de posséder des colonies et de travailler sur le plan colonial n'a jamais faibli en Allemagne. Les nombreuses sociétés coloniales et tous les discours de nos dirigeants en témoignent. L'attitude du gouvernement allemand à l'égard du problème colonial a été définie clairement par le Führer, dès octobre 1933, dans une interview accordée à M. Ward Price du *Daily Mail*.

« L'Allemagne, a dit notre chancelier, a trop d'habitants pour sa superficie. C'est l'intérêt du monde entier de ne pas priver une grande nation de ses besoins vitaux. Cependant, le problème de la distribution des possessions coloniales, quelles qu'elles soient, ne sera jamais pour nous, une question de guerre. Nous sommes persuadés que nous pouvons administrer une colonie aussi bien que n'importe quel autre peuple. »

Depuis, les hommes politiques du Reich, des économistes de premier ordre, et même des personnalités dirigeantes de l'étranger, n'ont cessé de voir dans un règlement équitable de la question coloniale, un des moyens les plus sûrs, de rétablir l'harmonie en Europe.

Sources de matières premières

Pour ses besoins de matières premières, nécessaires à son industrie et à son agriculture, l'Allemagne dépend de l'étranger plus que n'importe quel autre pays du monde. Les importations de « produits-clé » sont devenues pour le Reich, de plus en plus difficiles en ces dernières années. Il est inutile de dire que la nécessité d'importer sans cesse des matières premières en quantité aboutit fatalement à un affaiblissement de la monnaie, si en même temps, les possibilités d'exportation restent limitées, comme c'est le cas en ce moment. L'Allemagne, qui n'a pas d'investissements à l'étranger, ne peut donc importer à l'heure actuelle que dans la mesure où ses produits industriels trouvent des débouchés à l'étranger. Or, en important des produits-clé et des produits agricoles de ses propres colonies, elle pourrait les payer en monnaie nationale et elle ne se verrait plus, à l'avenir, accablée à des difficultés alimentaires du fait de la pénurie de devises.

Voici ce que l'Allemagne pourrait importer de ses anciennes colonies :

Afrique orientale (y compris Ruanda-Urundi) : café, coton, or, cuirs et peaux, coprah, cire, sésame, huile de coco, diamants, minerai d'étain.

Afrique occidentale : diamants, bétail, beurre, conserves de poissons, étain, laine, peaux, viande conservée, cuivre, fromage.

Cameroun : bananes, cacao, caoutchouc, huile de coco, café, bois, bétail, tabac, cuirs et peaux.

Togo : cacao, coton, coprah, tapioca, viande de bœuf et de mouton, maïs, café.

Nouvelle-Guinée : or, coprah, noix de coco.

Samoa : coprah, cacao, bananes.

Nauru : phosphates (418.950 tonnes en 1934).

Micronésie : phosphates, coprah, sucre.

Nos adversaires affirment que même si l'Allemagne reprenait ses anciennes colonies, elle n'en resterait pas moins tributaire de l'étranger pour ses importations, et que même au cas où la mise en valeur de ces colonies serait développée

au maximum, la situation ne serait guère changée sous ce rapport. A cela, nous répondons que même si l'Allemagne ne devait couvrir qu'un huitième de ses besoins de matières premières et de produits agricoles, elle s'en trouverait fort bien. Sur un total annuel de 3 à 4 milliards de marks d'importation, les colonies représenteraient ainsi 400 à 500 millions de marks, montant non négligeable pour un pays à court de devises.

Débouchés commerciaux

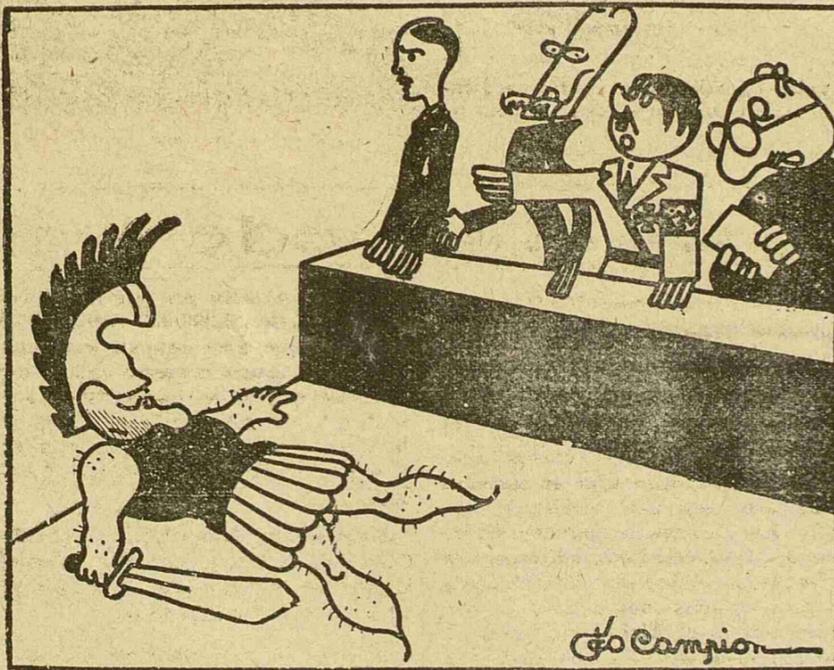
« Le commerce suit le drapeau », dit-on, et cela s'avère toujours exact. Seule la possession de colonies offrirait à l'Allemagne la possibilité d'accroître le volume de ses exportations. Même si le principe de la « porte ouverte » est respecté et le libre échange garanti, les possessions coloniales favorisent toujours, par de grosses commandes pour la construction de chemins de fer, ports, routes, etc., le pays qui les administre.

Par ailleurs, il n'est pas douteux que la possession de colonies soulage dans une mesure appréciable le marché du travail dans la métropole, en ce sens, que la fabrication de produits d'exportation et d'investissement pour les possessions d'outre-mer donnerait du travail à un demi-million environ d'ouvriers métropolitains. Que l'on songe qu'à la suite de la réduction des exportations allemandes depuis la crise, les entreprises spécialisées dans l'exportation occupent aujourd'hui 1 million et demi de personnes de moins qu'en 1929.

Terres de peuplement

Disons tout de suite que cet aspect du problème colonial joue pour les revendications allemandes un rôle secondaire. C'est que l'idée d'une colonisation massive d'éventuelles possessions d'outre-mer avec des citoyens allemands est aujourd'hui rejetée par les milieux diri-

geants du Reich, aussi bien du point de vue social que du point de vue moral. Mais cela ne veut point dire que l'on considère comme exclue la possibilité de toute œuvre culturelle de l'Allemagne en Afrique ou ailleurs. Les progrès de l'hygiène et de la médecine tropicales permettent aujourd'hui la création de conditions d'existence acceptables pour les Blancs qui désirent s'installer dans ces régions. Aussi bien, malgré les limites naturelles qu'imposent le climat et d'autres facteurs géographiques ou biologiques, la restitution des anciennes colonies allemandes donnerait au Reich la possibilité de diriger une partie au moins de l'émigration vers ces possessions, où les émigrés ne risqueraient pas une dénationalisation analogue à celle des 30 millions d'Allemands vivant aujourd'hui en Amérique et dans les autres parties du monde, et qui, tôt ou tard, s'assimilent malgré le contact avec leur ancienne patrie.



L'ERE DES DISCOURS ET LE SOMMEIL DE MARS
A force de gueuler comme ça, ILS vont le réveiller...

Les Réalités, Bruxelles.

La manœuvre hitlérienne

LE TEMPS :

Toute la question est de savoir, pour l'instant, comment M. von Ribbentrop est chargé de poser le problème. Ses instructions comportent-elles des propositions concrètes, ou bien s'agit-il seulement pour lui de faire admettre en principe que l'Allemagne a le droit de posséder des colonies ?

Une information publiée par le « Deutsche Nachrichten Bureau » tend à faire supposer que l'on voudrait simplement obtenir du gouvernement du Royaume-Uni ce qu'on appelle « une reconnaissance de principe du bien-fondé » des revendications allemandes. Les formules devant préciser ces revendications et devant avoir pour effet de poser à proprement parler le problème de la rétrocession des colonies sur son véritable terrain seraient donc réservées pour plus tard.

On peut se demander également si l'homme de confiance du chancelier n'a pas pour mission de lier effectivement le problème colonial au problème d'un nouvel accord de sécurité pour l'Occident, celui-ci devant constituer la contre-partie politique des avantages que le Reich espère obtenir en matière coloniale.

Mais là encore le Führer ne semble guère avoir modifié sa position, puisque l'agence officielle allemande se charge de rappeler que M. von Ribbentrop a déjà attiré l'attention du ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne sur le fait que le pacte franco-soviétique crée des difficultés pour un tel accord.

La thèse allemande est connue, mais, comme elle est basée sur une interprétation inexacte du pacte d'assistance mutuelle franco-soviétique, la Wilhelmstrasse n'a encore réussi à persuader aucun autre gouvernement intéressé du bien-fondé de ses objections.

Le Reich, en forçant le sens des termes du pacte franco-russe, a bien pu trouver un semblant de prétexte pour essayer de convaincre le peuple allemand que la répudiation unilatérale du traité de Locarno — répudiation à laquelle il n'y a aucune justification possible — était nécessaire, mais il n'a pu obtenir jusqu'ici, ni de l'Angleterre, ni d'aucune autre puissance signataire ou garante de Locarno, la rétraction formelle de l'avis, donné en pleine connaissance de cause, que le pacte franco-russe se concilie, tel qu'il est rédigé, avec toutes les obligations découlant des accords locarniens de 1925.

Une faute de goût

DAILY EXPRESS (conservateur), Londres :

Les ambassadeurs de tous les pays arrivant au palais royal, voilà un spectacle attrayant, propre à exciter la curiosité des foules.

Mais, à l'intérieur du palais, le spectacle fut encore plus remarquable puisqu'il donna lieu à un jeu de scène qui aurait pu produire un incident, n'était la politesse bien connue des diplomates et de la Cour.

Chaque ambassadeur et ministre plénipotentiaire, en avançant vers le roi, s'inclinait trois fois.

Lorsque ce fut le tour de M. von Ribbentrop, il s'inclina, lui aussi, trois fois; puis — fait sans précédent — il fit le salut nazi.

Il y eut un mouvement de surprise. Les ambassadeurs d'Espagne, d'Italie et d'U.R.S.S., dont l'attitude avait été irréprochablement traditionnelle, eurent l'air légèrement ennuyés de ne pas avoir, eux aussi, manifesté leur credo politique.

Le roi recula légèrement.

Les gaffes de M. von Ribbentrop

NEWS CHRONICLE (libéral), Londres :

L'ambassadeur du Reich à Londres a tenté de se livrer à une certaine propagande insidieuse qui n'a pas manqué d'irriter les milieux officiels.

Ainsi, les amis de M. Eden ont constaté, non sans indignation, que le secrétaire au Foreign Office était tout particulièrement visé par cette propagande germanique.

D'autres facteurs ont contribué à verser de l'huile sur le feu.

M. von Ribbentrop a publié, à Londres, des attaques dirigées contre l'U.R.S.S., pays avec lequel la Grande-Bretagne maintient des relations amicales. En outre, l'ambassadeur du Reich a fait venir à Londres, tout à fait contrairement aux coutumes diplomatiques, cent vingt ouvriers allemands qui travailleront à la réfection de l'immeuble de l'ambassade.

Tout cela n'a guère plu aux ministres britanniques.

Un diff

MANCH

ral) :

...En

guerre, l

des man

sances a

pas en a

rière. E

dat cons

grès dan

gure une

pire. Ma

de caché

des puis

colonies

Si la l

ne cher

dre le sy

colonies,

toires co

tion inte

guère ré

des.

Prét

just

OBSERV

dant),

...Il es

magne es

Versaille

à lui im

dans au

qu'il soit

Bretagne

nies; la

aussi; et

lande. M

La Russ

coslovaq

tagne pe

d'une au

lemagne.

les qual

faire, con

tème de

devra être

cette dist

Des colonies

Un problème difficile à éluder

MANCHESTER GUARDIAN (libéral) :

...En distribuant à la fin de la guerre, les colonies allemandes comme des mandats de la S. D. N., les puissances alliées et associées ont fait un pas en avant, mais aussi un pas en arrière. En effet, le système des mandats constitue indubitablement un progrès dans la gestion coloniale et inaugure une nouvelle conception de l'empire. Mais il a en même temps permis de cacher ce fait que quelques grandes puissances se sont emparées des colonies d'une autre.

Si la France et la Grande-Bretagne ne cherchent pas dès à présent à étendre le système de mandat à toutes les colonies, voire à faire gérer les territoires coloniaux par une administration internationale, elles ne pourront guère résister aux exigences allemandes.

Prétentions justifiées

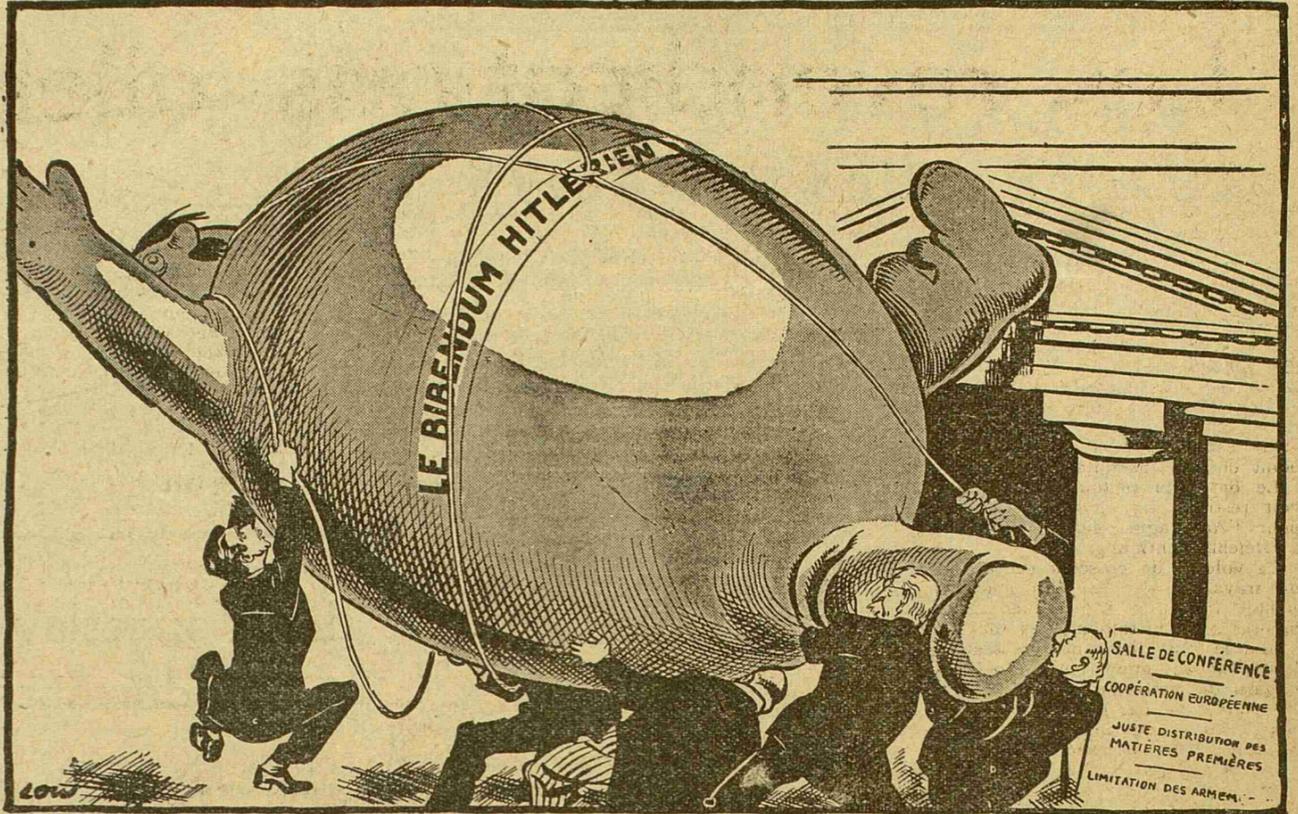
OBSERVER (conservateur indépendant), Londres :

...Il est évident que le cas de l'Allemagne est particulier. Les traités de Versailles et de Trianon ont cherché à lui imposer un statut qui n'existe dans aucun autre pays d'Europe, qu'il soit petit ou grand. La Grande-Bretagne a le droit d'avoir des colonies; la France également; l'Italie aussi; et aussi la Belgique et la Hollande. Mais non pas l'Allemagne. La Russie, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la France, la Grande-Bretagne peuvent gouverner les minorités d'une autre race. Mais non pas l'Allemagne. Seule, l'Allemagne n'a pas les qualités morales requises pour faire, comme les autres. Selon le système de Versailles, l'Allemagne seule devra être désarmée. Moralement, cette distinction est inadmissible. Du point de vue du bon sens, elle est outragante.

Pas un pouce de territoire britannique

MORNING POST (conservateur), Londres :

...Il ne saurait être question, pour la Grande-Bretagne, d'exposer ses voies de communication impériale à la menace d'une puissance qui ne poursuit qu'un but : son expansion militaire. Malheureusement, certaines déclarations de nos gouvernants ont pu faire croire aux Allemands qu'ils pourraient marchander sur la question des mandats. On éviterait beaucoup d'ennuis futurs en disant clairement et fermement que notre pays n'a pas l'intention de céder à personne un seul pouce de son territoire.



Dessin de Low, Copyright by Lu.

Daily Express, Londres.

Qui possède le Monde ?

a) Les empires coloniaux

EMPIRE BRITANNIQUE. — Comprend des territoires dont la superficie est de plus de 35 millions de kilomètres carrés, soit trois fois et demi la superficie de l'Europe. La métropole n'a que 241.000 kilomètres carrés avec une population d'environ 48 millions d'habitants (soit 200 habitants par km²). Les Dominions ont une superficie de 19.400.000 km², l'Empire des Indes une superficie de 4.700.000 km², et les territoires sous mandat britannique (en Asie, Afrique et Océanie) une superficie de 2.200.000 km². Les autres colonies proprement dites occupent une superficie de près de 10 millions de kilomètres carrés.

EMPIRE COLONIAL FRANÇAIS. — Comprend des territoires dont la superficie est de plus de 12 millions de kilomètres carrés. La métropole n'a que 550.000 km² (chiffres ronds) avec une population de 41 millions d'habitants (soit 75 habitants environ par km²). Les territoires sous mandat français en Afrique (anciennes colonies allemandes) ont une superficie de 483.000 km². La France a, en outre, des territoires sous mandat en Asie Mineure (Syrie, Liban).

BELGIQUE. — Possède des colonies en Afrique d'une superficie de 2 millions 400.000 km². Elle a sous son mandat le territoire de Ruanda-Urundi (54.800 km² avec 3 millions et demi d'habitants) ayant appartenu autrefois à la possession allemande de l'Afrique Orientale (Deutsch Ost-Afrika). La métropole belge a 30.400 km², avec 8.100.000 habitants (soit 266 habitants par km²).

ITALIE. — Compte 44 millions d'habitants sur un territoire métropolitain de 310.000 km² (soit 133 habitants par km²). Avant la conquête de l'Abyssinie, les possessions coloniales

de l'Italie avaient en Afrique, une superficie de 2.200.000 km², mais n'étaient que d'un rapport économique infime. Après la guerre victorieuse d'Ethiopie, l'Italie fasciste s'est annexé une nouvelle possession, riche et fertile. Ajoutons que l'Italie possède encore en Asie un territoire de 2.664 km².

En comptant donc l'Ethiopie (1 million 120.000 km²), l'empire colonial italien est actuellement le troisième du monde par sa superficie.

PORTUGAL. — Possède en Afrique des colonies dont la superficie est de 2.080.000 km². La métropole n'a que 92.000 km², avec 6.700.000 habitants (soit 74 habitants par km²).

PAYS-BAS. — Possèdent des colonies dont la superficie est de 2 millions 040.000 km². La métropole ne compte que 34.000 km², avec 8 millions d'habitants (soit 232 habitants par km²).

ESPAGNE. — A en Afrique des possessions dont la superficie totale est de 312.000 km². La métropole a 512.000 km² avec environ 24 millions d'habitants (soit 47 habitants par km²).

b) Pays de « grand espace »

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — Ont une superficie de 7.850.000 km², avec environ 125 millions d'habitants (soit 16 habitants par km²). En dehors de ce territoire continental, les Etats-Unis possèdent des colonies dont la superficie atteint 1.630.000 km².

UNION DES RÉPUBLIQUES SOVIÉTIQUES. — S'étend sur un territoire compact d'environ 21 millions de kilomètres carrés. Dans la Russie d'Europe (superficie : 4.760.465 km²), la population compte 128 millions d'habitants (soit 27 habitants par km²). Dans la Russie d'Asie (superficie : 16.500.000 km²) il y a 37 millions d'habitants (soit deux habitants par km²).

c) Grandes puissances sans possessions coloniales

ALLEMAGNE. — Occupe une superficie de 470.000 km², sa population compte 67 millions d'habitants (soit 143 habitants par km²). N'a plus aucun territoire colonial depuis 1919.

POLOGNE. — Occupe une superficie de 388.900 km² et a une population de 34 millions d'habitants (soit 83 habitants par km²).

LES COLONIES ALLEMANDES AVANT 1914

	Superficie en km ²	Nombre d'habitants	Dont	
			Européens	Allemands
Afrique Orient. allemande	995.000	7.750.000	5.300	4.100
Afrique Occ. allemande	835.000	260.000	14.800	12.300
Cameroun	790.000	3.850.000	1.871	1.650
Togo	87.000	1.000.000	370	320
Total (Afrique)	2.707.000	12.860.000	22.341	18.370
Nouvelle Guinée et Archipel de Bismarck	240.000	600.000	970	750
Carolines, Mariannes, Marshall	2.500		460	260
Samoa	2.600		550	330
Kiaou-tchou	500	190.000	4.500	4.300
Total général	2.952.600	13.690.000	28.821	24.010

L'AMITIE ITALO-TURQUE

L'U.R.S.S. N'A QUE FAIRE AU-DELA DES DÉTROITS

ROMA FASCISTA, Rome :

On a dit que l'Italie avait chaleureusement soutenu la Turquie dans l'affaire du Sandjak en échange de prétendues concessions politiques en Méditerranée orientale, spécialement en ce qui concerne le régime des Détroits.

Or, si à l'Etranger il n'a échappé à personne que l'accord de principe intervenu entre la France et la Turquie dans la question du Sandjak d'Alexandrette a été conclu surtout parce que l'on avait annoncé la rencontre à Milan du ministre des Affaires étrangères turc avec le ministre des Affaires étrangères italien, l'Italie n'avait cependant jamais encore exprimé officiellement un point de vue précis sur cette question, ni poursuivi des négociations « destinées, selon certains adversaires de notre pays, à faire échouer l'accord franco-turc pour entraîner la Turquie dans l'orbite italienne ».

La politique extérieure de l'Italie s'inspire toujours de la réalité et est dictée par la loyauté la plus absolue. La convention de Montreux avait été signée en son temps sans la participation de l'Italie. Dans le chaos qui régnait alors en Europe — c'était au moment de la politique isolationniste — on avait cru pouvoir établir un régime des Détroits sans l'Italie. Or, les tristes effets de ce « verdict par

contumace » — il nous plaît à appeler ainsi la convention de Montreux — n'ont point tardé à se faire sentir. Nous avons assisté à la triomphale entrée de l'U. R. S. S. en Méditerranée, avec le douloureux épilogue de la guerre civile espagnole.

Mais aujourd'hui, l'accord italo-britannique sur le *statu quo* méditerranéen a des répercussions qui appellent une mise au point de certaines positions dans la politique européenne, et la Turquie est le premier pays méditerranéen à en sentir la nécessité.

Il ne faut point oublier qu'à travers le Bosphore et les Dardanelles, la Méditerranée communique avec la Mer Noire. Et que cela permet à l'U. R. S. S. de passer, par les détroits, dans le bassin méditerranéen, de même que, par les voies terrestres et aériennes, elle a accès en Europe à travers les pays balkaniques.

Or, c'est précisément l'évolution sensible dans l'attitude politique des pays balkaniques à l'égard de l'U. R. S. S., qui pousse entre autres la Turquie à chercher le rapprochement avec l'Italie. Rapprochement qui, après les entretiens de Milan, devrait — espérons-nous — aboutir à un accord entre les deux pays sur les nécessités qui s'imposent, dans l'intérêt commun, en Méditerranée orientale, et à une plus juste compréhension des données politiques qui doivent régir le régime des Détroits.

La sécurité méditerranéenne

Cumhuriyet, Istanbul :

Il est heureux que l'entrevue de Milan des ministres des Affaires étrangères de Turquie et d'Italie ait eu lieu après la solution de la question du Sandjak. Car certaines idées s'étaient fait jour suivant lesquelles on croyait que la résurrection de l'amitié turco-italienne était une spéculation en rapport avec le problème du Hatay. Ceci démontre que le renouveau d'activité et les nouvelles étapes d'amitié constatés dans les relations turco-italiennes n'ont aucune corrélation avec la question du Sandjak et qu'ils sont l'expression d'une politique à plus vaste échelle et — ajoutons-le — d'une politique de paix. Nous nous souvenons avec satisfaction de l'appui donné, à cette occasion, par l'opinion italienne à notre thèse fondée sur le caractère essentiellement national du Hatay.

On ne pouvait laisser les relations turco-italiennes dans un cadre si restreint après que les rapports turco-français, qu'on pouvait croire compromis par l'affaire du Hatay, ont été redressés de façon radicale.

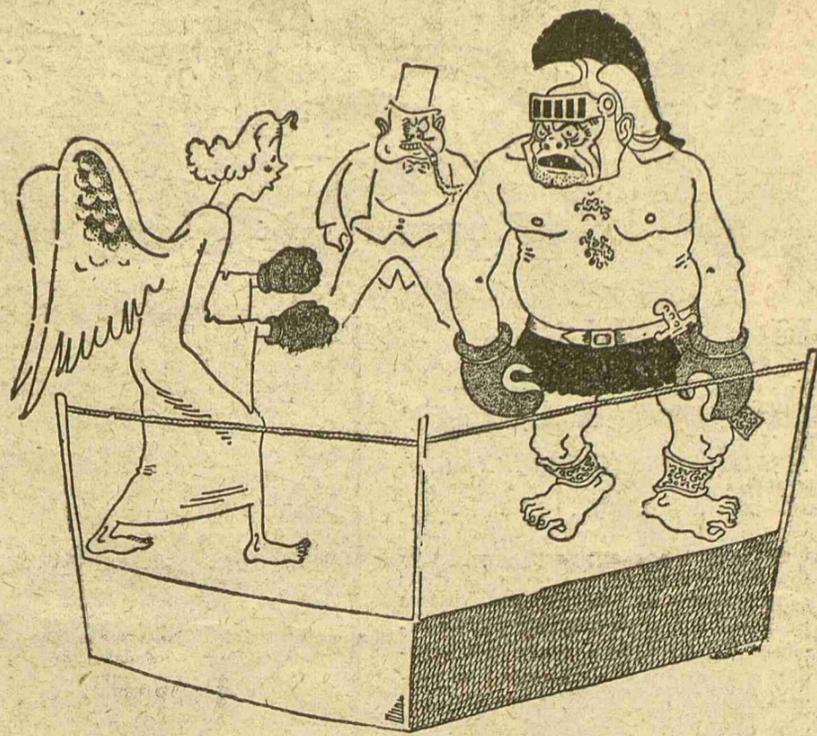
Pourquoi aller si loin ? la nouvelle forme des rapports italo-turcs s'est manifestée par la probabilité de l'adhésion de l'Italie au nouveau régime des Détroits établi à Montreux, question bien plus importante que celle du

Sandjak. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance que revêt le régime des Détroits au point de vue de la Turquie. L'Italie fasciste, très sensible en ce qui concerne la conception de la politique réaliste n'a pas tardé à faire ressortir, jugeant le moment venu, la possibilité d'adhérer à l'accord de Montreux constituant une question vitale pour nous, du point de vue turc et à la forme admise par les autres nations.

D'ailleurs, les Etats signataires de la convention de Montreux avaient laissé les portes ouvertes à l'Italie qui est aussi une puissance méditerranéenne. On sait pourquoi l'Italie ne s'était pas rendue à Montreux. C'était là, pour elle, une nécessité découlant des dernières difficultés surgies lors de la guerre éthiopienne. Rien ne subsiste plus de cette affaire et le léger brouillard qui entourait les rapports turco-italiens s'est entièrement dissipé.

Le jeune ministre des Affaires étrangères d'Italie a subordonné la sécurité de la Méditerranée occidentale à celle du bassin oriental.

Ceci signifie la sécurité de toute la Méditerranée et c'est très juste. Les Etats et les hommes d'Etat qui attachent de la valeur à l'amitié voient donc la situation de façon aussi large que réaliste.



Un match de boxe intéressant : Pax contre Mars
Arbitre : M. Munitionnaire

Nebelspatter, Rorschach.

La Yougoslavie et la Hongrie doivent collaborer

Depuis quelque temps, le ton de la presse hongroise à l'égard de la Yougoslavie a considérablement changé. Alors que, parmi les pays de la Petite Entente, la Tchécoslovaquie continue à être violemment attaquée, à Budapest, le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes fait l'objet, dans la capitale hongroise, de manifestations de sympathie grandissantes. Nous publions ci-dessous quelques fragments d'une série d'articles publiée par le journal nationaliste indépendant, Magyarsag, qui semble annoncer une tentative de rapprochement de la part de la Hongrie vers la Yougoslavie, en vue de détacher celle-ci de la Tchécoslovaquie.

MAGYARSAG, Budapest :

Le changement d'atmosphère auquel on assiste en Yougoslavie vis-à-vis des Hongrois annonce-t-il un revirement politique ? Les effets de cet état de choses se sont-ils précisés ? Les dirigeants et le peuple yougoslaves ont-ils la bonne volonté nécessaire et sont-ils parvenus réellement à une plus large compréhension des faits, ainsi que bien des gens le pensent aujourd'hui à Budapest ? Les milieux yougoslaves sont-ils prêts à donner une expression pratique à ce changement d'atmosphère ? Telles sont les questions auxquelles nous nous proposons de répondre au cours de cette enquête...

Pendant mon séjour en Yougoslavie, j'ai pu constater partout que c'est avec un soulagement visible que l'homme de la rue accueille les nouvelles d'un prochain rapprochement avec la Hongrie. Maintenant que les milieux officiels eux-mêmes encouragent ces espoirs, les petites gens saisissent l'occasion des deux mains, exaltent le courage et les qualités chevaleresques des Magyars, et s'aperçoivent que les deux peuples se ressemblent à bien des égards. Chose curieuse, quand on leur parle d'un rapprochement possible, ce n'est pas à des faits concrets qu'ils font allusion, mais ils invoquent, tout émus, ce changement d'atmosphère dont ils sont les premiers à comprendre l'importance...

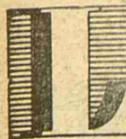
Oui, un changement profond, capital, est survenu, affirment à leur tour les Hongrois de Yougoslavie, qui ne s'occupent pas de politique, ne sortent guère de leur milieu et qui sont heureux de se sentir, ne fût-ce que provisoirement, libérés de la pression qui leur pèse depuis des années...

Quant aux milieux politiques, certes, lorsqu'on discute avec eux les conditions concrètes d'un rapprochement hungaro-yougoslave, on s'entend affirmer que le premier pas à faire est le rapprochement psychologique ; ce n'est qu'une fois que nous redeviendrons amis que, d'après eux, nous pourrions passer aux détails. A les entendre, ces détails seraient moins importants que le changement psychologique, et lorsque nous exprimons le doute sur la valeur réelle de ces manifestations d'« amitié éternelle » à moins de trouver une solution aux graves difficultés que nous a léguées le passé, on nous répond qu'il faut malgré tout essayer et on souligne que les différends bulgare-yougoslaves qui viennent d'être aplanis étaient bien plus sérieux que ceux qui séparent la Hongrie de la Yougoslavie. Et de quel côté que je me tourne, j'entends des propos enthousiastes sur les bienfaits d'une collaboration hungaro-yougoslave. Les liens culturels pourraient alors être renoués entre la Hongrie et la minorité hongroise de la Yougoslavie, les frontières, si étroitement fermées aujourd'hui, pourraient se rouvrir sur le plan économique, la concurrence acharnée entre la Hongrie, la Yougoslavie et la Bulgarie ferait place à une coopération dans le domaine de l'exportation des produits agricoles, qui ne manquerait pas d'avoir une influence décisive sur l'évolution des prix. Enfin, sur le plan politique, la Hongrie et la Yougoslavie pourraient s'affranchir vis-à-vis des grandes puissances et éviter d'être réduite au rôle de simples pions sur l'échiquier européen.

La Yougoslavie ne fait pas de politique germanophile ni francophile, mais une politique yougoslave.

L

TIMES, Lon



pour le m
des candida

35 MILL

Cette cam
dans toute
doue cherch
dont 6 milli
visé en cir
Chrétiens h
aucune par
gée, et les
sur les rura

Il est imp
qui soit cla
sance ; cela
et des races
tes et des co
politiques p
organisés c

La camp
toire de l'E
parmi ceux
tion est lo

LES GRA
HINDOU

Le « parti
ses candida
hindous se
par le « M
doxes qui s
« nationali
forme com
dats indivi
la Ligue n
inter-provin
nisés et les
vinces où i
le Sind et

Le parti
et se livre
vinciaux. I
tituera à l
conforme
comprend
sophie poli
partisan d
par le dési

Les libér
et préconi

Quant a
Congrès le

En géné
des partis
locales, vo

LE PANI

Le parti
sion pour
dirigé par
— qui a m
pas nuire
tement par
retraite, en

MADRA
PROGRE

A Madra
porté leur
que partoi
est la per
semble ass
en désacc
justice, ba
à reprend
nouvellem
à supplan

CONFU

La conf
grès y est
font le M
Le groupe

L'INDE VA VOTER

TIMES, Londres :

L'INDE vote pour la première fois après la mise en vigueur de la nouvelle loi électorale. Il y a au total 1.381 sièges à pourvoir dans les assemblées législatives des onze provinces, et 263 sièges dans les conseils législatifs (correspondant à la Chambre Haute et n'existant pour le moment que dans les provinces). Le nombre des candidats ne dépasse pas 5.000.

35 MILLIONS D'ELECTEURS

Cette campagne électorale soulève un grand intérêt dans toute l'Inde. Depuis des mois, la presse hindoue cherche à mobiliser les 35 millions d'électeurs dont 6 millions de femmes. Le corps électoral est divisé en cinq collèges distincts: Musulmans, Sikhs, Chrétiens hindous, Anglo-Hindous et Européens. Ainsi aucune partie de la population n'aura été négligée, et les citoyens n'auront pas la prépondérance sur les ruraux.

Il est impossible de donner un tableau d'ensemble, qui soit clair et précis, des partis politiques en présence; cela s'explique par la diversité des provinces et des races, par la différence des coutumes, des castes et des communautés ainsi que par les divergences politiques profondes au sein des partis qui se disent organisés et unifiés.

La campagne actuelle, sans précédent dans l'histoire de l'Inde, soulève un vif enthousiasme même parmi ceux qui estiment que la nouvelle constitution est loin d'être suffisante.

LES GRANDS FAITS POLITIQUES HINDOUS

Le « parti du congrès » est le seul qui ait nommé ses candidats dans tout le pays. Les autres éléments hindous sont représentés dans quelques provinces par le « Mahasabha », groupement d'Hindous orthodoxes qui s'est séparé du parti du Congrès; par les « nationalistes-congressistes », qui réclament une réforme communale, ainsi que par les divers candidats individuels. La Fédération libérale de l'Inde et la Ligue musulmane de l'Inde sont théoriquement inter-provinciales, mais les libéraux sont mal organisés et les Musulmans ne s'intéressent qu'aux provinces où ils ont la majorité: le Punjab, le Bengale, le Sind et la province du Nord-Ouest.

Le parti du congrès répudie la constitution actuelle et se livre à l'obstruction dans les parlements provinciaux. Il espère réunir une Constituante qui substituera à la constitution actuelle une autre, plus conforme aux aspirations nationalistes. Le parti comprend dans son sein des éléments dont la philosophie politique va du socialisme au conservatisme partisan du système des castes. Ils ne sont unis que par le désir de remporter les suffrages des électeurs.

Les libéraux condamnent également la constitution et préconisent des réformes populaires.

Quant aux Musulmans, ils dénie au parti du Congrès le droit de parler au nom de toute l'Inde.

En général, ce n'est pas le programme théorique des partis qui joue un rôle, mais des questions locales, voire des questions de personnes.

LE PANDIT NEHRU

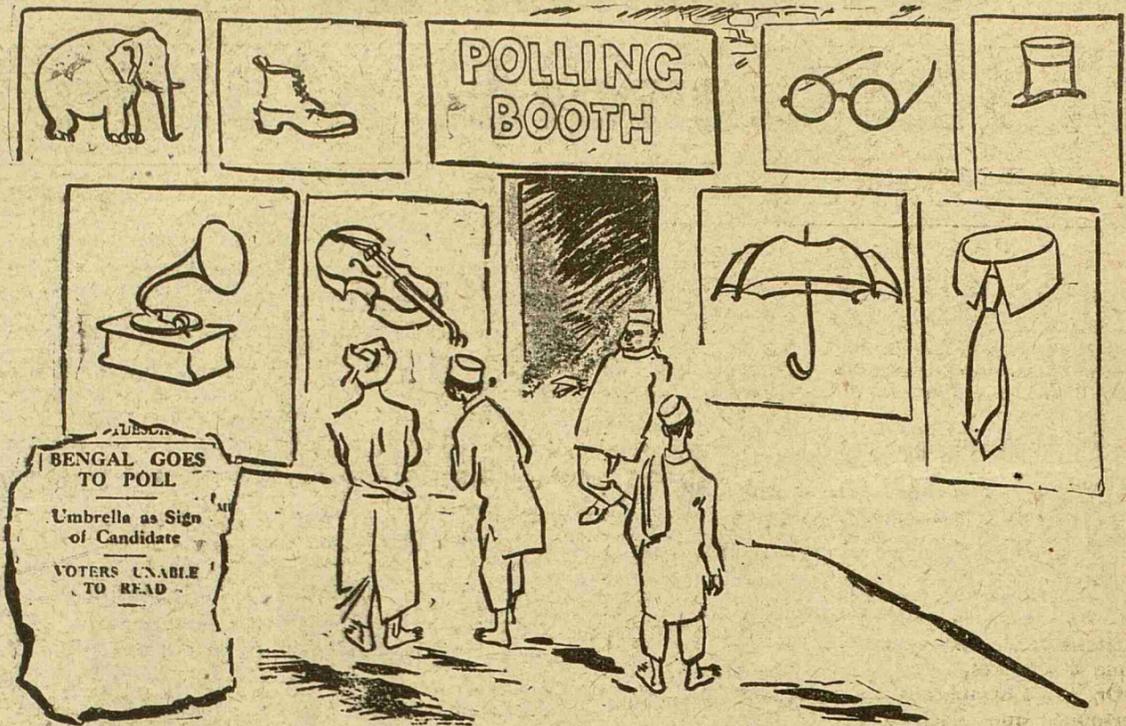
Le parti du Congrès cherche à profiter de l'occasion pour gagner de nouveaux adhérents. Il est dirigé par un socialiste, le Pandit Jawaharlal Nehru — qui a mis de l'eau dans son vin rouge, afin de ne pas nuire à la propagande électorale — et indirectement par le Mahatma Gandhi, qui travaille, de sa retraite, en faveur de la réforme agraire.

MADRAS, LA VILLE LA PLUS PROGRESSIVE DE L'INDE

A Madras, où des réformes précédentes ont déjà porté leurs fruits, la situation est un peu plus nette que partout ailleurs. C'est M. Santymarthis qui y est la personnalité dominante et dont la victoire semble assurée, encore que sur plus d'un point il soit en désaccord avec Nehru. On y trouve le parti de la justice, battu lors des élections de 1934 et qui cherche à reprendre son influence; et le parti du peuple, nouvellement formé, qui a beaucoup de succès et tend à supplanter le parti du Congrès.

CONFUSION AU PUNJAB

La confusion règne au Punjab. Le parti du Congrès y est faible, à cause de la concurrence que lui font le Mahajabha et les congressistes-nationalistes. Le groupement le plus puissant y est le parti unio-



...QUAND LES ELECTEURS NE SAVENT PAS LIRE...
Devant l'entrée de la section de vote, chaque candidat a affiché son emblème...

Morning Post, Londres.

niste, auquel adhèrent presque tous les musulmans. Son chef, Sir Sikander Hyat Khan, a un programme politique et économique réaliste. Mais lui-même et son parti ne veulent pas voir au delà des problèmes purement provinciaux. D'autres groupements musulmans sont presque tous ce qu'on appelle « communalistes ». La minorité Sikh a trois partis.

CHAQUE PROVINCE A SA PHYSIONOMIE POLITIQUE

Au Bengale, les sièges seront partagés entre Hindous et Musulmans. Les Musulmans, dirigés par M. Fazlul Haq ne veulent pas faire partie de la Ligue musulmane de l'Inde, et les Hindous refusent de se plier aux ordres du parti du Congrès.

A Bombay, il y a trois partis principaux: le parti

du Congrès, la ligue musulmane et le parti démocrate-swarajiste. Les chefs du parti du Congrès y professent nettement une tendance socialiste, tandis que les musulmans sont très nationalistes.

Dans les provinces unies, patrie du Pandit Nehru, le parti du Congrès est très puissant. Il est combattu par le parti agricole qui représente les « zamindars » (propriétaires fonciers) et préconise des réformes sociales et économiques. Ici, le parti du Congrès est opposé aux tendances de gauche et n'admettra aucune coalition avec ces groupements.

La situation est embrouillée dans les provinces de Sind, d'Orissa et d'Assam. Dans la province du Nord-Ouest, ce sont les extrémistes du parti Khudai-Khidmatgar (serveurs de Dieu) qui forment la seule organisation sérieuse.

électeurs illettrés

par MALCOLM MUGGERIDGE

EVENING STANDARD, Londres :

C'EST la première fois que, conformément à la nouvelle Constitution, des élections générales ont lieu dans l'Inde. Le 15 février prochain, 36 millions d'électeurs auront nommé leurs représentants dans les assemblées et dans les conseils de province.

Une grande partie de ces électeurs sont illettrés et ceux qui savent lire et écrire n'ont pour la plupart aucune culture politique; d'ailleurs, ils ne pourront même pas voir les candidats pour lesquels ils devront voter, étant donné l'étendue de chaque district électoral et l'éloignement des villages des centres administratifs.

Pour mieux se faire comprendre des lecteurs illettrés, les candidats adoptent tel ou tel symbole: ombrelle, fleur de lotus ou de manguiier, etc. Ainsi, l'électeur choisit le symbole qui lui plaît, et n'a pas à se préoccuper du candidat.

La plupart des candidats sont des avocats. Tel est le sort de toutes les démocraties: les avocats ne s'y érigent que trop souvent en législateurs. Le corps électoral n'est, après tout, qu'un jury agrandi, et la défense des voteurs et des criminels est un excellent stage préparant à l'activité parlementaire.

L'Inde est particulièrement riche en avocats, dont quelques-uns sont excellents. Les écoles de droit de l'Inde sont très fréquentées, car l'esprit hindou, logique, précis, très fort en abstractions, se complait dans les études juridiques et comme les Hindous sont

d'incorrigibles plaideurs, leurs avocats n'y restent jamais sans travail.

La plupart des dirigeants hindous appartiennent au barreau.

La campagne électorale coûte cher, dans l'Inde, les électeurs — quoique souvent illettrés — s'étant rendu compte que chaque suffrage représente une certaine valeur et mérite tout au moins un voyage gratuit et divers menus avantages.

...Quand les 35 millions d'électeurs auront profité de ce voyage gratuit et qu'ils se seront amusés, après avoir voté pour l'ombrelle ou le lotus, ils retourneront vers leurs champs, où ils gratteront patiemment le sol avec leurs charrues en bois, mangeront une fois par jour, emprunteront l'argent à un taux exorbitant pour célébrer un mariage ou des funérailles et ne penseront plus au bout de papier déposé dans une boîte de la ville.

Peut-être, un des rares paysans sachant lire trouvera un jour, dans son journal local, le récit des actes du Lotus ou du Manguiier.

Et un étudiant rentré pour les vacances dans son village natal réveillera pour quelque temps le mécontentement profond que ces malheureux ressentent obscurément en se livrant à leur dur labeur qui ne les enrichit jamais.

Le nouveau gouvernement, appelé représentatif et tant vanté, sera pour eux pareil à tous les gouvernements, aussi peu sûr que le temps et aussi lointain que l'astre de la nuit.

UNE ÉPREUVE DE FORCE :

Le conflit de la General Motors

par WALTER LIPPMANN

NEW-YORK HERALD TRIBUNE :

Il est évident que la grève de la « General Motors » est une épreuve de forces plutôt qu'un simple conflit concernant les conditions de travail. Quoique les deux parties se déclarent favorables au contrat collectif, la position de chacune d'elles est telle qu'on ne saurait la concilier avec le vrai esprit collectif, ni en déduire une solution pacifique. Des deux côtés, on se méfie, et l'on s'en tient à un principe qui exige la capitulation de l'autre partie.

Le 21 décembre dernier, M. Homer Martin, président de l'Union des Travailleurs de l'industrie automobile, écrivit une lettre à MM. Sloan et Knudsen, leur demandant d'entrer en conversation avec lui « afin d'étudier certains problèmes qui se posent entre ouvriers et employeurs ». Nul ne sait exactement combien d'ouvriers représente M. Martin. Il est certain que ce n'est qu'une minorité. Néanmoins, cette minorité s'est révélée assez forte pour arrêter tout le travail, et d'ailleurs, la direction admet généralement que toute minorité, voire tout individu à son service, puisse négocier avec elle. On ne saurait donc nier le droit de M. Martin d'entrer en pourparlers avec la direction.

M. Martin eut une entrevue avec M. Knudsen, vice-président de la compagnie faisant fonction de chef général du personnel. Celui-ci dit qu'il fallait négocier non pas avec la direction générale, mais avec la direction de chaque usine particulière ou de chaque district. La « General Motors » emploie, au total, 200.000 hommes, disséminés dans trente-cinq communes situées dans quatorze Etats. Les conditions de travail ne sont pas partout les mêmes, et chaque directeur d'usine doit s'occuper au mieux des intérêts spécifiques de son entreprise.

Si ces directeurs étaient effectivement des agents indépendants, la thèse de M. Knudsen serait inattaquable. Mais M. Knudsen reconnut lui-même que ces directeurs devaient étudier les doléances locales « selon les principes adoptés par la compagnie envers ses employés ».

Ces principes généraux sont fixés par la direction centrale, c'est-à-dire par MM. Sloan et Knudsen. Et la déclaration de M. Sloan, faite le 5 janvier dernier, montre que ni lui ni ses collègues n'admettent que leurs ouvriers discutent là-dessus. Selon cette déclaration, affichée dans toutes les usines de la « General Motors », les employés de la compagnie n'ont pas à exprimer leur avis ni à être consultés. On y lit, par exemple: « Nous continuerons à appliquer la semaine de 40 heures ». La décision peut être juste : mais il est évident qu'elle exclut toute négociation.

Tant que la « General Motors » s'en tiendra à ce principe, on ne pourra pas dire qu'elle accepte pleinement le contrat collectif. La direction veut garder son pouvoir autocratique, généreux et efficace peut-être, mais autocratique, c'est-à-dire discutant lui-même ses lois. Cette position est intenable et peu sage. Elle ne conduira qu'à une lutte et prolonge la grève, et cela au détriment de toute la nation.

La position de l'Union des Travailleurs est également intenable, arbitraire qu'elle est, et elle viole également l'esprit du contrat collectif. L'Union veut être reconnue comme l'unique organisation représentant les intérêts des ouvriers de l'industrie automobile. C'est là une prétention au monopole inad-

missible. Chaque fois que les ouvriers ont voté librement et secrètement, les candidats de l'Union n'obtenaient que 15 pour 100 des voix.

Ainsi, chaque partie veut exercer toute l'autorité et c'est cela qui donne au conflit son aspect âpre et grave.



JOHN L. LEWIS

John Lewis, le grand leader des grévistes, est le président de la C.I.O. (Confédération pour l'Organisation Industrielle) qu'il a fondée voici quelques mois en se séparant de l'A.F.L. (Fédération Américaine du Travail). Il a été suivi dans ce mouvement par l'aile gauche syndicale.

Nation, New-York.

LA NOUVELLE TECHNIQUE DE LA GRÈVE

NEW MASSES (communiste), New-York :

On a plus d'une fois souligné que la « grève sur le tas » qui a éclaté dans l'industrie automobile américaine est d'origine européenne et que c'est une imitation des grèves françaises du printemps dernier. Mais, en réalité, cette sorte de grève remonte à une époque plus reculée. Avant la guerre, les cheminots français et les ouvriers de l'industrie du textile britanniques pratiquaient la grève en restant sur place et en suivant scrupuleusement, avec une exactitude exagérée, tous les règlements. Le résultat n'était guère différent de celui de la grève sur le tas. Il existe d'autres exemples, plus récents : il y a quelques années, des ouvriers travaillant dans une mine de charbon britannique en Hongrie descendirent dans le puits et y firent la grève de la faim. « Autant mourir de faim ici qu'en haut », tel fut le texte de leur message envoyé à la direction. Au printemps dernier, des ouvriers d'une mine du pays de Galles du Sud restèrent au fond du puits pendant toute une semaine mais en s'alimentant régulièrement. Quelque temps après, à Blantyre, en Ecosse, des mineurs restèrent dans le puits pendant neuf jours et la direction empêcha leurs familles de les ravitailler.

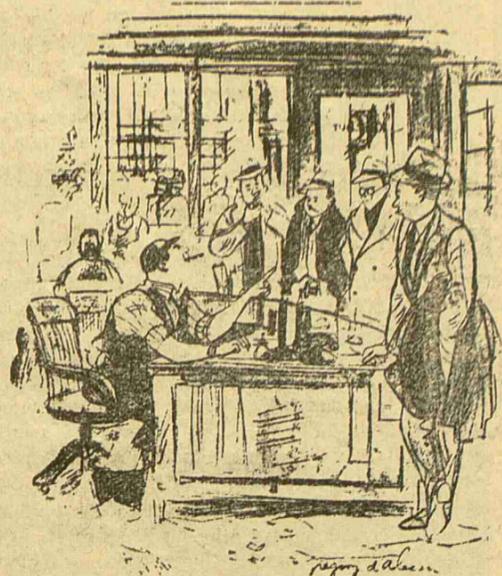
Le même cas se répéta dans la mine de Bedwas, dans les Galles du Sud ; mais au bout de trois jours, un compromis fut trouvé.

Il est certain que la presse américaine a beaucoup contribué à populariser en Amérique les grèves sur le tas. A peine une de ces grèves a-t-elle éclaté que des journalistes et des photographes se précipitent vers l'entreprise atteinte. Photos, récits, reportages radiophoniques, tout concourt à faire à la grève la plus grande publicité. Des cameramen enregistrent sur la pellicule le ravitaillement des grévistes et insistent sur le caractère touchant des scènes de famille. Des prêtres parlent de la grève du haut de leur chaire, des automobilistes vont voir, en flânant, de quoi ça a l'air, une grève sur le tas. Quoi d'étonnant dans ces conditions, que ces grèves soient devenues, en quelques mois à peine, une vieille coutume américaine.

Mais les Du Pont et leur « General Motors » veulent changer tout cela. Les journaux à leur dévotion ne publieront plus de photos de la grève et la radio n'en soufflera mot.

Trop tard ! Les ouvriers ont bien appris la nouvelle technique de la grève. On est plus sûr, mieux protégé contre la police et contre les gardes à la solde des patrons lorsqu'on occupe les locaux que lorsqu'on pète devant les portes fermées de l'usine.

AUX



LE CHEF DES INFORMATIONS. — C'est bien compris ? William va s'occuper des bras croisés, Moulin des perles et Corcoran ira sur le tas.

New-Yorker.

LES EMPLOYEURS DOIVENT SE DÉFENDRE

NEW-YORK TIMES :

Pendant la guerre, l'emploi d'une nouvelle arme suscite immédiatement l'invention d'un nouveau moyen de défense, à moins que les armes défensives existantes y suffisent déjà. Il en est de même dans les conflits du travail. La nouvelle méthode, dite de la « grève sur le tas » impose aux patrons la recherche d'une riposte plus efficace que ne l'est le lock-out ou le licenciement des ouvriers syndiqués.

Les employeurs ont à leur disposition des armes légales, destinées à protéger leur propriété, encore qu'il ne soit pas certain que ces armes permettent toujours d'atteindre le but désiré.

Chacun a le droit absolu de faire sortir de chez lui des personnes qui y restent sans son consentement, même si elles sont entrées avec autorisation. Ces personnes peuvent être expulsées au besoin par la force, sans sévices, et le patron n'aura dans ce cas, aucune responsabilité à assumer. On a donc le droit d'employer à cet effet des gaz lacrymogènes, des jets d'eau, etc...

L'employeur a également le droit de faire appel à la police pour qu'elle procède à l'évacuation de son entreprise. Mais dans le cas d'une grève sur le tas, l'emploi de la force risque souvent de porter préjudice au propriétaire dont on peut détériorer l'usine.

Le remède est peut-être le suivant : le patron intentera aux organisations grévistes, un procès en dommages-intérêts pour violation de propriété, et les syndicats, voyant leurs fonds menacés, inviteront leurs adhérents à quitter l'usine occupée.

KNUDSEN-SLOAN contre MARTIN-LEWIS

TIME, New-York :

M. William S. Knudsen, vice-président de la « General Motors », débarqua aux Etats-Unis en 1900. Emigrant danois, âgé de 20 ans seulement, il n'avait, à cette époque, que 30 dollars en poche. En 1911, il devint directeur général des usines Ford, aux appointements de 50.000 dollars par an. En 1921, il passa à la « General Motors » dont il fut nommé, en 1933, le vice-président. En 1935, M. Knudsen a touché, comme traitement et tantièmes, 325.869 dollars (au cours actuel, 6.517.380 fr.). Son président, M. Alfred Sloan, a gagné, dans la même année, 374.475 dollars (7.489.500 francs).

Leur adversaire, Homer Martin, président de l'Union des travailleurs de l'industrie automobile, est le fils d'un instituteur de Marion (Illinois). Né en 1902, il devint, en 1924, champion de saut en hauteur. Comme il était en même temps pasteur baptiste, on l'appela le « prêtre sautant ». En 1934, il se mit à la tête du mouvement syndical des usines Chevrolet, où se trouvait sa paroisse.

A présent, Homer Martin est, avec John Lewis, l'un des grands chefs du mouvement ouvrier américain.

TOUS docteur

Le

NEW-Y

ture de lement nal du juges n lettre d

Mais

Nom débatta leur hi un Cor nées à des me le temp

Peu mesure préme

La l'unani six voi les « n cinq v de la v D'autre

Ce fu vieill ils le c sentant dans a rent. L pouvoi interpr époque devait grès.

Cette de la c cours déclara de la New D accepte tif. Dep tion

U.S.A.

ROOSEVELT livre le « combat de sa vie »

LE PRÉSIDENT OU LE ROI-SOLEIL

NEW-YORK HERALD TRIBUNE (républicain) :

En cette cent soixante-et-unième année de l'indépendance des Etats-Unis, le président Roosevelt a fait une déclaration qui tend à mettre fin à l'Etat américain tel qu'il existait jusqu'ici.

Ce plan a été formulé avec tout le grand art dont l'esprit politique de M. Roosevelt est capable. Le président parlait sur un ton émouvant, au nom de la jeunesse. Il faisait miroiter devant la Chambre et le Sénat, des postes nouveaux, appât qui attire toujours les congressistes. Il prétendait ne désirer que le meilleur et plus rapide rendement de la justice.

Et cependant, tout ce vernis doit recouvrir un fait brutal : le président veut introduire dans la Cour suprême, six nouveaux juges qu'il choisira lui-même.

Les retards et délai dont il est question existent dans tous les tribunaux, à l'exclusion précisément de la Cour suprême, depuis que Taft a réorganisé son travail.

Ces retards des tribunaux ne sont, pour le président Roosevelt, qu'un écran de fumée, grâce auquel il veut obtenir le contrôle de la Cour suprême, remaniant ainsi, avec l'appui du Congrès obéissant, la Constitution des Etats-Unis.

Le prétexte est trop naïf, et il cache si mal le but réel qu'on ne saurait le discuter sérieusement. Ainsi, chacun comprend que la Cour ne travaillerait pas plus rapidement si elle avait quinze membres au lieu de neuf, puisqu'elle ne peut écouter les arguments et voter qu'en séance plénière. La Cour entière doit étudier chaque cas.

Un passage de la déclaration du président est une insulte à l'âge. M. Roosevelt se sent froissé dans son orgueil par l'indépendance de la Cour. Nous croyons que tout le pays aura compris l'inélégance de son procédé. Comme il est évident que la Cour ne peut, selon une coutume adoptée volontairement, descendre dans l'arène politique, on peut dire que M. Roosevelt frappe des serviteurs loyaux et méritants, dans la certitude qu'ils ne riposteront pas.

Aucun président des Etats-Unis n'a jamais cher-

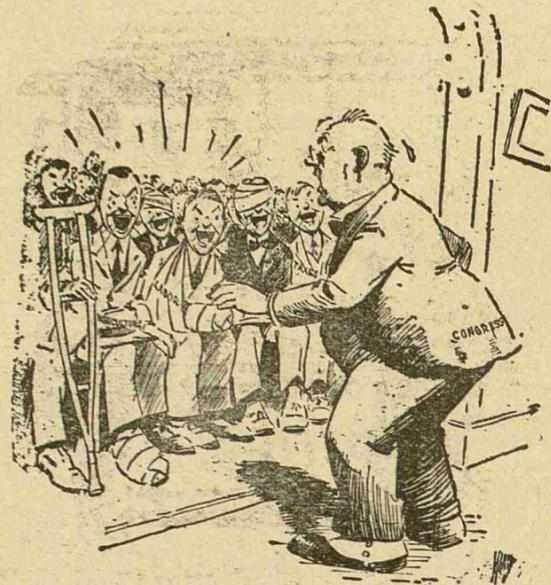
ché à obtenir des pouvoirs aussi vastes. Profitant d'une lacune de la Constitution — l'absence de l'indication du nombre des juges — il veut détruire à son profit l'égalité des trois branches du pouvoir, pour s'assurer, avec les fonctions exécutives, également les pouvoirs judiciaires.

La Constitution, que la Cour suprême sauvegardait et développait, deviendrait ainsi impuissante. Louis XIV a dit : « L'Etat, c'est moi ». Si le président obtient le vote de sa loi, la Constitution américaine ne sera plus qu'un mot vide. La volonté du président, non limitée par la Constitution et sujette seulement à l'approbation d'un Congrès consentant, sera seule à gouverner le pays.



LE MANAGER DE LA COUR SUPREME (après avoir condamné l'A. A. A.) — Avez-vous encore d'autres enfants à me présenter, M. Roosevelt ?

New-York Times.



LE CONGRES ENTRE EN SCENE
TOUS LES PROJETS DE LOI. — « Bonjour, mon cher docteur ! »

New-York Times.

Le New Deal et les Gardiens de la Constitution

NEW-YORK HERALD, New-York :

COMME on le sait, le fonctionnement du New Deal a donné lieu à un conflit aigu entre le gouvernement et la Cour suprême des Etats-Unis.

Avant l'accession du président Roosevelt à la plus haute magistrature de la nation, la Cour suprême exerçait tranquillement et régulièrement son rôle de premier tribunal du pays. Personne ne s'occupait de l'âge des juges ni ne se plaignait de les voir s'en tenir à la lettre des lois.

Mais le New Deal a changé tout cela.

Nommé président à une heure où les Etats-Unis se débattaient dans la plus grave crise économique de leur histoire, M. Roosevelt réussit à faire voter par un Congrès docile un certain nombre de lois destinées à combattre les difficultés. La situation exigeant des mesures urgentes, les législateurs n'avaient guère le temps d'examiner chaque loi de près.

Peu à peu, le peuple reprenait ses forces. Les mesures du New Deal passèrent devant la Cour suprême qui les démolit.

La N.R.A. fut déclarée inconstitutionnelle par l'unanimité des neuf juges. L'A.A.A. fut rejetée par six voix contre trois. Après de longues réflexions, les « neuf vieillards » approuvèrent la clause-or par cinq voix contre quatre, et ratifièrent les travaux de la vallée du Tennessee, par huit voix contre une. D'autres lois, moins importantes, furent invalidées.

Ce fut ensuite la réaction. Pourquoi, se dit-on, neuf vieillards assis dans un temple de marbre, auraient-ils le droit d'annuler des lois votées par des représentants du peuple ? Une situation pareille n'existe dans aucun pays du monde. Deux camps se formèrent. Les uns estimaient qu'il fallait restreindre les pouvoirs de la Cour, afin que les juges consentent à interpréter la Constitution dans l'esprit de notre époque. D'autres considéraient que la Cour suprême devait pouvoir contrebalancer les pouvoirs du Congrès.

Cette question ne fut jamais mentionnée au cours de la campagne électorale. Cependant, dans son discours adressé au Congrès, le président Roosevelt déclara qu'il y avait assez de place, dans le cadre de la Constitution actuelle, pour le programme du New Deal, à condition que le pouvoir judiciaire accepte de collaborer avec l'exécutif et le législatif. Depuis, tout indiquait que le président avait l'intention de modifier les statuts de la Cour suprême.

Les Béquilles de la Cour Suprême

NATION (progressiste), New-York :

Un changement était nécessaire. Après deux ans de crise constitutionnelle, on entre enfin dans la phase de l'action.

Deux facteurs y ont amené l'opinion publique. Le premier est dû aux actes de la Cour suprême elle-même, qui, par une longue série de décisions, a donné au peuple l'impression que le droit de veto accordé aux neuf juges constituait une grave menace pour l'avenir du pays. L'autre facteur est constitué par les dernières élections qui ont donné mandat au président et au Congrès de poursuivre leur politique nationale progressiste, contre toutes les obstructions. Ce mandat est net, et aucun argument juridique n'y peut rien.

N'oublions pas qu'il ne s'agit aucunement de personnalités, mais du problème général concernant le pouvoir judiciaire. Il ne suffit pas de modifier la composition de la Cour suprême, ou de compter sur un autre état d'esprit chez tel ou tel magistrat. La question essentielle n'est pas de combattre la Cour, mais de donner au Congrès les pouvoirs nécessaires pour s'attaquer aux problèmes de la nation.

Nous croyons qu'on aurait pu établir que deux votes du Congrès pris au cours de deux sessions successives à une majorité de deux tiers de voix, permettraient de passer outre à la décision de la Cour.

Avons-nous assez foi dans la démocratie pour accorder au Congrès les pouvoirs dont il a besoin ou préférons-nous rêver, notre confiance à une Cour dont la majorité des membres sont conservateurs ? Telle est la question. Elle se réduit en somme à ceci : oserons-nous marcher sur nos jambes ou bien nous faut-il les béquilles que nous tend la Cour suprême ?

Les 9 Juges de la Salle de Marbre

CHICAGO TRIBUNE :

Tandis que presque toute la presse du pays, surprise par la proposition du président Roosevelt, accusait le chef du pouvoir exécutif de vouloir provoquer une véritable révolution, sapant les bases mêmes de la République, des politiciens se réunissaient à Washington, et les neuf juges de la Cour suprême s'enfermaient dans leur temple de marbre, pour y tenir un conseil de guerre.

Trente policiers étaient placés devant le palais, et personne n'y était admis, pas même les journalistes. Le « maréchal » Frank Green déclara aux représentants de la presse que seuls ceux qui avaient un rendez-vous avec l'un des juges pourraient pénétrer dans la cour.

Néanmoins, des reporters réussirent — avant que l'ordre ne fût donné par Green — à parler aux juges George Sutherland et Owen J. Roberts, qui les accueillirent aimablement, mais refusèrent de rien dire. Ils ne cachèrent cependant pas que l'atmosphère était tendue.

Voici les noms des six juges qui devront soit se retirer, soit accepter un suppléant :

Charles Evan Hughes (74 ans) ; Willis van Devanter (77 ans) ; James C. M. Reynolds (75 ans) ; Louis D. Brandeies (80 ans) ; George Sutherland (74 ans) et Pierce Butler (70 ans).

Les chefs républicains croient que la proposition présidentielle doit, par contre-coup, consolider leur parti. Considérant que le conflit dépasse les divisions politiques, ils veulent laisser à certains démocrates la possibilité d'élever la première protestation.

On dit, dans les milieux proches du président Roosevelt, qu'il est prêt à « livrer le combat de sa vie ».

«KULTURKAMPF»

L'Etat et l'Eglise se disputent la jeunesse allemande

Le fanatisme des ennemis du christ

par Mgr MAXIMILIEN KALLER

REICHSPOST, Vienne :

L'évêque Maximilien Kaller (Prusse Orientale), las d'adresser des protestations restées sans réponse aux autorités du Reich et du parti national-socialiste, a pris la décision d'en appeler publiquement à la population, et a fait lire, dans toutes les églises de son diocèse, une lettre pastorale dont voici le texte :

« Ce n'est pas la première fois, dans l'histoire deux fois millénaire du christianisme, qu'un adversaire haineux annonce la fin de notre Eglise. Mais jamais encore, notre patrie allemande, n'a été, autant qu'aujourd'hui, l'arène d'une lutte acharnée pour la conservation de la foi chrétienne.

« Ce serait inintelligent de fermer les yeux et les oreilles devant les faits. Certes, nous avons un Concordat qui doit « reserrer et renforcer les relations entre le Saint-Siège et l'Allemagne ». Mais cela n'empêche les autorités officielles, surtout dans l'enseignement, d'identifier la papauté avec le judaïsme et la franc-maçonnerie et de proclamer sans cesse la nécessité d'une Allemagne libérée des « chaînes romaines ».

« Le Concordat promet aux évêques et aux autorités diocésaines « une liberté complète envers leurs ouailles dans toutes les questions religieuses ». Or, les lettres pastorales dans lesquelles les évêques expriment leurs appréhensions quant au maintien des associations et des écoles confessionnelles, ne peuvent pas être publiées, par ordre des autorités, dans les Bulletins diocésains. Mais dans le même temps, le mouvement pour la foi allemande et tous les autres courants anticatholiques inondent le pays de leurs tracts et brochures, où l'on accumule les pires injures contre le Saint Père et les prêtres catholiques, alors qu'on nous interdit, même dans les salles de conférences, de protester contre ces attaques diffamantes.

« Le Concordat garantit la liberté de l'enseignement confessionnel. Hélas!

vous savez, mes chers diocésains, par quels moyens on s'efforce d'ébranler cette liberté, par quelles pressions on anéantit la libre disposition des parents. Les faits sont, à cet égard, si nombreux, que nous nous sommes vus dans l'obligation de nous adresser directement à l'opinion publique, après que toutes les tentatives de soulager la détresse de nos croyants par des démarches auprès des autorités ont complètement échoué.

« Nous demandons donc à tous ceux qui ont une influence sur le cours des événements dans notre patrie allemande : Cela peut-il continuer ? N'épargnera-t-on pas à notre peuple les pires, les suprêmes tortures ? Ira-t-on jusqu'à faire violence à l'âme des catholiques allemands ? Le christianisme, disent certains dirigeants, aurait terminé son rôle. A cette seule assertion, le cœur des vrais catholiques se sent envahi par une colère sacrée. Aucun concordat, aucune adhésion du Führer au christianisme positif ne nous protègent contre le fanatisme des ennemis du Christ, qui ne reculent point devant les calomnies et les accusations les plus absurdes contre l'Eglise, ses prêtres et ses fidèles. »

M. Rosenberg contre l'enseignement catholique

NATIONAL ZEITUNG, Essen :

Notre révolution a dépassé la phase de la lutte pour la conquête du pouvoir; elle est entrée maintenant dans la phase de l'assimilation des esprits. De même que nous n'abandonnerons jamais les positions politiques conquises, de même nous ne renoncerons jamais aux positions spirituelles que nous tenons encore à enlever.

Nombreuses ont été les tentatives faites de la part de certaines autorités ecclésiastiques pour ébranler notre édifice. Nos adversaires disent souvent que, ayant été battus sur le terrain politique, ils veulent bien se mettre à notre disposition sur ce terrain. Mais ils vou-

draient qu'on les laisse tranquilles sur le terrain des idées, et ils en appellent, à cette fin, à leurs droits éternels affirmant leur volonté de nous combattre dans ce domaine.

Or, nous autres, nationaux-socialistes, n'avons jamais voulu, dans notre pays, de « moitiés d'hommes »; ce que nous voulons, c'est des hommes entiers. Aussi, pour réaliser l'unité spirituelle de l'Allemagne — c'est là un point sur lequel le national-socialisme ne cédera jamais — l'éducation, toute l'éducation des jeunes générations doit-elle être confiée intégralement et exclusivement au parti et à l'Etat national-socialiste.

Autrement, des partis ressusciteront, tôt ou tard, sous l'influence de nos adversaires et des forces étrangères. Cette influence, le national-socialisme est décidé à la combattre jusqu'au bout, car il veut épargner au peuple allemand un nouvel effondrement, analogue à celui de 1918.

Une réforme de l'enseignement religieux

DEUTSCHE ALLGEMEINE ZEITUNG, Berlin :

Le ministre d'Etat d'Anhalt, Freyberg, a adressé aux autorités la circulaire suivante, précisant les instructions concernant l'enseignement catholique :

« La doctrine chrétienne accuse un certain nombre de traits qui doivent être considérés comme judéo-orientaux et qui sont incompatibles avec la conception nationale-socialiste. Mais, comme un national-socialiste ne saurait vivre sans religion, l'enseignement religieux dans les écoles du Reich devra avoir désormais pour but de présenter la doctrine chrétienne de manière qu'elle s'harmonise parfaitement avec les principes du national-socialisme. C'est-à-dire que :

1° L'Ancien Testament ne devra être cité que dans un choix de textes extrêmement réduit et circonscrit, et uniquement lorsque l'étude de questions sociales et la compréhension du Nouveau Testament rendent ces citations indispensables. L'Ancien Testament représente en effet l'esprit typiquement juif et il est le produit d'un peuple décadent inaccessible au Divin.

2° En ce qui concerne le Nouveau Testament, on citera principalement les évangiles synoptiques. La personne de Jésus devra être présentée surtout comme celle d'un héros sans peur, d'un combattant passionné. Il faudra surtout souligner sa lutte implacable contre l'esprit juif, et montrer ainsi qu'il ne peut avoir appartenu, du point de vue racial, au peuple juif.

3° L'enseignement religieux devra comprendre une étude approfondie de la foi germanique, destinée à familiariser la jeunesse allemande avec la piété germanique depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. Il faudra surtout insister sur la survivance de la religion nordique dans les coutumes allemandes. Enfin :

4° Les psaumes, dictons, chants religieux, etc., ne pourront être récités ou chantés que dans la mesure où leur esprit est compatible avec la doctrine nationale-socialiste.



Hitler, l'ange de la paix...

Mucha, Varsovie.

La situation de l'Eglise est douloureuse

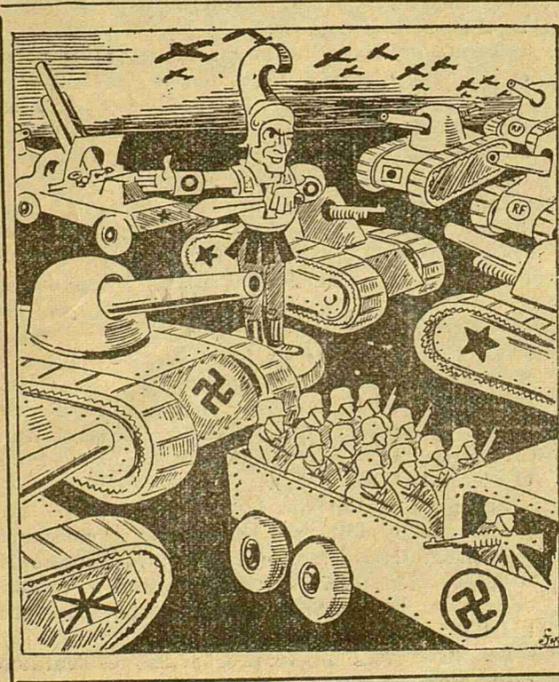
OSSERVATORE ROMANO :

Après les déclarations des évêques, formulées à Fulda et ayant trait à l'enseignement, déclarations qui démontrent une fois de plus les préoccupations extrêmement graves de l'Episcopat allemand, ainsi que la douloureuse situation de l'Eglise en Allemagne, un événement nouveau vient confirmer, d'une façon irréfutable, les appréhensions des catholiques.

Cette fois-ci, on ne se trouve plus devant un discours ou des articles de journal ; on a affaire à un document officiel contenant des directives et des dispositions ministérielles : ce document, c'est la circulaire du ministre d'Etat Freyberg, de l'Anhalt, précisant dans quel sens devra être fait, désormais, l'enseignement religieux dans les écoles allemandes. Un ministre allemand du III^e Reich ne saurait entreprendre une réforme si importante sans l'acquiescement, voire même l'encouragement des autorités suprêmes de Berlin. Aussi, la circulaire du ministre de l'Anhalt dépasse-t-elle les limites de ce pays, et acquiert l'importance d'un indice, d'un programme général sur ce que les dirigeants du Reich entendent faire, dans le cadre de l'enseignement, de l'éducation religieuse.

M. Rosenberg, dans un discours prononcé en guise de réponse aux déclarations de Fulda, nous a pleinement édifiés sur les devoirs de l'éducation « intégralement et exclusivement nationale-socialiste » de la jeunesse allemande. La circulaire de M. Freyberg nous donne aujourd'hui la mesure de ce qu'on a l'intention de faire : les textes sacrés deviendront de simples manuels scolaires que le maître d'école pourra corriger selon les principes raciaux ; Jésus sera dépouillé de son caractère divin et se verra incorporé à l'arçopage des héros germaniques, et ainsi de suite.

Ce n'est pas le lieu de discuter ici sur le fond. Bornons-nous au terrain juridique, et confrontons un peu ce que dit le Concordat et ce que prévoit la loi du Reich, d'une part, avec ce qu'ordonne la circulaire du ministre Freyberg. Et que l'opinion publique se demande si les évêques, citoyens du Reich en même temps que serviteurs de Dieu et de l'Eglise, peuvent donc être cela, c'est-à-dire contre la loi, l'unité et la concorde du pays, ou s'ils peuvent être ceci, c'est-à-dire pour le respect de la conscience et pour la pacification religieuse — base essentielle de la prospérité nationale chez un peuple vivant depuis plus de mille ans sous l'influence de la civilisation chrétienne.



LA MOTORISATION EN L'AN DE GRACE 1937

MARS. — Dans mon secteur, il n'y a pas de chômage...

Mucha, Varsovie.



paix...
a, Varsovie.

n

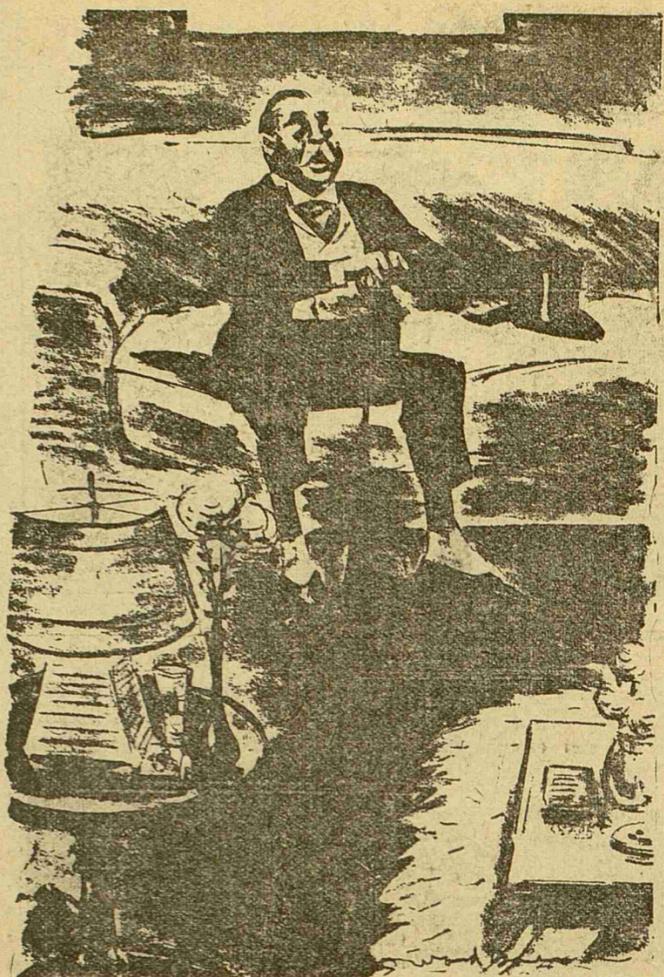
reuse

des évêques,
trait à l'en-
qui démon-
préoccupé
de l'Episco-
douloureuse
lemagne, un
confirmer,
s appréhen-

trouve plus
articles de
document
tives et des
: ce docu-
du ministre
t, précisant
fait, désor-
ux dans les
nistré alle-
aurait entre-
importante
même l'en-
uprêmes de
du ministre
s limites de
rtance d'un
géral sur ce
a entendent
seignement,

scours pro-
aux déclai-
pleinement
l'éducation
ment natio-
nesse alle-
Freyberg
mesure de
faire : les
de simples
ître d'école
incipes ra-
de son ca-
ncorporé à
aniques, et

discuter ici
au terrain
un peu ce
que prévoit
t, avec ce
u ministre
ublique se
oyens du
rviceurs de
done être
l'unité et
ls peuvent
le respect
a pacifica-
entielle de
un peuple
ans sous
on chré-



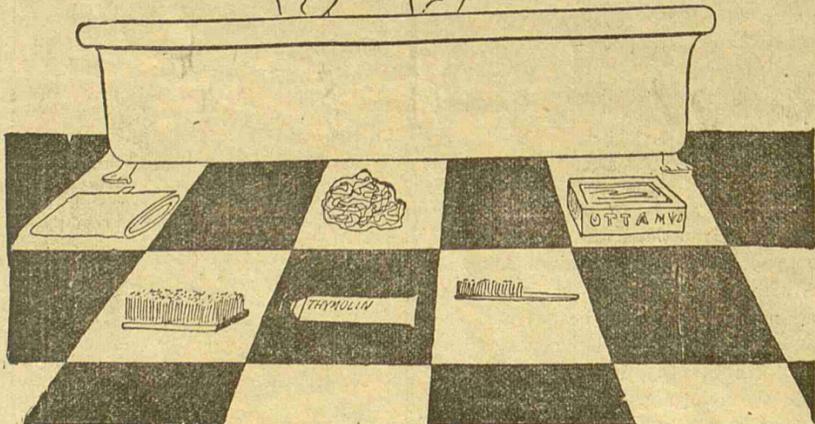
— Ne m'en veuillez pas, miss, mais dans mon for intérieur, je suis cent pour cent nudiste.

Esquire, Chicago.

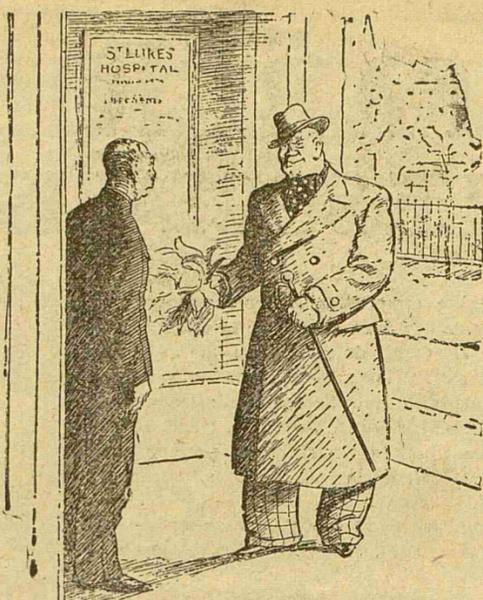


— Aboulez la galette, vite, et aussi un timbre de un franc cinquante. Je veux écrire à mon frère au Canada pour lui dire que mes affaires vont bien.

Humorist, Londres.

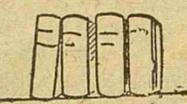


Quand un passionné d'échecs prend son bain...
Humoristische Listy, Prague.



A L'HOPITAL

— Vous donnerez ces fleurs à Jo Biceps-d'acier.
— Nous n'avons aucun malade qui s'appelle comme ça...
— Ça ne fait rien. Vous en aurez un ce soir, après le match.



— Maman m'a dit de vous rapporter ce livre. Il n'est pas convenable pour une jeune fille.
— Je crois que votre maman a tort.
— Oh non ! Je l'ai lu. Elle a raison.

Dagens Nyheter, Stockholm.



LA NOUVELLE BONNE

— Pourquoi avez-vous gardé votre chapeau ?
— Je ne suis pas encore décidée si je reste ou si je m'en vais...

De Telegraaf, Amsterdam.



L'IVROGNE. — Dis donc, mon pote, tu n'aurais pas une glace ? Je voudrais m'y regarder pour savoir qui je suis !

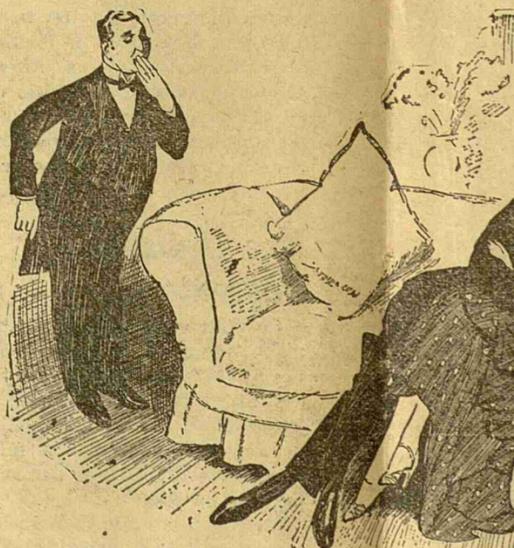
Smith's Weekly, Sydney.

L'HUMOUR

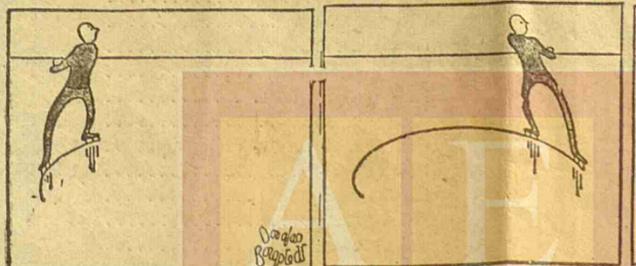
PARTO



— Reculez encore de quelques centimètres, pour que je vo...



— Le taxi est avancé, monsieur...
— Renvoyez-le, Joseph, et faites venir un camion de nous irons au théâtre sur ce canapé.



U-MOVR RTOUT



centimètres, pour que je vous aie dans mon objectif.
Everybody's, Londres.



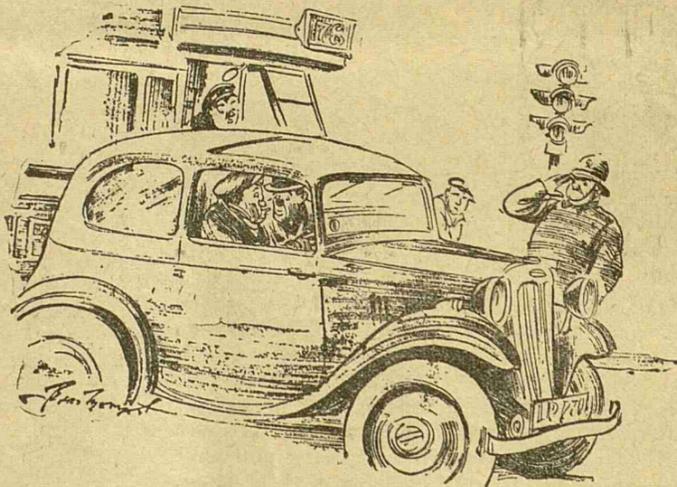
eur...
tes venir un camion de déménagement. Réflexion faite,
canapé.
Humorist, Londres.



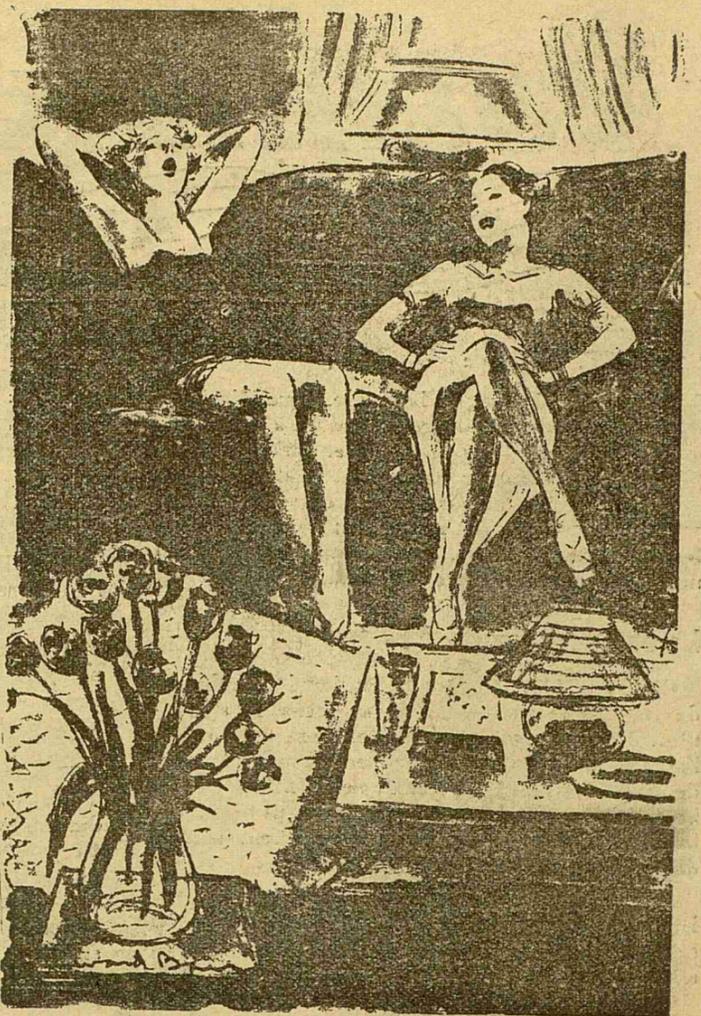
— Dieu merci, ma femme rêvait en croyant entendre un cambrioleur.
Everybody's Londres.



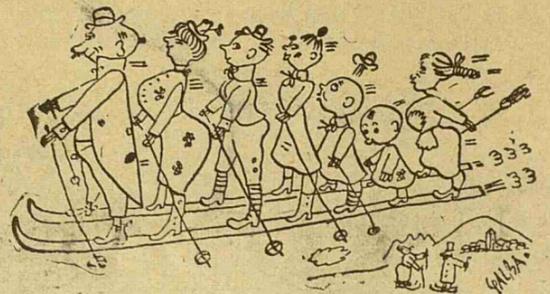
NOBLESSE OBLIGE
LA MARQUISE DECHUE. — Joseph, quand vous aurez fini, vous me préparerez la douche!
Il Travaso delle Idee, Rome.



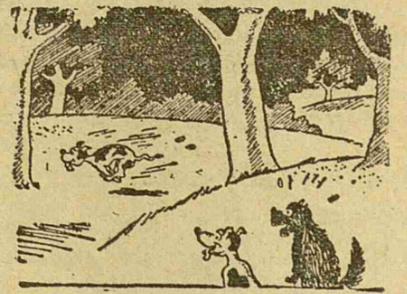
— Hé, Julot, regarde ce flic qui nous salue. Nous avons dû chiper une voiture appartenant à la police.
London Opinion.



— Il s'appelle Marx, mais j'ignore s'il fait de la confection ou des films...
Esquire, Chicago.



SPORT ET ECONOMIE
Le ski de famille
Guerin Meschino, Milan



RECHERCHES GENEALOGIQUES
AU III^e REICH

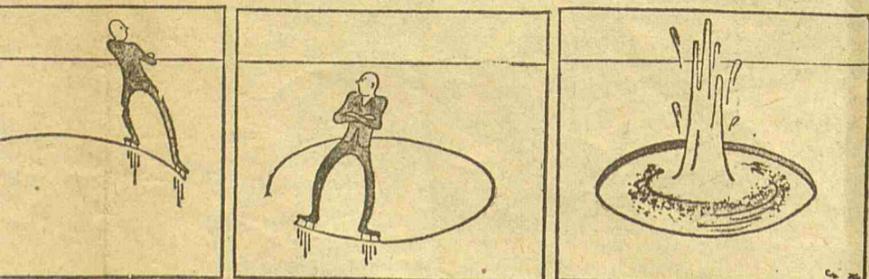
— Mais où court-il comme ça ?
— Il cherche son arbre généalogique !
Whitz Bang.



PREMIER CADDIE. — Je ne sais pas ce que je dois penser de lui. Il joue comme un piètre amateur, mais il jure comme un professionnel fiéffé.
Smith's Weekly, Sydney.



— Maman, il y a là un pauvre homme qui crie. Est-ce que je peux lui donner dix sous ?
— Mais oui, chérie, et que crie-t-il ?
— « Bonbons, chocolats, caramels ! »
Narodni Politika, Prague.



N. C. C. Y. Mercury.

GUERRE SOUSMARINE

AU XVIII^E SIÈCLE

CORONET. Chicago :

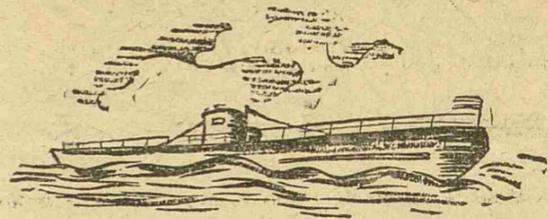
On ignore, d'habitude, que l'origine du sous-marin remonte à une époque très lointaine et qu'elle a été marquée par des actes d'un héroïsme jamais égalé : des hommes acceptaient sciemment de mourir dans les eaux de l'océan, animés qu'ils étaient du noble désir de défendre leur cause.

Le sous-marin de 1777

C'est en 1777, pendant la guerre de l'Indépendance, que le sous-marin fit sa première apparition. Les armées américaines venaient d'être battues, et la flotte britannique bloquait le port de New-York. Sur les eaux de l'Atlantique se balançaient, exhalant une odeur putride, des bateaux-prisons, où les Anglais laissaient mourir des insurgés américains.

C'est à cette heure de détresse que David Bushnell conçut son sous-marin transportant un seul homme, le *Turtle*, avec lequel il osa attaquer un navire de guerre britannique l'*Eagle*.

Le *Turtle* portait, à l'avant, une tarière destinée à enfoncer la quille du bateau ennemi, et il était muni d'une bombe qui devait être déposée dans l'ouverture obtenue. Il possédait, en outre, un compas et un instrument pour mesurer la profondeur de la mer, tous les deux phosphorescents. Mais sa bombe se révéla trop faible, et sa tarière



ne parvint pas à enfoncer la coque en bois de chêne du navire de Sa Mesjesty. La bombe éclata sans faire de dégâts, et le *Turtle* se sauva en plongeant et en remontant à la surface.

Cet exploit de Bushnell sema la terreur parmi les marins britanniques et rendit le courage aux Américains.

Pendant la guerre de Sécession

Presque un siècle plus tard, un autre sous-marin attaqua un bateau de guerre. C'était en octobre 1863, pendant la guerre civile américaine. Les armées de la Confédération des Etats du Sud assiégeaient Charleston. Un an après, ce fut leur débâcle complète. Mais à ce moment, elles résistaient encore, et leur flotte bloquait la ville, tandis que leurs batteries la réduisaient en poussière.

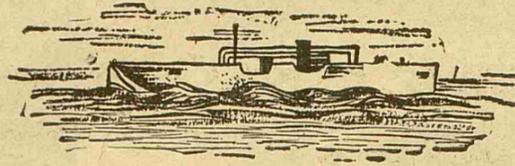
Le 6 octobre 1863, le deuxième sous-marin américain, le *Little David*, ayant quatre hommes à bord, y compris son commandant-lieutenant, W. T. Glassell, attaqua le *New-Ironsides*, frégate battant pavillon de l'amiral commandant en chef de la flotte confédérée.

Le *New-Ironsides* était un « monitor », bâtiment de guerre de moyen tonnage, bas sur l'eau, fortement cuirassé et muni de canons de gros calibre. Son agresseur était spécialement conçu pour venir à bout de lui. Ayant la forme d'un cigare, revêtu de fer, la cheminée très basse, le pont étroit et peint en bleu, le *David* pouvait avancer très rapidement.

— Qui vive ?

— Un sous-marin.

Ce petit bateau était muni d'un récipient en cuivre contenant 100 livres de poudre et rattaché à plusieurs fusils à percussion. Cet ensemble était placé, à l'avant du bateau, sur un mât horizontal



long de 10 mètres. Pendant que le *David* avançait l'engin restait au-dessus de l'eau, et un dispositif en bois empêchait une décharge soudaine.

A la tombée de la nuit, s'éclairant légèrement par une couche de peinture phosphorescente, le *David* se dirigea vers le *New-Ironsides*.

Soudain, dans le silence nocturne, on entendit :

— Qui vive ?

Glassell n'y répondit point et continua d'avancer. Lorsque le *David* n'était plus qu'à 40 yards du monitor, un officier parut sur le pont. Il fut immédiatement abattu par une balle de Glassell, qui comptait provoquer ainsi la confusion à bord du navire fédéré. Puis, Glassell stoppa et lâcha sa torpille qui heurta le bord cuirassé du bateau-amiral. Une immense explosion secoua le *David* qui faillit couler. Au même moment, les ennemis ouvrirent un feu violent contre le *David* et celui-ci fut treize fois atteint par les obus.

Glassell donna alors l'ordre à l'équipage de couler le bateau, de mettre des ceintures de sauvetage et de sauter à l'eau.

La flotte crut que le *David* était au fond de l'océan, et l'on descendit des canots pour en rechercher l'équipage. Glassell et le canonier Sullivan furent repêchés et faits prisonniers. Mais le mécanicien nagea pendant une heure et rattrapa le sous-marin qui semblait indemne. Le pilote était encore à bord, et les deux hommes rentrèrent à Charleston.

Le « Hunley »

Mais les Sudistes ne se contentèrent pas d'admirer cet exploit de leurs ennemis. Parmi eux, il y avait, à Mobile, un inventeur, le capitaine Horace I. Hunley, qui était en train de construire un sous-marin.

C'était un petit bateau d'une longueur de 16 mètres et ayant la forme d'un cigare, fait en plaques de fer. Deux petites tours placées sur le pont servaient, grâce à leurs fenêtres vitrées, de postes d'observation. De chaque côté, il y avait un aileron oblong, placé horizontalement et réuni avec l'autre par une sorte de tige faisant le tour du bateau. A l'arrière, une hélice à deux pales, protégée par un garde-lames cylindrique, se rattachait à un gouvernail ordinaire. A l'avant, une tarière longue de 3 mètres formait un instrument massif pouvant être projeté. A l'intérieur, un arbre coudé traversait presque tout le bateau. Près du gouvernail, des leviers permettaient de mettre en mouvement les ailerons et de produire ainsi la plongée. Il y avait aussi, dans la coque, plusieurs pompes à eau.

Ce petit bateau devait plonger, blesser un bateau ennemi, puis se sauver en restant immergé.

Equipages héroïques

Mais six fois il y eut des catastrophes, et six équipages du *Hunley* périrent successivement. A cette époque, il n'y avait ni réservoirs à air comprimé ni moteurs électriques et pompes à air. Les héroïques marins du *Hunley* n'avaient que l'air normalement contenu dans la coque, et six fois six équipages différents y moururent asphyxiés.

La première fois, le sous-marin coula lors d'un essai fait à Mobile. Quand il fut remonté, tous les membres de l'équipage étaient morts.

La deuxième fois, au moment où le sous-marin commença sa tentative, un navire avança, et le remous d'eau fit couler le nouvel engin. Tous les

marins périrent à l'exception du lieutenant Payne qui put être sauvé.

Le même Payne trouva d'autres volontaires et recommença sa tentative. Mais le bateau qui devait remorquer le *Hunley* — c'est ainsi qu'on appelait le sous-marin du nom de son inventeur — partit sans donner de signal. Six hommes périrent ; mais Payne et un autre marin furent sauvés.

Le petit bateau fut renfloué. Un menuisier dut scier les quatre cadavres pour les sortir de la coque. Immédiatement, d'autres hommes y descendirent, et le capitaine Hunley prit lui-même le commandement de son navire. Plusieurs essais dans les eaux de la rivière Stono réussirent parfaitement. Mais un jour, le sous-marin plongea trop brusquement et s'enfonça dans la vase au fond du fleuve. Les huit hommes de l'équipage y moururent tous. Maintenant, ils dorment du sommeil éternel dans un carré du cimetière de Charleston. Ils moururent le 15 octobre 1863, neuf jours après l'aventure de Glassell sur le *Little David*.

La victoire et la mort

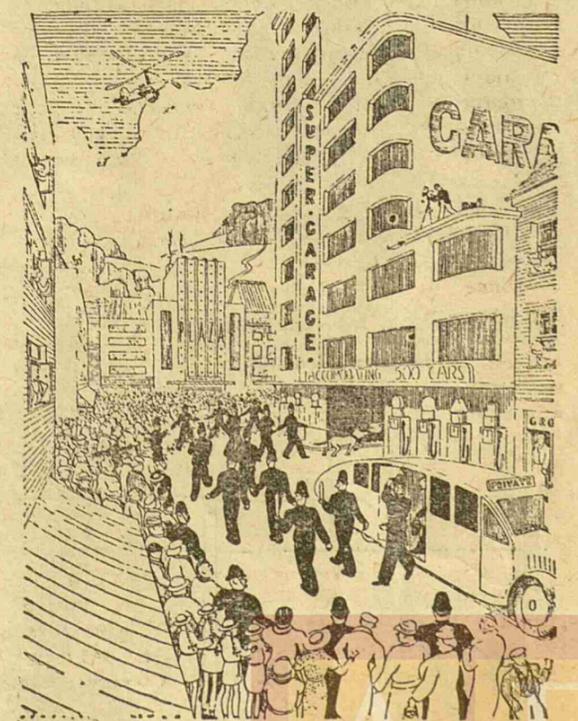
Le cinquième équipage s'exerça longtemps à plonger et à viser une cible. Tout semblait prêt pour une attaque contre la flotte ennemie. Mais au cours de son dernier exercice, le *Hunley* eut l'hélice prise dans le câble du bateau fédéré l'*Indian-Chief*, et il coula.

Sept pierres tombales rappellent le sacrifice de cet équipage. Mais deux pierres seulement portent des noms ; les autres sont anonymes : « N° 1 du sous-marin », « N° 2 du sous-marin », etc.

Les fédérés perdirent ainsi 37 hommes, 37 héros, avant d'avoir porté un coup à l'ennemi.

Mais un ami de Hunley, le lieutenant George E. Dixon, réunit un sixième équipage et décida d'attaquer la corvette en bois *Housatonic*, qui ne s'attendait certainement à aucune surprise au milieu de la flotte américaine.

Le 17 février 1864, Dixon s'embarqua avec six hommes à bord du *Hunley* et fonça tout droit vers le *Housatonic*. Il creva la coque de la corvette puis, après une minute de silence, Dixon tira la corde, et une explosion retentit. Mais le *Hunley*, blessé lui-même à mort, atteignit avant l'ennemi le fond de l'océan.



La grande chasse commence pour retrouver la petite Simca égarée dans le nouveau super-garage...

N. C. C. Y Mercury.

QUATRE ANNEES D'AUTARCHIE NATIONALE-SOCIALISTE

WIENER WIRTSCHAFTS WOCHEN, Vienne :

CERTAINS milieux allemands proches du gouvernement ou du parti national-socialiste — qui, malgré les expériences contraires s'obstinent à défendre l'opinion selon laquelle il est indispensable que le Reich se rende indépendant de l'étranger en ce qui concerne l'alimentation et les matières premières — ont dû éprouver une profonde déception en prenant connaissance des résultats d'une récente enquête officielle. La fameuse *Institut für Konjunkturforschung* de Berlin, avait, en effet, posé la question de l'approvisionnement du pays en produits agricoles, et la réponse qu'il dut fournir à cette question n'est rien moins qu'encourageante pour ceux qui se déclarent partisans de l'autarchie.

Où le Docteur Schacht s'en mêle

Nous ignorons quelles ont été les raisons qui ont poussé les enquêteurs à informer le public du résultat de leurs recherches précisément en ce moment, mais l'on peut très bien s'imaginer que le docteur Schacht, désireux de tirer certaines choses au clair, a cru utile de présenter les choses sous leur véritable jour.

Les principaux produits agricoles dont l'Allemagne a besoin pour ses industries de transformation sont : les fruits oléagineux, les fibres, textiles végétales (lin, chanvre, jute, coton), les textiles animaux (laine et soie), et de nombreuses autres matières, telles que peaux, fourrures, plumes, bois, etc.

Or, l'analyse de la production de ces matières premières en Allemagne, a prouvé qu'aujourd'hui, après de grands efforts dans ce domaine et en dépit de lourds sacrifices financiers, l'Allemagne reste tributaire de l'étranger pour la majeure partie de ces produits.

Une statistique éloquent

Ce n'est qu'en apprenant que l'Allemagne ne produit que 8 p. 100 des graines et des fruits oléagineux et 18 p. 100 des fibres textiles dont elle a besoin, qu'on comprend combien elle dépend de l'étranger et combien faibles sont ses chances de réaliser l'autarchie dans l'avenir proche.

On trouvera ci-dessous quelques données statistiques extraites du rapport de l'*Institut für Konjunkturforschung*,

MATIERES	CONSOMMATION (1.000 t.)	PROVENANCE		POURCENT. de l'étranger
		Etrangère	Allemande	
Laine	160	145	15	9
Lin	45	15	30	67
Chanvre	35	30	—	—
Fibres dures	120	120	—	—
Coton	360	360	—	—
Soie artificielle	52	2	50	96
Laine artificielle	70	—	70	100
Fibres textiles	962	792	170	18
Graines et fruits oléagineux ..	1.450	1.330	120	8
Pain d'olive	1.300	1.225	75	6
Huiles végétales	600	555	45	8
Bois	45	11	34	76
Caoutchouc	75	70	5	7
Résine de térébenthine	65	65	—	—
Peaux et fourrures	320	170	150	74

grâce auxquelles le lecteur pourra se faire une idée exacte de la situation.

Il ressort de ce tableau que c'est précisément les matières premières fondamentales que l'économie allemande a surtout besoin d'importer. D'autre part, les chiffres ne reflètent pas toujours fidèlement la véritable situation de l'Allemagne.

Ainsi, par exemple, à en croire les statistiques, la production de la laine artificielle suffirait complètement à la consommation alors qu'en réalité il n'en est rien. En effet, afin de réduire les importations de laine et de coton, le gouvernement allemand a ordonné de mélanger ces produits de laine artificielle, ce qui nécessite de très grosses quantités de cette dernière matière, de sorte que sa production nationale ne suffit plus aux besoins totaux de l'économie.

D'une manière générale, le résultat de l'enquête de l'*Institut für Konjunkturforschung* semble indiquer que les matières premières agricoles produites en Allemagne ne constituent qu'environ 43 % de la consommation actuelle du Reich. Pour les autres matières premières, notamment pour les minerais, la situation n'est guère plus brillante.

Production agricole et terrains emblavés

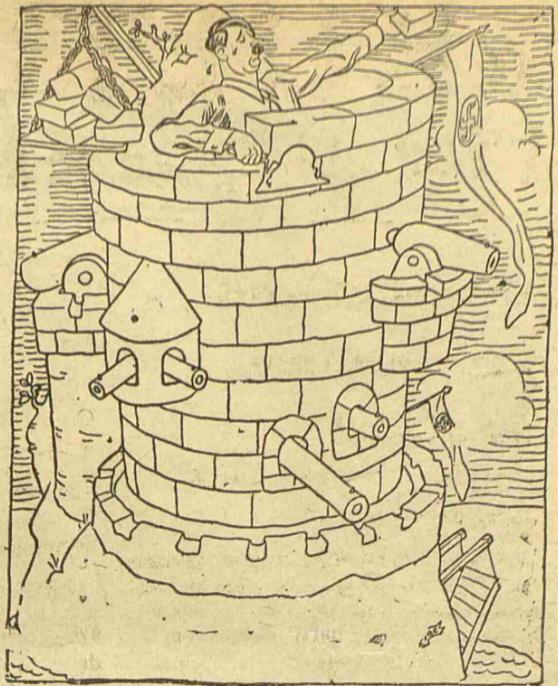
Si le Reich voulait désormais produire dans ses frontières toutes les matières premières qu'il importe actuellement de l'étranger, il aurait besoin d'une superficie supplémentaire d'environ 16 millions d'hectares, soit une augmentation de plus de 50 % des terrains cultivés à l'heure actuelle, dont la superficie est d'environ 29 millions d'hectares. Et dans ce calcul nous n'englobons pas les matières premières agricoles que le sol allemand ne produit pas du tout actuellement.

C'est avec une sécheresse voulue que l'*Institut für Konjunkturforschung* conclut que ces besoins considérables en nouveaux champs de culture expliquent toutes les difficultés que soulève l'extension de l'autarchie dans le Reich.

Aux grands maux les grands remèdes

Afin d'améliorer l'approvisionnement — et par là on n'entend plus la réalisation de l'autarchie absolue, mais tout de même un certain ajustement de la production domestique aux besoins de la consommation — un programme de quatre points est préconisé en Alle-

HITLER. — Nous ne voulons pas nous isoler.
Dagens-Nyheter, Stockholm.



magne dont l'application fournirait la solution du problème des matières premières agricoles. Voici en quoi il consisterait :

1° augmentation de la production agricole par la modernisation des méthodes employées ;

2° utilisation des déchets (par exemple l'emploi des déchets de bois dans la production des combustibles ou celui des déchets de poissons pour la nourriture des animaux) ;

3° substitution des produits inorganiques aux matières organiques ; en remplaçant, par exemple, le bois de construction par des pierres, du verre, etc., le bois de chauffage par du charbon et des huiles minérales, et avant tout, en substituant aux aliments naturels de l'homme et de l'animal, des « machines », c'est-à-dire des « ersatz » produits mécaniquement ;

4° production synthétique des matières premières jusque-là tirées des sources organiques (par exemple, caoutchouc artificiel, produits de nettoyage dépourvus de graisse, etc.).

Sous le signe de l'ersatz

On voit donc que c'est là un programme placé sous le signe de l'ersatz dont le principe conducteur est le remplacement des matières organiques par des matières inorganiques. Cette méthode ne manquerait pas de restreindre la variété de la production étant donné que certaines matières premières restent irremplaçables ; d'autre part, le don d'adaptation du consommateur le plus patient a des limites.

Mentionnons, dans cet ordre d'idées, un autre problème qui caractérise bien l'abîme qui sépare les chimères de certains rêveurs — pour lesquels le mot impossible n'existe pas — de la vie réelle.

Rêves et réalités

Il y a environ deux ans, on entreprit une propagande vigoureuse en Allemagne, afin d'accroître le nombre des moutons dans le Reich, ce qui permettrait, pensait-on, de couvrir plus facilement les besoins du pays en laine. L'Etat allemand accorda même des subventions aux éleveurs de moutons et, en effet, l'élevage fut ainsi stimulé. Or,

on apprend aujourd'hui que bien que le nombre des moutons dans le Reich fût porté à 4 millions, 9 % seulement de la consommation en laine sont couverts par la production allemande. Et quand bien même le nombre des moutons serait porté à 10 millions, chiffre limite donné actuellement par les experts, 25 % à peine de la demande actuelle pourraient être satisfaits. Qu'une telle augmentation du bétail réclamerait à son tour une augmentation considérable de la production du fourrage, c'est là une autre question, d'autant moins négligeable d'ailleurs que les expériences faites ces derniers temps pour étendre la superficie des champs de lin et de chanvre, ainsi que celle des terrains destinés à la construction des routes et aux besoins de la défense nationale, ont entraîné la diminution des terrains emblavés. Enfin, les difficultés surgies ces dernières semaines dans le domaine de la distribution des céréales ainsi que les préoccupations qui en résultent, montrent que ce n'est pas en le déplaçant qu'on résout un problème. Quoi qu'il en soit, toutes ces mesures ne changent rien au fait que l'économie allemande est et reste tributaire de l'étranger en ce qui concerne son approvisionnement.

LA REPUBLIQUE QUOTIDIEN RADICAL ET SOCIALISTE

5, rue Lamartine — PARIS

Directeur :
Emile ROCHE

Rédacteur en Chef :
Pierre DOMINIQUE

Publie des leaders de :

Joseph CAILLAUX
Anatole de MONZIE
Eugène FROT
Marcel DEAT

CHAQUE JOURS :

Des études de politique étrangère et des correspondances de l'étranger. — L'article littéraire et le Carnet des Lettres. — L'observatoire économique. — La Vie sociale.

CHAQUE SEMAINE :

Nos pages consacrées aux Sports. — Au Cinéma. — A la Jeunesse. — A l'Aviation. — Aux Lettres et à l'Histoire. — A l'Empire français. — Aux Corporations.

Service gratuit de 15 jours sur demande

CAUQUÉNÈS

FONTAINE DE JOUVENCE

BERLINER TAGEBLATT :

Le train s'arrête à une petite halte au milieu des montagnes. La station s'appelle Rancagua, et elle est située sur la ligne qui relie Santiago à Puerto Monte, dans le Midi chilien, riche en forêts, lacs et pluies.

Bien que d'après le calendrier, nous soyons seulement au printemps, la chaleur est déjà torride. Mais heureusement, nous ne restons à Rancagua que pour y attendre le car qui nous emmènera plus haut, à Cauquénès, station thermale célèbre dans toute l'Amérique du Sud pour ses eaux « miraculeuses ». Le car n'arrive cependant pas. La direction de l'hôtel de Cauquénès nous avait pourtant promis de nous l'envoyer, mais, comme nous le conseille un compagnon de voyage familiarisé avec les « cosas de Chili », nous nous résignons rapidement : le car n'arrivera pas. Aussi louons-nous une voiture dont le propriétaire nous fait un prix raisonnable (je me demande seulement si, sur ce prix, il ne cède pas une partie à l'hôtelier de Cauquénès, qui sait peut-être pourquoi il n'envoie pas son car).

“Que raro!”

La route monte sans cesse, longeant un large lit de rivière dont les eaux, séparées en deux bras par d'énormes blocs de pierre, ont la teinte grise des torrents alimentés par un glacier. De temps à autre, une trouée dans le paysage nous permet de voir les cimes neigeuses des Andes, dont nous nous approchons rapidement. Partout, autour de nous, les pentes sont vertes et fertiles, quoique l'altitude marque un nombre respectable de mètres. C'est que tout est ici imbibé d'eau au point que les pierres elles-mêmes semblent suinter.

A mi-chemin, nous traversons un petit village, aux huttes en terre battue, couvertes de briques rouges. Devant les portes (si l'on peut appeler portes des trous pratiqués dans la terre) se tiennent quelques paysans aux larges *sombreros*, et un nombre incalculable d'enfants en guenilles. Un char à bœufs avance lentement dans les ornières de la route, le soleil chauffe terriblement, tout évoque un coin de l'Italie méridionale.

Cauquénès est située à cheval sur la rivière : d'un côté l'« hôtel », de l'autre côté quelques maisonnettes. C'est tout. Nous pénétrons dans le « patio » de l'hôtel ; celui-ci est édifié d'après la coutume sud-américaine : autour d'une cour intérieure sont disposés des pavillons, ou plutôt des pièces carrées, ayant toutes les portes sur cette cour.

La chaleur, hélas, n'a pas diminué à mesure que l'altitude augmentait. Aussi bien, dans le patio où nous attendons, le soleil est-il implacable. Personne, dans cet « hôtel » ne semble s'occuper de nous. Pourtant nous ne sommes pas seuls dans la cour. Trois garçons de restaurant jouent dans un coin à une sorte de jeu de paume ; devant eux se tient un monsieur invraisemblablement gros, à la tête ronde comme une sphère ; il exerce manifestement les fonctions d'arbitre car, sans s'inquiéter le moins du monde de notre arrivée, il donne des indications brèves tantôt à l'un, tantôt à l'autre des joueurs.

Sur un signe du chauffeur qui nous a amenés, nous nous asseyons sur un banc, et attendons que le jeu finisse. C'est ce qui se produit au bout d'un quart d'heure. S'épongeant avec un énorme mouchoir, le monsieur à la tête ronde se retourne enfin et, nous apercevant, vient lentement vers nous.

C'est le gérant de cet étrange hôtel. Sans s'excuser de nous avoir fait attendre, il nous demande si nous avons fait bon voyage, et se

montre fort étonné que le car de l'hôtel ne nous ait pas accueillis à la gare de Rancagua.

— Que raro ! s'exclame-t-il, l'air sceptique. Comme c'est curieux.

Mais nous lui répondons que c'est plutôt nous qui la trouvons un peu « raro ». Le bonhomme ne se démonte pas pour si peu. Poliment, il nous prie de le suivre et nous montre les chambres, où il n'y a ni salle de bain ni eau courante.

— Vous savez, nous rassure-t-il, pas besoin de cela, puisque nous avons, à quelques pas, les « thermes » et un établissement de bains « esplendidísimo ». Et d'un geste grandiloquent, il nous montre, sur un côté du patio, une grande baraque en bois recouverte d'un toit en tôle ondulée.

Un hôtel d'avant le déluge

Certes, nous ne nous attendions pas à trouver ici, au cœur des Andes, un palace luxueux. Mais comme nous savions qu'autrefois, Cauquénès était le centre de villégiature du Tout-Santiago, qu'un président de la république chilienne y avait séjourné (et y avait sa résidence particulière), que des héros nationaux comme San Martin ou O'Higgins y avaient guéri leurs rhumatismes (San Martin, immobilisé par son arthrite, avait été porté de Mendoza à Cauquénès sur une sorte de brancard que portaient à tour de rôle les soixante-dix grenadiers de sa suite), nous ne comptions tout de même pas tomber sur une si lamentable auberge.

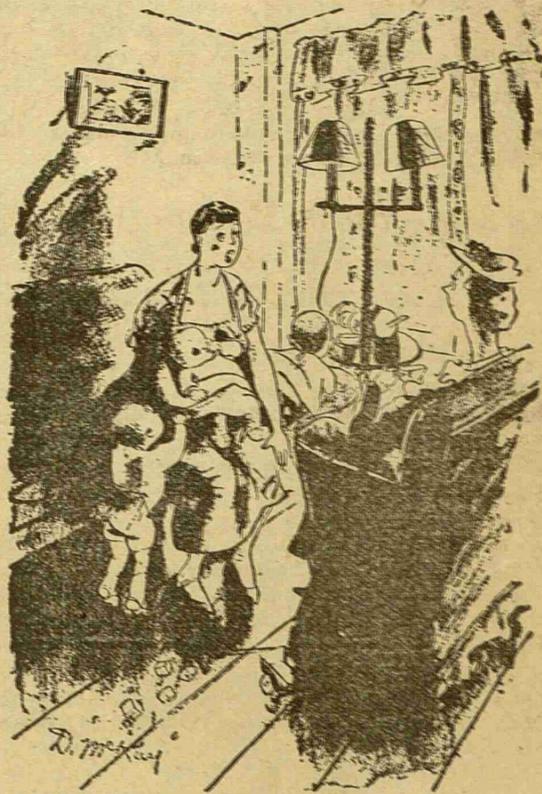
On dirait que, depuis les temps de San Martin, rien n'a été changé ni réparé dans les « pavillons » de l'hôtel. Les murs ont des crevasses, les planchers des trous, les meubles — réduits au strict minimum — un nombre constamment insuffisant de pieds, de tiroirs ou de rayons...

Dans la salle à manger, nous surprimes le jour même un garçon de restaurant remplir les carafes avec l'eau qui était restée dans certaines d'entre elles depuis la veille. Je me suis demandé si, en arrivant plus tôt, nous ne l'aurions pas vu vider aussi, dans les carafes, ce qui était resté d'eau dans les verres. Et pourtant, Dieu sait si l'eau fraîche abonde à Cauquénès... D'ailleurs, tout est à l'avenant, dans cet incroyable hôtel, unique même en cette Amérique du Sud où le tourisme en est encore à ses premiers balbutiements dès qu'on laisse derrière soi les grandes villes...

De quelques chauves-souris

Heureusement qu'il y a les bains. Certes, les visiteurs qui se portent bien n'y trouvent... qu'une source intarissable de plaisanteries. Si l'on est de mauvaise humeur après un dîner exécrable, servi Dieu sait comment dans l'hôtel du sieur Francès, on n'a qu'à faire un tour dans l'établissement thermal pour se dilater un peu la rate.

Les marches de pierre monumentales qui descendent vers les cabines sont flanquées de gigantesques statues en plâtre, dont l'effet... humoristique est infaillible. On se croirait dans l'antichambre d'un temple antique édifié par un maître de la parodie. Aucune des statues ici présentes n'est entière. Cet Esculape-ci tient son serpent avec une mince armature de fer rouillé, car les bras qui étaient autour sont tombés en poussière depuis le temps béni d'O'Higgins, très probablement. Cette vierge antique, en face, s'appête à entrer dans l'eau, mais elle n'arrivera plus jamais à soulever son peplum, car il y a belle lurette qu'elle a perdu ses doigts. Enfin, un orateur, plus loin, balbutie depuis des années un discours sans doute inintelligible, puisque le bas du menton et la mâchoire inférieure ont rejoint dans le néant les bras d'Esculape et les doigts de la jeune Athénienne.



— Je me sens parfois si seule. Mon mari est depuis quatre ans à l'étranger, avec une expédition archéologique.
Esquire, Chicago.

Mais le spectacle s'anime singulièrement à la tombée du jour. Quand les statues gigantesques s'estompent dans l'obscurité, des légions de chauves-souris s'emparent de l'établissement thermal. Leur vol précipité et silencieux autour des figures démesurément agrandies par l'ombre confère à l'endroit un aspect de grandeur comique : l'effet est tellement irrésistible que l'on oublie toutes les misères hôtelières et gastronomiques du lieu, et l'on éclate d'un rire... homérique, bien à sa place en présence de tant de divinités et de héros de la mythologie.

Les eaux miraculeuses

Cependant, les rhumatisants qui viennent à Cauquénès n'ont pas le temps de se livrer à de tels jeux. Ni les chauves-souris, ni les sculptures grotesques, ni les repas immangeables, ni les crevasses dans les murs ne peuvent leur faire perdre le bénéfice des bains qu'ils prennent ici : l'efficacité des eaux chaudes de Cauquénès est telle, qu'au bout de quelques semaines, les paralytiques se lèvent et marchent. Aussi la réputation de cette station thermale, juchée au sommet des Andes, ne cesse-t-elle de grandir dans le pays. Et ce ne sera pas l'insouciance des garçons d'hôtel, ni la nonchalance du propriétaire qui empêchera la fontaine de jouvence du lieu d'attirer les ankylosés de tout le Chili et de toute l'Argentine.

Quand on a assez du « patio » torride, on n'a qu'à faire un tour dans l'immense parc aménagé par les Jésuites de l'époque coloniale. C'est là que venaient se reposer de leurs fatigues temporelles les pères qui faisaient alors la loi en Amérique latine. Les Cordillères offrent ici un spectacle gaudiose, qui ne le cède en rien aux plus célèbres paysages de la Suisse ou de la Savoie.

— Que raro ! me dit l'hôtelier qui m'accompagne dans ma promenade.

Cette fois-ci, je ne peux que l'approuver...



Çiva et Çakti

Musique védique

par O. C. GANGOLY

ARYAN PATH, Bombay :

C'EST la théorie des « rāgas » ou mélodies-types qui constitue le fondement de la musique hindoue. Chaque rāga est formée de sept notes ou « résonances essentielles de la vie » (do, ré, mi, fa sol, la, si bémol), dont les différentes combinaisons constituent les « images » des rāgas. L'assemblage des sept notes (« septaka ») correspond aux sept sphères de l'univers ou encore aux sept voiles d'Isis ; avec leurs microtones, ces sept notes forment l'alphabet musical hindou. On lit, dans le texte musical sanscrit « Brhad-dési » (écrit entre le V^e et le IX^e siècle après J.-Christ) que chaque note a son génie au sage tuteur.

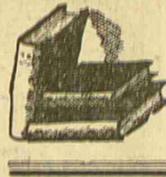
La note « sadja » (do) se trouve sous l'invocation de Brahma ; la deuxième note « rsahba » a pour dieu Agni, etc., chaque note étant placée sous l'influence d'une divinité. Tout comme les notes qui les composent, les mélodies synthétiques ou rāgas sont gouvernées par des divinités, qui sont ainsi la source de toute inspiration. La mélodie « suddha-sadharita » est celle du dieu Soleil ; la mélodie « suddha-kaśika » a pour déesse la Terre, et ainsi de suite. De cette façon, toutes les notes ont une valeur émotive profonde et expriment des sensations ou des idées particulières. Ainsi, « sadja » (do) et « rshaba » (ré) expriment l'étonnement, la colère ou l'héroïsme ; « dhāvata » (la) est la note de la terreur et du dégoût ; « gandhara » (mi) et « nicada » (si-bémol) sont les notes de la tristesse ; enfin, « madhyama » (fa) et « pancama » (sol) expriment l'amour et la gaieté.

La « rāga » est donc l'expression de tel ou tel sentiment selon la note qui y domine et qu'on appelle « vādi ». Une mélodie gaie ou un air d'amour doivent, par conséquent, être construits sur la « madhyama » (fa) et la « pancama » (sol). Si une mélodie tend à inspirer le sentiment de la pitié, elle emploie surtout la « ganelhara » (mi).

Selon Matanga, l'auteur de « Brhad-dési », toutes les notes sont nées de la bouche du grand dieu védique Çiva. Selon d'autres, c'est le mariage mystique de Çiva et de Parvati (Matière et Énergie) qui a donné naissance à la musique. Les ondes sonores ne sont rien d'autre que le tremblement d'atomes au passage de l'énergie à travers la matière, et la « rāga » ou mélodie est l'arrangement de ces notes dans un ordre particulier. La musique est donc une forme plastique de la matière inerte. Sur le dessin de M. Nanda Lal Bose donné ici, on peut voir comment Çiva transforme en forme rythmique, Çakti, l'énergie cosmique du firmament circulaire.

Cette déesse dort encore, mais son corps a déjà pris une pose de danse. Çakti est l'esprit mobile créé par Çiva, ou le chaos transformé en Cosmos par l'inspiration magique de l'Énergie.

ACTUALITÉS LITTÉRAIRES



Quand les cathédrales étaient blanches

Les cathédrales furent blanches autrefois, neuves par conséquent. Neuves et téméraires. Un esprit de construction soulevait tout le moyen âge, l'Europe entière. Tout se construisait : villes, routes, langage, institutions. Les hommes manifestaient alors la hardiesse, leur volonté de créer et d'agir. L'univers était soulevé d'une immense foi dans la civilisation, l'esprit était conquérant.

Les cathédrales sont noires aujourd'hui. Pourtant, commence une nouvelle civilisation ; les temps sont neufs une fois encore. Une œuvre gigantesque est devant la société moderne : institution, entreprise, éthique et esthétique. Prenant prétexte d'un voyage aux États-Unis, Le Corbusier dans un volume qui vient de paraître aux Editions Plon, examine les choses de là-bas et pense à celles-ci : les œuvres matérielles et la pensée. Il confronte, mesure, apprécie. Il sympathise avec l'U. S. A., mais il garde son sang-froid.

Quand les Cathédrales étaient blanches est un immense feu d'artifice d'idées hardies, entre lesquelles Le Corbusier dégage, non parfois sans attaquer avec verve, les plans directeurs de sa pensée : voir clair, ordonner, telles sont les tâches contemporaines.

La vie en Malaisie

Dans la collection d'études, de documents et de témoignages pour servir à l'Histoire de Notre Temps, aux Editions Payot, vient de paraître La Vie en Malaisie, de W. Robert Faran, voyageur qui s'est attaché à décrire les lieux, non du point de vue géographique ou économique, mais du point de vue purement humain. L'auteur est un artiste, sensible à la beauté, et ses descriptions des magnifiques paysages et temples bouddhistes, ainsi que des étonnantes cérémonies millénaires pour la crémation des morts à Bangli, dans l'île de Bali, impressionneront les lecteurs par leur précision, colorée.

Les racines

Les éditions Eugène Figuière publient Les Racines de M. Philippe Garis.

L'auteur vit à Saïgon dont il date ses récits. Mais ses récits ne sont point indochinois. Ils sont de son cher pays natal où il garde ses racines, — le beau pays basque qui n'a pas tant d'écrivains de terroir qu'on ne soit heureux d'en voir surgir un, et de valeur. La première partie du livre nous trace des portraits de gens et de paysages du bas du Golfe de Gascogne. La seconde est la confession d'une crise psycho-religieuse, et on verra se dérouler celle de Jean Chortia non sans une grande émotion.

Rostoptchine européen ou slave

M. Maurice de la Fûye sous le titre Rostopotchine européen ou slave ? qui vient de paraître aux Editions Plon, a campé de façon extrêmement vivante, à l'aide de nombreux documents contemporains et de la correspondance de Rostopotchine lui-même, le portrait de cet homme au caractère insaisissable, à la fois mystique et réaliste.

Le comte Rostopotchine fut l'un des personnages les plus considérables de la Russie à la fin du dix-huitième et du début du dix-neuvième siècles ; il se trouva mêlé aux événements essentiels qui agiteront à cette époque l'empire des Tsars et le récit de sa vie permet d'embrasser une large tranche d'histoire fertile en péripéties émouvantes et tragiques.

Petite histoire de la S.D.N.

La Petite Histoire de la S. D. N., que publie M. C. Valenziarici aux Editions de la Nouvelle Revue Critique, n'est pas seulement une histoire, mais une critique de la S. D. N. Critique qui s'étend du principe même sur lequel est basée l'institution, à la mise en pratique qui en a été tentée de nos jours. Avec une verve parfois cruelle, l'auteur démonte le mécanisme créé par le président Wilson et en étudie le fonctionnement au cours des quinze dernières années.

Les clauses territoriales du Traité de Trianon

Dans un gros volume publié aux Editions A. Pedone, sous le titre : « La Nature juridique des clauses territoriales du Traité de Trianon », M. Antal Ullein-Reviczky, chargé de

cours à la Faculté de Droit de l'Université de Debrecen, expose pour le public français, le fondement juridique de la cause du révisionnisme hongrois. M. Ullein-Reviczky base sa démonstration sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, et constate que les peuples de la Hongrie n'ont pas été consultés sur leur volonté d'être détachés de l'Etat hongrois.

A partir de cette constatation l'auteur édifie une théorie nouvelle des conditions de la validité des Traités internationaux qui aboutit à cette affirmation qu'il peut exister des traités qui ne sont pas créateurs de droit.

On voit ce qu'une semblable thèse, en contradiction avec les règles admises du Droit des Gens, peut avoir de séduisant pour une politique révisionniste qui veut s'efforcer de rester pacifique.

Ce qui fait l'intérêt et la valeur du plaidoyer de M. Antal Ullein-Reviczky c'est l'amour profond d'une patrie mutilée qui anime chaque page et qui se résume dans cet acte de foi de la conclusion :

« La logique de l'histoire nous enseigne qu'un peuple fort, doué de toutes les qualités pour jouer un rôle digne et même prépondérant dans le concert des Puissances qui l'entourent, fier de son passé glorieux et confiant dans son avenir, ne pourra pas être à l'infini relégué à l'arrière-plan, ni être privé des territoires qui sont une partie de sa chair. »

ANDRÉ SIEGFRIED

Historien du Nouveau Monde

par BERTRAND DE JOUVENEL

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES, Paris :

Sir Austen Chamberlain étant de passage à Paris, un de nos jeunes ministres souhaite le recevoir. Eblouis d'une telle visite, les huissiers regardèrent leur Excellence d'un œil plus déférent. Mais l'homme d'Etat britannique se fit excuser. Il avait dit-il, d'autres devoirs à remplir. Pendant que les photographes l'attendaient au ministère, il était assis sur un banc de l'Ecole des Sciences politiques et suivait le cours de M. André Siegfried.

Ainsi marquait-il que l'hommage rendu par le monde entier à la France ne s'adresse point à nos dirigeants politiques mais à nos maîtres intellectuels. La piété étrangère a choisi M. Siegfried comme le principal objet de son culte.

Sur le continent américain, point d'homme instruit qui n'ait, pour mieux comprendre, soit ses États-Unis, soit son Amérique latine, soit son Canada, lu les ouvrages qu'André Siegfried a consacrés à ces trois portions de l'Amérique.

Me trouvant un jour avec les professeurs d'une petite université perdue dans les sables d'Arizona, je demandai pourquoi leur dilection particulière à l'endroit de cet auteur, on me répondit :

— Parce que nous pensons que la société humaine évolue d'autant plus heureusement qu'on agit sur elle avec plus d'intelligence de sa constitution. Et que M. Siegfried est l'esprit le plus appliqué à l'analyse de cette constitution. Le seul peut-être, qui sache peser les forces de tension psychologique aussi bien que les forces de tension matérielle. Quel secours pour un homme d'Etat que les travaux d'un tel analyste !

J'ai toujours été dominé par le goût de l'observation, me dit M. Siegfried.

Cette phrase pourrait être mise en épigraphe à toute son œuvre. Dès sa jeunesse, il a observé. D'abord l'Angleterre, le Canada, la Nouvelle-Zélande. Pourquoi cette orientation vers le monde anglo-saxon ? Parce que son père était député et maire du Havre, porte de l'Angleterre. Peut-être aussi parce qu'une origine protestante et une hérédité industrielle l'orientaient vers le monde anglo-saxon. La trentaine passée, il sentit bien qu'il fallait apprendre la France. D'où les études minutieuses poursuivies après ses échecs électoraux, qui aboutirent d'abord à son Tableau politique de la France de l'Ouest et, beaucoup plus tard, à son Tableau des Partis en France.

Ce dont le public intellectuel français lui sait le plus gré, c'est d'avoir, après la guerre, exposé la diminution du rôle économique de l'Europe dans le monde, montré que ce déclin a surtout affecté l'Angleterre, fait sentir l'espèce d'affaissement psychologique qui en est résulté sur le Vieux Continent et d'avoir, d'autre part, campé le portrait fidèle du continent héritier : l'Amérique.

VAGABONDS

par Knut HAMSUN

Après « Sous l'étoile d'Automne », « Un vagabond joue en sourdine », « La Faim » et « Réveurs », un nouveau volume qui paraît aux Editions Bernard Grasset, sous le titre de « Vagabonds » dans la traduction de J. Petithuguenin, vient compléter pour le public français l'œuvre du grand poète norvégien Knut Hamsun. Nous donnons ci-dessous une page de cet étrange roman. Ane Maria, une femme que le patron Skaaro courtisait, fait tomber ce dernier dans un marais mouvant. Skaaro s'enlise et Ane Maria le regarde disparaître.

Si je m'en tire, dit-il à la femme, tu me rendras des comptes, démon !
— Vous feriez mieux de prier ! répéta-t-elle.
— Je te ferai attacher au mât et fouetter !

— Naa ! vous ferez ça ?
— Et je te dénoncerai !
Elle s'assit dans la bruyère, lissa sa robe et regarda avec indifférence.

— Tu attends que je m'enfonçe ! cria-t-il. Mais tu peux moisir ! J'ai encore les bras dehors !... Au se-cours !

L'écho répondit encore, mais aucune voix humaine.

Le marin était incapable de se tenir tranquille et, en s'agitant, il s'enlisait de plus en plus. Il avait déjà de la vase presque jusqu'à la poitrine. Il essayait de se coucher en avant, pour ne pas faire porter tout le poids de son corps sur un même point ; mais il était déjà trop enfoncé et ne pouvait plus se pencher suffisamment.
— Au se-cours !

Ane Maria se leva, épousseta sa jupe et regarda autour d'elle. Tout était silencieux.

— Que t'ai-je fait, gredine ? demanda-t-il, frémissant. Ce que j'ai essayé d'avoir de toi cet été, ici, dans les prés, n'était pas si grave que tu m'en punisses maintenant en m'ôtant la vie ! L'œil que tu m'as poché suffisait ! Et depuis je ne t'ai plus rien demandé ! J'ai dansé avec toi dans la grange, et tu n'as même pas voulu sortir pour te rafraîchir ! T'ai-je prise de force ? Non !... Pourquoi veux-tu me tuer ? Va ton chemin et laisse-moi suivre le mien ! Je ne suis pas si fou que de m'éprendre de toi ! Au reste, tu es venue toi-même, avec ma pipe. Voilà ce que je ne comprends pas !... Encore une fois, par Satan, pourquoi as-tu fait ça ?

Il s'interrompit, la regarda sauvagement et attendit.

— Non, tu ne réponds pas ! Tu es trop bête ! Veux-tu que je te dise ce que tu es ? Tu es une salope, qui n'a même pas assez de raison pour savoir ce qu'elle fait ! Tu as la tête dure comme du bois ! Voilà exactement ce que tu es !... Peut-être te décideras-tu à ouvrir la bouche !

Ane Maria commença d'un pas lent à guider plus loin son troupeau.

— Tu peux t'en aller ; je ne t'oublierai pas devant la justice de Dieu ! dit-il.

— Je vais chercher du monde, répondit-elle. Et elle s'éloigna.

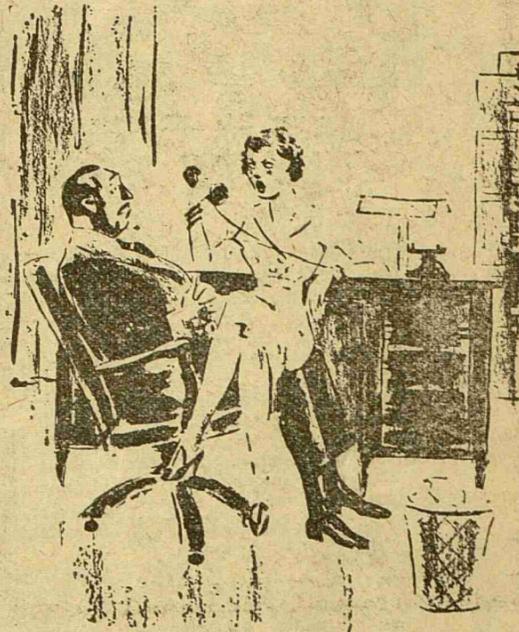
— Non, tu mens ! cria-t-il derrière elle. Tu vas, au contraire, loin de tout le monde ! Tu veux m'assassiner, voilà ce que tu veux !

Quand il se vit seul, il se calma. Il écarta un peu la boue, réussit à prendre sa montre, la nettoya de son mieux et la mit plus haut, dans une autre poche. Il sauva ensuite son portefeuille ; il songeait aux deux mille dollars et aux papiers importants qu'il avait sur lui. C'était son portefeuille épais ; il voulait le tenir en l'air de la main qui plongerait en dernier et peut-être enfin le lancer sur la terre ferme. Quelqu'un le trouverait. La somme représentait la location de la sécherie et le salaire des ouvriers.

Des heures passèrent. Il criait au secours ; mais personne ne répondait, tout était silencieux. Les clarines s'étaient tuées depuis longtemps, le troupeau était loin. Le vent lui-même tombait au fur et à mesure que le soleil poursuivait sa course. Il fut deux heures, puis trois. Skaaro consultait sa montre ; à la fin, il la garda dans la main. Le marais lui venait maintenant jusqu'au milieu de la poitrine. Oh ! il n'avait plus beaucoup de cou-

rage ; il lui arrivait de pleurer en comprenant qu'il allait mourir. Il avait encore les bras libres, mais ne pouvait plus remuer les jambes, qui étaient prises comme dans une gangue de plomb. Si les gens étaient réellement allés à l'église, ils devaient pourtant être rentrés. Certes la route était longue et les fidèles s'attardaient à la sortie de la messe pour se raconter les nouvelles ; mais il était déjà si tard ! N'y avait-il donc aucune chance de salut ? Skaaro criait et rugissait ses appels ; se taisait un moment pour écouter ; criait et rugissait de nouveau, pleurait, frappait avec les mains la surface du marais. Mais ses cris se faisaient de plus en plus faibles. Il avait perdu courage.

Ceci fut révélé par les déclarations d'Ane Maria. Elle n'avait pas suivi le troupeau, elle avait tout vu et même entendu ce qu'il disait quand il parlait tout seul. Il y avait certains gestes qu'Ane Maria n'avait pas compris. Skaaro avait commencé soudain à écrire quelque chose sur un bout de papier, pris dans son portefeuille. Elle pensait : « Maintenant il écrit que c'est moi qui l'ai assassiné ». Cependant une métamorphose s'accomplissait en lui : il s'était tu, mais pleurerait si fort qu'il en tremblait ; puis il prit le papier, le déchira en petits morceaux qu'il enfonça dans le marais, à côté de lui. Il avait l'air accablé, brisé. Le marais l'absorbait peu à peu. Ses bras disparaurent. Il ne restait pas grand'chose de lui au-dessus de la sur-



— Tenez, dites vous-même à mon mari que je fais ce soir des heures supplémentaires... il ne veut pas le croire.
Esquire, Chicago.

face. Ane Maria se sentit comme un poids sur la poitrine ; elle s'éloigna peureusement et s'enfuit, courut, courut jusqu'aux fermes, cria...

La dernière chose que tenta encore Skaaro fut de jeter sa montre et son portefeuille sur la terre ferme. Il n'avait rien écrit. Comme il n'avait ni parents, ni famille, il n'avait pas laissé d'adieu.

Comment on se fait des amis

par Dale GARNEGIE

Dale Carnegie, président de l'Institut Carnegie de New-York, vient de faire paraître, chez Simon et Schuster, éditeurs, un livre où il raconte avec beaucoup d'humour « comment on se fait des amis en Amérique » et « comment on y influence les gens ». Nous en reproduisons ci-dessous un passage particulièrement caractéristique :

...A l'âge de dix ans, Andrew Carnegie, devenu plus tard le roi de l'acier et l'empereur des philanthropes, découvrit l'importance capitale que les hommes attribuent à leur nom. Il utilisa cette découverte pour se faire un cercle aussi grand que possible, de relations et de « supporters ». Il avait acquis un petit clapier où il élevait quelques lapins, mais il n'avait pas toujours de quoi les nourrir ; un jour, il eut une idée géniale. Il promit aux « copains » du quartier qu'il baptiserait les bêtes d'après leur nom, s'ils prenaient la peine de lui apporter régulièrement du trèfle et autres feuilles préférées des lapins. L'effet en fut magique. La nourriture abonda depuis ce jour, et jamais Andrew Carnegie n'oublia cette leçon. Plus tard, beaucoup plus tard, il amassa des millions en appliquant cette « règle » psychologique dans ses affaires.

A un moment donné, il voulait vendre des rails de chemin de fer à la « Pennsylvania Railway Company », dont le président était alors Edgar Thompson. Que fit-il pour enlever un marché particulièrement avantageux ? Il construisait à cette époque une usine à Pittsburgh, il l'appela « Usines Thompson », tout simplement. A partir de ce jour, la « Pennsylvania Railway Company » n'acheta plus ses rails que chez Andrew Carnegie.

Un autre exemple : Andrew livrait une bataille acharnée, par le truchement de la « Central Transportation Co », qu'il contrôlait, à la compagnie de wagons-lits appartenant à Pullman. Les deux sociétés voulaient obtenir la concession des wagons-lits pour la « Union Pacific », et la lutte était aussi âpre que peut être en Amérique une rivalité d'intérêts. Carnegie et Pullman partirent pour New-York, afin de tenter une suprême démarche auprès de la « Union Pacific ». Or, le hasard voulut que les deux hommes se rencontrassent dans le hall de l'hôtel Saint-Nicholas ; tout de suite Andrew proposa à son rival une fusion de leurs deux sociétés afin de mettre un terme à une concurrence désastreuse pour les deux. Pullman ne voulut rien savoir tout d'abord, A bout

d'arguments, Carnegie, se rappelant la leçon des lapins, dit à brûle-pourpoint : « Et vous savez, on appellera la nouvelle société la « Pullman Car Company ». Le visage de Pullman se rasséna brusquement, et le soir même, la fusion des deux sociétés était faite. Aujourd'hui, le nom de Pullman est connu dans le monde entier, grâce au stratagème de Carnegie...

Cet effet miraculeux qu'exerce sur l'attitude d'un homme envers un autre le fait d'« honorer » son nom me rappelle l'histoire de Jim Farley. Un jour, je demandai au célèbre agent électoral — ami et conseiller de Roosevelt — s'il pouvait me dévoiler le secret de son succès auprès des électeurs de son « patron ».

— C'est le travail ! me répondit-il.

— Allons, fis-je, ne me racontez pas de blagues !
— Et quel est, d'après vous, le secret de ce succès ? me demanda-t-il à son tour.

Je lui dis :

— Si je ne me trompe, vous connaissez par cœur le prénom de dix mille électeurs.

— Vous faites erreur, répliqua-t-il, je puis appeler par leur petit nom non pas dix mille, mais cinquante mille électeurs de notre circonscription.

C'est précisément ce petit tour de Jim Farley qui valut à Roosevelt, entre autres, d'être envoyé à la Maison Blanche.

A l'époque déjà lointaine où Farley voyageait pour une fabrique de plâtre, il imagina un système pour se rappeler les noms et prénoms de tous ceux qu'il devait visiter. Car, se disait-il, l'homme moyen s'intéresse à son nom beaucoup plus qu'à tous les autres noms réunis de toute la terre. Appelez-le par son nom, sans l'estropier, et vous vous en ferez un ami.

Donc, chaque fois qu'il faisait la connaissance de quelqu'un, il inscrivait, en l'épelant soigneusement, son nom et son prénom, ceux des membres de sa famille, la nature de ses occupations et ses opinions politiques. Il se gravait le tout dans sa mémoire, et la fois suivante qu'il rencontrait le citoyen en question, il lui donnait une tape amicale sur le dos, l'appelait par son petit nom, demandait des nouvelles de Jim, Ben et Bill, ainsi que de Madame, et s'enquerrait de la prospérité du rosier planté derrière la maison.

Quoi d'étonnant que, plus tard, il ait assuré à Roosevelt des dizaines de milliers d'électeurs...

LA FEMME DU CONTREBANDIER

3

par CALDER-MARSHALL

LE NOUVEAU ROMAN DE «LU»

Résumé

Vers 1860, la vie est dure pour les pêcheurs du pays de Galles. Le poisson manque et deux frères, Bob et Fred Barton, sont réduits à faire de la contrebande pour que leurs familles puissent vivre. Le bateau fait naufrage. Fred se noie tandis que Bob est recueilli, puis arrêté, par les douaniers. Il va être jugé à Falmouth. Sa femme, Maggy, retenue au pays par ses deux enfants, attend avec angoisse le verdict. Elle passe sur le quai, et les pêcheurs de Treginnon lui manifestent leur sympathie.

NEWS CHRONICLE, Londres :

POURTANT Maggy Barton ne le prit pas comme cela. Son impuissance éclata en une colère haineuse.

— Vous êtes désolés, dites et c'est vrai que vous êtes désolés et je veux bien vous croire.

Elle promena son regard de l'un à l'autre.

— C'est tout ce à quoi vous êtes bons, continua-t-elle, à être désolés quand le mal arrive. Mais jamais vous ne lèverez le petit doigt pour l'empêcher. Vous ne savez que traîner du matin au soir contre ce parapet à parler du ciel et de la terre, du passé et de l'avenir.

Ils se tenaient serrés les uns contre les autres, avec leurs visages tannés et leurs yeux bleus, sans comprendre ce qu'elle leur disait ni ce que, tout à coup, elle leur reprochait.



Maggy avança la tête, en courbant un peu les épaules et elle se trouva ainsi de leur taille à presque tous.

— Pourquoi faisait-il de la contrebande? Pourquoi, je vous le demande? Parce qu'il n'arrivait pas avec sa pêche à nourrir sa famille, pas plus que vous ne le pouvez, ni que vous ne l'avez jamais pu, ni que vous ne le pourrez jamais!

Elle s'interrompit pour reprendre son souffle et tendit son bras vers la jetée du port extérieur.

— Regardez ce mur, dit-elle, voilà tout ce qu'ils ont fait pour nous. Ils ont entassé des pierres que la première tempête venue devait jeter à bas. A quoi nous servent-elles maintenant? La nuit où la Stella a sombré, la marée a inondé vos maisons. Et qu'avez-vous fait? Vous êtes restés appuyés sur le parapet tandis que vos femmes épongeaient l'eau et remettaient tout en ordre.

Elle était hors d'elle-même et ne savait plus ce qu'elle disait. Les visages des hommes se brouillaient devant ses yeux et dans son cerveau fatigué elle sentait s'éteindre le désir qu'elle avait eu de redresser les torts et de pousser ces hommes à l'action.

Les gens de Treginnon acceptaient, sans la discuter, l'arrestation de Bob Barton. Contrevenant à la loi, il avait été pris sur le fait. On ne pouvait rien redire à cela.

Il se désolaient qu'il eût été arrêté, et auraient voulu se rendre utiles. Mais quoi? La loi était toute-puissante, et la justice avait toujours raison.

Ils ne savaient plus que fumer leur pipe sur le quai. Ils se sentaient désolés, et même pis que désolés. Bob Barton était leur bouc émissaire. N'importe lequel d'entre eux aurait pu se trouver à sa place. Mais il n'y avait rien à faire.

Pour Maggy, c'était différent. Elle était la femme de Bob et se trouvait ainsi liée à lui par les liens les plus profonds. Mais c'était surtout différent pour elle, parce que son esprit était indompté.

Maggy n'était pas passive. Bien que le courant des événements l'emportât comme les autres ici ou là, elle se débattait contre son impuissance. Elle imaginait une autre existence que cette existence de misère avec cette meule au cou; elle entre-

voyait un conflit plus profond que la simple lutte pour le pain.

Les vers rudes qu'elle écrivait naissaient de cette vision. Elle essayait de comprendre, elle-même, et de montrer aux autres que le salut de Treginnon et de tous les pêcheurs se trouvait entre les mains de gens qui n'étaient pas à Treginnon.

Pour une autre femme, l'arrestation de Bob et son prochain procès se seraient traduits seulement par de l'angoisse. Pour Maggy, s'il y avait bien cela, il y avait aussi quelque chose de plus. Bob attendant d'être puni par ceux-là même dont l'incompétence l'avait réduit à devenir contrebandier, représentait plus qu'un homme.

Son sort symbolisait le sort de tous. Sans être un martyr dans le sens où les martyrs portent témoignage pour leur foi, il portait inconsciemment témoignage contre les conditions qui l'avaient fait ce qu'il était.

Maggy voulait aller à lui. Elle ne pouvait rien pour lui, était aussi impuissante que lui. Mais elle voulait lui parler, lui donner courage, l'embrasser et l'aimer.

— Nellie s'occupera des enfants, pensait-elle. Après la mort de Fred, ils vont peut-être la distraire.

Elle-même pourrait demeurer à Saint-Mawes, chez Esther Farr. Sans doute verrait-elle Bob et, en tous cas, elle connaîtrait au moins un jour plus tôt le résultat du procès.

Tout était fixé. Elle devait partir le mardi. Mais, le lundi, le petit Fred fut maussade et elle se montra sévère avec lui. Il refusa de dîner et elle le gifla. Alors, il vint à elle en pleurant et grimpa sur ses genoux. Il lui toucha le visage et elle sentit sa main chaude. Sa tête était brûlante et son pouls précipité.

Les façons de Maggy changèrent soudain. Elle le serra dans ses bras et le porta dans sa chambre en lui parlant d'une voix douce. En le déshabillant, elle vit son corps couvert de points rouges.

— Depuis quand as-tu ces points rouges? demanda-t-elle?

— Sais pas, maman, répondit le petit Fred, qu'est-ce que c'est?

— Ne t'occupe pas de ce que c'est, dit Maggy, ce n'est rien. Baisse ta chemise, reste tranquille et dors, et tu seras frais comme l'œil demain matin.

— Ce n'est pas grave, hein, maman?

Elle le borda dans son lit en répondant :

— Ne crains rien, mon petit homme. Dors.

Puis elle posa la main sur le front fiévreux de l'enfant. Fred s'empara de l'autre main de sa mère et serra bien fort deux de ses doigts dans les siens. Il ferma les yeux et bientôt sa respiration devint de plus en plus profonde, comme les coups d'aviron d'un rameur qui cherche à trouver son rythme. Il dormait.

Le docteur était encore à table. Il sortit, la bouche encore pleine, en s'esuyant la moustache avec sa serviette.

Maggy lui dit :

— C'est le petit Fred, docteur. Il a de la fièvre et j'ai peur qu'il ait la scarlatine, avec toutes ces taches rouges qu'il a sur le corps. Il a sûrement été malade toute la journée, sans que je m'en doute, maussade comme il l'était.

— Il dort?

Elle fit oui de la tête.

— Ce serait fou de le réveiller. Le sommeil vaudra pour lui plus de vingt médicaments. S'il ne va pas bien, cette nuit, envoyez quelqu'un me prévenir. En tout cas, ma première visite sera pour lui demain matin.



Elle s'en retourna, soulagée. Jack, l'aîné des deux garçons, alla coucher chez

Nellie. Aussitôt qu'il fut endormi, Nellie accourut et les deux sœurs demeurèrent ensemble dans la cuisine, assises chacune d'un côté de la table.

Elles parlaient à peine. Nellie pensait toujours à Fred, son mari. On avait repêché un corps qui flottait près des rochers et elle avait été appelée pour identifier le couteau trouvé dans la poche du mort.

C'était le couteau de Fred et le corps qui avait été le sien était étendu sur une table, recouvert d'un drap. Elle avait demandé à le voir et on avait d'abord refusé. Mais elle avait insisté et on avait écarté le drap un moment. Un moment elle avait vu la masse informe de son visage, puis on avait remis le drap. Mais elle ne pouvait pas oublier.

Maggy prêtait l'oreille aux bruits qui venaient de la chambre de l'enfant. Elle se sentait incapable de coudre ni de rien faire. Hocking vint la voir et lui apporter les nouvelles de Falmouth. Quand il n'y avait pas de nouvelles, il venait tout de même pour la remonter en déclarant qu'on ne pourrait pas faire grand-chose à Bob. Il ne fallait pas se tourmenter. Ils ne lui feraient pas grand-chose. A cause de ce qu'en penseraient les gens de Treginnon, ils n'oseraient pas.

Le troisième jour, le petit Fred fut au plus mal. Il ne savait plus ce qu'il disait et s'asseyait dans son lit en criant :

— Regarde, maman, regarde. Il y a des fourmis qui se battent sur mon lit. Arrête-les, maman, arrête-les.

Deux ou trois fois, il dit de ces choses



...Hors du tribunal...

si folles que Maggy en fut effrayée. Le médecin lui déclara que c'était tout naturel et que cela arrivait très souvent. Pourtant, elle n'arrivait pas à se défaire de l'idée que, même s'il vivait, il lui resterait quelque chose de détraqué dans le cerveau.

Le cinquième jour, le mieux se déclara. Mais à peine Fred était-il hors de danger que son frère tomba malade à son tour, aussi gravement, sinon plus qu'il l'avait été.

Maggy maudit sa mauvaise chance. Elle était liée par les enfants quand son mari avait le plus besoin d'elle. Elle lui écrivit pour lui dire ce qui s'était passé, en ajoutant que les choses allaient s'arranger et qu'il ne fallait pas s'inquiéter.

Elle ne reçut pas de réponse. Mais le procès approchait. Elle en connaîtrait le verdict bientôt, peut-être même trop tôt.

Maggy se trouvait au premier quand la nouvelle arriva. Le petit Fred, convalescent, devenait insupportable. D'ici un jour ou deux, il aurait le droit de se lever et ce serait un bon débarras.

Jack avait passé le moment critique,

mais il était encore faible et se remonta moins vite que son frère. Il avait du cran et il essayait de faire croire qu'il allait bien, quoiqu'il se fatiguât vite.

Maggy, qui les installait pour la nuit, n'avait pas remarqué, tant elle était occupée, le bruit qui venait de la rue.

Mais le bruit se rapprocha et elle entendit frapper à la porte, tandis que la voix de Jim Hocking criait :

— Maggy! Maggy!

Le bruit, la foule et la voix de Jim lui firent comprendre qu'on avait enfin des nouvelles et elle courut au haut de l'escalier; Jim, son fouet à la main, se tenait dans la porte.

— Il est revenu, Maggy, cria-t-il. Nous l'avons.



— Revenu! cria-t-elle. Ils l'ont laissé aller.

Elle descendit en courant l'étroit escalier, et son cœur sautait de joie.

— Où est-il?

Jim Hocking bouchait la porte. Il ne se rangea pas.

— Pas si vite, dit-il en lui mettant la main sur l'épaule. Il vaut mieux que nous...

Elle le repoussa et regarda dans la rue. Des deux côtés de la maison se pressait, silencieuse, dans l'obscurité, la foule des pêcheurs et de leurs femmes. Mais elle ne vit que Bob, debout au pied des marches.

Deux hommes le soulevaient et, à côté d'eux, il paraissait petit et ratatiné. Son visage était ravagé de douleur.

Maggy fit un pas en avant. Elle allait entourer Bob de ses bras devant tous et lui souhaiter la bienvenue quand sa joie mourut comme une fleur coupée qui se fanerait sur l'instant même. Ce n'était pas son Bob; il était aussi changé que la manière de parler du petit Fred l'avait été dans son délire.

Bob leva les yeux et lui sourit faiblement.

— Puisque tu es arrivé jusqu'ici, ne vas-tu pas entrer? demanda-t-elle.

Il fit oui de la tête et les deux hommes qui le soutenaient l'aiderent à monter les marches qui conduisaient à la cuisine. Ils restèrent un moment immobiles dans l'obscurité, les trois hommes près de la porte, la femme à l'extrémité la plus lointaine de la table.

Puis les pêcheurs murmurèrent quelque chose et sortirent. La foule qui attendait se tut.

Maggy alluma la lampe. La mère fuma d'abord, puis donna une flamme courte et claire et Maggy put voir distinctement le visage de Bob marqué par le désespoir et la défaite.

Il ne la regarda pas dans les yeux, ne lui dit pas un mot. Il sentait qu'il lui faisait horreur, mais il était trop las pour s'en préoccuper.

— Ma beauté, dit Maggy, que t'ont-ils fait?

Le bruit de lourds souliers, de protestations et de jurons lui parvint de la rue, tandis que la foule se dispersait lentement pour se former en groupes indignés.

— Qu'ont-ils fait? demanda-t-elle encore.

— Le fouet, dit-il.



Il ferma les yeux et secoua la tête comme s'il voulait en chasser le souvenir.

Elle leva la lampe pour le voir mieux. Il tenait la tête baissée et ses cheveux noirs tombaient sur son front.

— Ils n'ont pas fait ça, dit-elle.

— Seize coups.

Il s'accrocha
— Le dos nu.
Il chancelait.
— C'est loin,
Il essaya de s
— Fatigué. A
Elle fit rapide
et, le prenant p
au premier étag
son chéri et so
rent dans leur
rassa de ses vé
cautions.
Chaque mouv
ses épaules le
leur, si bien, d
ter de regarder

Elle finissait
sement grossie
riva. Jim Hock
Bob s'allonge
l'oreiller et le
du pansement.
chaude et ave
à enlever le r
il claquait la
— Sapristi,
une bien vilain
Et, quand
forte et que
gémissement,
— Allons, a
fait.

Peu à peu
rée et sanglan
médecin alla
rer un nouve
manda :
— Docteur,
comme avant
trices?

Maggy s'ét
dans le port,
étaient à la t
vait supporte
fort que ses
saient, aussi
ble. Elle atte
Il tenait en
sement prépa
sures. Puis i

— J'ai pu
cicatrices tou

Maggy se
que Bob dit
vit sa tête
poings se se
tions apparu
cette vision

Mais elle
suite. Son p
gnier les enf
la santé.

Les enfant
Ils avaient
temps à cou
sur le quai
lit.

Pour ses
même lorsqu
soir sur un
supporter su
dossier de c
que le fais
qui s'étaient
comme l'é

Deux fois
le médecin
pansement
miracle que
infectées. I
une vie noi
un homme e
dont la soli

Pendant
les gens d
sion qu'ils
tenant qu'i
ils accoura
frir leurs
taient du h
et des pou
un peu de
bouteille d
de tabac.
beignets ou

— Nous
avons, qu
autant que
puis que t
Bob riait
— Peut-
préférerai
que ce soit

Il détest
tions sur c
frage, le p
de se ren
tout cela
de bruit a
Mais les

Il s'accrocha au rebord de la table.
— Le dos nu.
Il chancelait.
— C'est loin, Falmouth.
Il essaya de sourire.

— Fatigué. Après un si long chemin.
Elle fit rapidement le tour de la table et, le prenant par le bras, le conduisit au premier étage en l'appelant sa beauté, son chéri et son roi. Et, quand ils furent dans leur chambre, elle le débarassa de ses vêtements avec mille précautions.

Chaque mouvement de son dos ou de ses épaules le faisait grimacer de douleur, si bien qu'elle ne pouvait supporter de regarder son visage.



Elle finissait de mettre à nu le pansement grossier lorsque le docteur arriva. Jim Hocking était allé le chercher.

Bob s'allongea sur le lit, le visage dans l'oreiller et le médecin coupa le dessus du pansement. Puis il prit de l'eau chaude et avec du coton humide se mit à enlever le reste. De temps en temps, il claquait la langue en disant :

— Sapristi, c'est une vilaine affaire, une bien vilaine affaire.

Et, quand la douleur devenait trop forte et que Bob laissait échapper un gémissement, il disait :

— Allons, allons, Bob, le plus dur est fait.

Peu à peu apparaissait la chair déchirée et sanglante. Quand ce fut fini, le médecin alla à sa trousse pour préparer un nouveau pansement et Bob demanda :

— Docteur, est-ce que ça redeviendra comme avant, ou y aura-t-il des cicatrices ?

Maggy s'était détournée et regardait, dans le port, les lanternes qui se balançaient à la tête des mâts. Elle ne pouvait supporter de voir le dos blanc et fort que ses lèvres et ses doigts connaissent, aussi déchiré, aussi méconnaissable. Elle attendit la réponse du médecin.

Il tenait entre ses deux mains le pansement préparé et le posa sur les blessures. Puis il dit :

— J'ai peur que vous ne gardiez des cicatrices tout votre vie, Bob.

Maggy se tourna vers le lit et, lorsque Bob dit : « Je le pensais bien », elle vit sa tête enfoncer l'oreiller et ses poings se serrer si fort que les articulations apparurent toutes blanches. Ce fut cette vision qui lui fit faire ce qu'elle fit.

Mais elle ne pouvait le faire tout de suite. Son premier travail était de soigner les enfants et Bob et de lui rendre la santé.

Les enfants se remirent rapidement. Ils avaient recommencé depuis longtemps à courir sur la place et à jouer sur le quai avant que Bob eût quitté son lit.

Pour ses blessures, ce fut long, et même lorsqu'il se leva, il lui fallut s'asseoir sur un escabeau, car il ne pouvait supporter sur son dos le contact d'un dossier de chaise. Tout mouvement brusque le faisait grimacer, car les croûtes qui s'étaient formées tiraient sa chair comme l'éût fait un emplâtre.

Deux fois par semaine il allait chez le médecin pour qu'il lui changeât son pansement. Le médecin disait que c'était miracle que les plaies ne se fussent pas infectées. Puis en reprenant peu à peu une vie normale, Bob se sentait comme un homme qui se risquerait sur une glace dont la solidité n'aurait pas été éprouvée.

Pendant que Bob attendait d'être jugé, les gens du pays avaient eu l'impression qu'ils ne pouvaient rien faire. Maintenant qu'il était de retour parmi eux, ils accouraient avec des cadeaux pour offrir leurs services. Les fermiers apportaient du beurre, des œufs, des légumes et des poulets. Les pêcheurs apportaient un peu de leur poisson et quelquefois une bouteille de rhum ou quelques grammes de tabac. Les femmes apportaient des beignets ou des gâteaux au safran.

— Nous serions bien heureux, si nous avions, quand tu travailles, la moitié autant que ce qu'on nous apporte depuis que tu es revenu, disait Maggy.

Bob riait et disait :

— Peut-être bien, mais, pour sûr, je préférerais n'en avoir que la moitié et que ce soit à moi.

Il détestait qu'on lui posât des questions sur ce qui s'était passé, sur le naufrage, le procès et le reste. Il avait hâte de se remettre au travail et d'oublier tout cela et n'aimait pas qu'on fit tant de bruit autour de lui.

Mais les gens de Treginnon n'en te-

naient aucun compte. Il leur semblait qu'il avait souffert pour le village, qu'il avait pris sur ses épaules le malheur qui les attendait tous. Ils éprouvaient plus que de la pitié ou de la sympathie : ils éprouvaient de la gratitude.

Maggy, elle, n'éprouvait pas de gratitude. Le souvenir du corps ravagé de Bob la hantait sans cesse et même après que Bob eût recouvré la santé. Sa tendresse pour lui était plus grande que celle de n'importe qui.

Mais, en même temps, elle haïssait la puissance capable d'ordonner un tel châtimement et l'homme capable de l'infirmer. Elle connaissait même le nom de cet homme, Easter Matthews, un Gallois intraitable qui s'était fixé à Falmouth dans sa jeunesse. Alors que la plupart des habitants de Treginnon tremblaient devant les puissants, Maggy les haïssait.

Trois mois plus tard, l'avant-veille de la session des assises de Falmouth, Maggy quitta Treginnon.

Elle partit de bonne heure, le matin, avant même que les enfants fussent réveillés. Elle ne laissa aucune lettre et n'emporta qu'un petit sac de coton plein de nourriture et un peu d'argent.

Le jour n'était pas levé quand elle referma la porte derrière elle, et un brouillard opaque venait de la mer. Il remplissait le port, mais le vent qui frappait les maisons entassées sur le flanc de la colline le soulevait, le taquinait et le façonnait en longues bandes.

Maggy ne prit pas vers Saint-Austell la route à travers la campagne que suivait toujours l'omnibus. Elle franchit la colline dans la direction de l'ouest. Quand elle eut quitté l'abri des maisons, le vent se prit à jouer avec ses cheveux et à les ramener sur son front ; elle mit son châle sur sa tête. Il faisait encore froid, mais quand le soleil serait levé il ferait beau et chaud.



Le vent qui soufflait sur le haut de la falaise ne venait pas par rafales, mais grimpa tout droit le flanc de la colline en balayant le brouillard comme des flammes blanches. A travers ces flammes, les mouettes plongeaient parfois avec une plainte ; parfois, bien d'aplomb sur leurs ailes solides, elles s'élevaient d'un seul coup comme des feuilles de papier.

John Farr et sa femme dinaient. Il était tard mais le travail de la ferme, le labourage, le hersage et l'ensemencement avaient pris tout leur temps. On frappa à la porte extérieure ; John se leva, traversa la cour sombre et ouvrit.

Sous le porche se tenait une femme dont il ne distinguait pas le visage. Elle dit :

— Est-ce vous, cousin John ?

Et il sut que c'était la cousine Maggy, la femme de Bob.

Il s'effaça et la fit entrer. Elle ne leur avait pas annoncé sa visite et il cherchait vainement ce qui pouvait bien l'amener à la ferme.

Elle entra dans la cuisine et quand Esther se leva pour s'empresser autour d'elle en s'émerveillant de cette bonne surprise, elle n'expliqua pas pourquoi elle était venue. Aussi ils la prièrent de s'asseoir et de partager leur dîner ; elle s'assit et mangea de bon cœur.

Quand ils eurent fini, ils commencèrent à lui poser des questions et à lui demander d'abord comment allait Bob puis comment allaient les enfants. Elle semblait répondre à tout sans réserves. Mais sa voix était si indifférente qu'on aurait presque dit qu'elle ne s'intéressait pas à sa famille.

Et, plus tard, quand Esther, lasse de tourner autour du pot, lui demanda carrément pourquoi elle était venue à Saint-Mawes, elle répondit d'une manière vague, comme si rien n'était plus naturel au monde que d'arriver ainsi, le soir, sans prévenir.

Maggy avait sur le visage cette expression sévère qu'on lui voyait quelquefois et qui vous donnait l'impression gênante qu'elle avait des pensées dont elle ne voulait pas vous faire part. Il lui arrivait pourtant d'être gaie et de faire rire tout le monde par ses réponses vives.

Mais elle n'était pas gaie par elle-même. Elle n'avait pas ces façons simples et cordiales qui vous mettent toujours à l'aise.

Esther, qui se dévouait au service des autres, dans la ferme, au temple et partout, déclara à John, cette nuit-là, dans son lit, que le malheur pour Maggy c'était qu'elle ne savait jamais sortir

d'elle-même pour les autres ». Si seulement Bob avait épousé sa sœur Nellie...

Dans cette occasion, Maggy, certainement, ne sortit pas d'elle-même. Alors que John lui parlait de la ferme, elle l'interrompit brusquement pour lui demander comment était fait Easter Matthews et quels étaient son âge et sa taille.

Quand Esther voulut savoir pourquoi cela l'intéressait, elle se referma comme une moule et ne prononça plus un mot jusqu'au moment où elle se leva en baillant et en déclarant qu'elle souhaitait se coucher. C'était étrange.

Et, le lendemain matin, John parti aux champs et tout le monde affairé, voilà que Maggy entre dans l'étable et demande à Esther en brandissant la cravache de John :

— John n'en aura pas besoin aujourd'hui ?

— Mais qu'est-ce que vous ferez de ça, Maggy ? dit Esther.

Et cette Maggy ne répond pas autre chose que :
— Je la lui rendrai.

Elle s'éloigne en se souriant à elle-même, sort de l'étable et, sans même prendre une bouchée de pain, la voilà partie par l'allée de marronniers, aussi étrange, aussi silencieuse qu'elle est venue.

La leçon du fouet n'avait pas servi. Il y avait là, à la barre des accusés, quatre hommes, de Falmouth même cette fois-ci, inculpés de contrebande. Et Maggy, en les regardant, croyait voir Bob se tenir là, à la place de l'un d'eux.

Comme c'étaient des gens de Falmouth et que leur procès avait lieu dans leur ville, la salle était comble. Sur les bancs se pressaient des hommes en jerseys bleus et en pantalons sombres avec des yeux couleur de mer dans des visages tannés ; et près d'eux étaient assises des femmes qui portaient des châles sur la tête ; tandis qu'un tribunal ségeait, vêtu de sa robe somptueuse, l'étranger venu là pour juger, le juge dont les entrées et les sorties étaient annoncées à son de trompe.

Son visage pâle était plein de bourrelets de graisse et ses verres épais ne reposaient pas sur son nez mais sur les poches qu'il avait sous les yeux.



Le tribunal avait bien été construit dans Falmouth. Pourtant les pêcheurs et leurs femmes ne s'y sentaient pas chez eux, mais à l'étranger, dans une citadelle hostile.

L'enceinte était une forteresse où les quatre hommes du box étaient retenus prisonniers. Les pêcheurs et leurs femmes pouvaient bien les voir et presque les toucher, la balustrade qui les séparait du juge et de ses gens valait les murs les plus épais.

Il y avait là vingt fois plus de pêcheurs que d'étrangers, mais les accusés étaient aussi bien enfermés que dans un cachot secret. Ils pouvaient bien regarder leurs amis en suçant nerveusement leurs lèvres gercées. Leurs amis pouvaient bien les regarder à leur tour, en levant un peu la main en signe de reconnaissance, tous leurs corps tendus comme une prière pour leurs camarades.

Mais ils ne pouvaient aller plus loin.

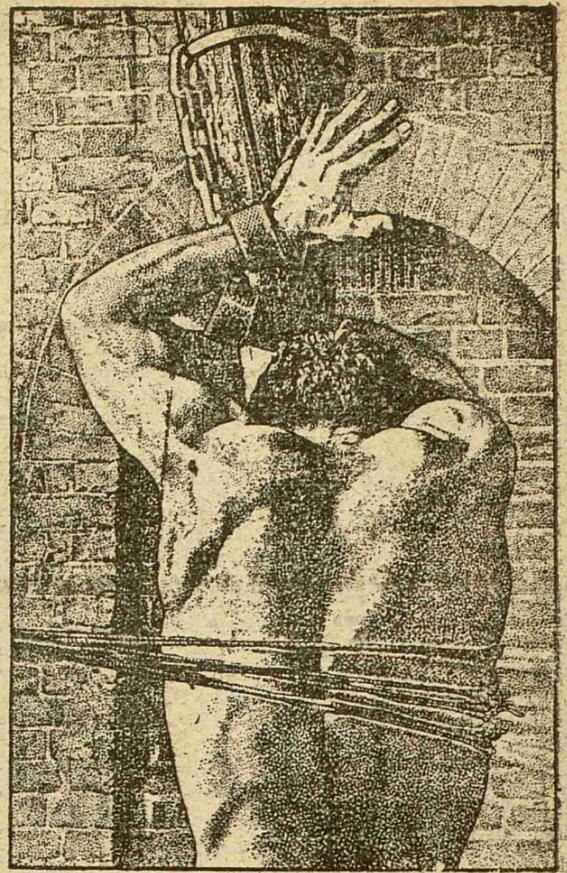
Une femme alors se leva. Elle se leva et se dirigea vers le haut de la salle. Personne ne la remarqua. Un homme en perruque discourait et disait des choses qui pouvaient condamner ou acquitter les quatre hommes dans leur box.

Personne ne remarqua la femme, ni son allure raide, ni la flamme qui brûlait dans ses yeux avant qu'elle eût mis la main sur la balustrade qui séparait les pêcheurs des étrangers.

Elle passa. La petite porte de la balustrade claqua derrière elle. L'homme à la perruque s'interrompit, ôta ses lunettes et la regarda.

C'était une grande femme, avec des cheveux noirs partagés sur le milieu de la tête et noués en chignon sur la nuque. Elle tenait ses bras croisés sur sa poitrine et dissimulés dans son châle.

Personne ne parla.



Trente coups de fouet sur le dos nu

Un petit homme trapu et roux, dont le visage était couvert de taches de son, se tenait près du box. En cinq pas, elle l'eut rejoint. Il étendit la main, croyant qu'elle voulait parler aux prisonniers. Mais sa main ne la toucha pas.

Le bras de la femme se leva soudain. Le châle glissa de son épaule droite. L'air siffla tandis que s'abaissaient le box et la cravache. L'homme roux hurla et tomba contre le box en se tenant le visage.

La cravache remonta et s'abattit de nouveau, retomba encore et s'abattit, frappant tantôt la tête tantôt les épaules ; l'homme, à chaque coup, semblait s'affaiblir davantage.

Il n'y eut pas d'abord d'autre son que le sifflement de la cravache. Puis l'homme se mit à crier, d'une voix aiguë, comme un chien effrayé. Et, tout d'un coup, le tribunal fut rempli de hurlements et trois hommes placés derrière la femme se précipitèrent vers elle.

Mais elle se retourna et s'appuya contre le box.

— En arrière ! cria-t-elle, en arrière !

Tout le monde, maintenant, était debout pour voir ce qui allait se passer.

— Regardez-le, cria-t-elle, et son dos n'était pas nu. Il n'était pas nu comme celui de Bob Barton lorsqu'il lui donna le fouet.

L'homme, étendu à terre, protégeait sa tête de ses mains. Elle lui envoya un coup de pied comme on fait à un sac, puis, levant sa cravache, prête à frapper, elle passa près des trois hommes accourus et se dirigea vers la balustrade.

Alors les étrangers reprirent brusquement leurs sens. Une voix se fit entendre par-dessus les clameurs.

— Arrêtez cette femme. Ne la laissez pas partir.



Les trois hommes coururent vers elle, mais elle avait déjà franchi la balustrade. Elle se trouvait maintenant au milieu des marins et de leurs femmes. A mesure qu'elle avançait, ils lui ouvraient un chemin vers la porte et quand elle passait près d'eux, ils la touchaient et lui donnaient de petites tapes en murmurant :

— Bien dit, bien fait, ma belle.

Lorsqu'elle fut passée, la foule se referma derrière elle, barrière vivante entre elle et les étrangers, barrière passive mais infranchissable.

La femme, elle, n'entendait rien, ni les félicitations qu'on lui soufflait à l'oreille, ni les vociférations qu'on poussait derrière elle. Elle sortit du tribunal dans le hall puis, après quelques marches, dans la rue. Treginnon était loin. Et il lui fallait d'abord rapporter à John Farr sa cravache.

FIN

LES ISOTYPES

NEW-YORK TIMES :

UNE nouvelle manière de présenter les faits sous une forme à la fois succincte et pittoresque a été inventée, il y a cinq ans, par un professeur viennois, qui, depuis, a trouvé de très nombreuses applications dont le cercle ne cesse de s'étendre. C'est une sorte de langage international de symboles, réduisant le rôle de l'écriture phonétique à sa plus simple expression. Son inventeur le docteur Otto Neurath, philosophe et sociologue autrichien, bien connu, qui a fondé et dirigé pendant dix ans le musée des Sciences économiques et sociales de Vienne, est partisan si farouche de l'image qu'il refuse de signer autrement ses lettres qu'en traçant la silhouette d'un éléphant. Si le Docteur Neurath a choisi ce symbole, c'est sans doute parce qu'il est grand et fort, pesant plus de 100 kilos, et peut-être aussi à cause de sa profonde sagesse.

Le vocabulaire des isotypes s'enrichit chaque jour. Il peut servir aujourd'hui à représenter machines, plans de villes, faits statistiques, mouvements démographiques, courants historiques, fluctuations de la production et de la consommation du blé, du fer, etc. Souvent il faudrait un volume entier pour exprimer en langage courant ce que contient un seul tableau isotype.

Dans l'écriture du docteur Neurath, chaque notion est représentée par une image qui correspond à un mot. Leur assemblage exprime des idées complètes, des phrases. Le tableau qu'on obtient frappe l'imagination et se grave dans la mémoire mieux que ne le ferait l'exposé le plus éloquent.

Les éléments de l'écriture isotypique sont d'une extrême simplicité. Toute notion y est réduite à l'état de schéma. L'homme est représenté par une silhouette rudimentaire, dépourvue de visage. La forme de la coiffure ou l'absence de celle-ci, indique la race. Un rectangle surmonté d'une cheminée est une usine, et il suffit de tracer au milieu la silhouette d'une chaussure pour qu'il figure une usine de chaussures. Si une spirale (bouffée de fumée) sort de la cheminée, on lit que l'usine fonctionne ; dans le cas contraire, l'usine est fermée. Un amas de jetons signifie argent, une lettre placée au-dessus d'un avion : poste aérienne.

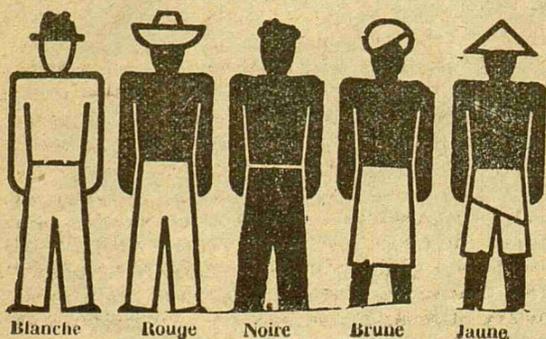
Au point de vue pédagogique, les isotypes ont déjà fait leurs preuves. Ils facilitent énormément la tâche du professeur, surtout dans les classes des enfants très jeunes. Car si le maniement des isotypes réclame une assez grande expérience, les reconnaître est un jeu d'enfant. C'est là un langage international par excellence, puisque seule la brève phrase explicative doit être rédigée dans la langue du pays.

Ordinairement, l'image sert à illustrer le texte. Dans le cas des isotypes, c'est au contraire le texte qui complète et éclaire les images. Le docteur Neurath a improvisé devant le micro des conférences, abondamment documentées avec, sous ses yeux, un simple tableau isotypique.

Le dessinateur d'isotypes n'a pas le droit, ni même l'occasion, de faire intervenir son imagination dans son travail. Il se sert de symboles immuables, définitivement fixés. C'est la « transformation », c'est-à-dire la composition de tableaux appelés à exprimer l'idée de la façon à la fois la plus simple et la plus frappante, qui réclame le plus d'art. L'assistante du docteur Neurath, Mlle Marie Reidemester, passe pour être la plus habile « transformatrice ». Les meilleurs dessinateurs d'isotypes se nomment Gert Arntz et Erwin Bernath.

Un livre rédigé avec autant d'objectivité, on pourrait dire même de sécheresse voulue, que les tableaux isotypiques serait certainement ennuyeux au point d'en être illisible. Les images, elles, ne lassent jamais. « Cependant, ajoute le docteur Neurath, il faut les composer avec soin, car souvent il est nécessaire de superposer les impressions ». Aussi l'inventeur d'isotypes insiste-t-il sur l'extrême simplicité des lignes et bannit impitoyablement tout détail « décoratif ».

L'art isotypique, selon le docteur Neurath, est tout le contraire de l'art pictural. En effet, plus on



idéographes modernes



contemple un chef-d'œuvre de la peinture, plus on y découvre de détails charmants ou significatifs. Le tableau isotypique, au contraire, doit livrer au premier coup d'œil, tout son contenu.

Les isotypes sont susceptibles d'applications dans les domaines les plus divers touchant à l'éducation: vulgarisation de la science, représentation des effets de la guerre et de la crise, conseils d'hygiène, enseignement de langues étrangères, etc. Le docteur

Neurath a même imaginé des jeux de construction pour enfants avec des isotypes. C'est que sa méthode est non seulement encyclopédique, internationale et pittoresque, elle a aussi l'avantage d'être à la portée de tous les âges et de tous les degrés d'instruction.

L'un des principaux buts des isotypes est de combler l'abîme qui existe entre les intellectuels et les larges masses de la population. Certes, un tableau isotypique révélera plus de choses à un homme cultivé qu'à un homme sans instruction, tout comme un voyage enrichira davantage un fin observateur qu'un touriste non averti. Cependant les isotypes restent une méthode éducative populaire idéale. Aux Etats-Unis leur emploi est d'ores et déjà très répandu.

Les isotypes n'ont pas la prétention de supplanter l'écriture ordinaire, leur application étant en somme assez limitée. A l'heure actuelle, chacun se sert du principe du docteur Neurath à sa manière et l'écriture isotypique présente de très nombreuses variantes. Un institut d'éducation visuelle vient d'être fondé à La Haye, précisément pour unifier le système isotypique et pour en enrichir le vocabulaire. On envisage même l'édition d'une encyclopédie des isotypes, ouvrage qui promet de battre le record de l'originalité.

A-t-on inventé le Sérum de la Vérité ?

par FRED INBAU

JOURNAL OF CRIMINAL LAW AND CRIMINOLOGY, Washington :



A tendance que les hommes en état d'ébriété manifestent de dire « tout ce qu'ils ont sur le cœur » semble indiquer que le sérum de la vérité n'est pas une utopie. L'absorption de certaines substances chimiques a, en effet, pour résultat d'influencer l'état psychique du sujet, de telle sorte qu'elle rend ses réactions quasi-automatiques. Or, l'homme qui n'est plus tout à fait maître de lui-même, et incapable de surveiller ses réponses aux questions posées, dira plus facilement la vérité que le mensonge, puisque ce dernier réclame un certain effort de l'imagination.

C'est sur la scopolamine et l'amytale de sodium que les chercheurs ont surtout consacré leur attention. La scopolamine, qui est un alcaloïde extrait de la racine de la mandragore — cette plante semble décidément douée de propriétés surnaturelles — administrée en injections sous-cutanées, était déjà employée dans certains cas obstétricaux, lorsque le docteur R. E. House songea, le premier, aux possibilités qu'elle offrait à la criminologie. Quant à l'amytale de sodium, il est depuis longtemps connu des médecins, en tant qu'anesthésique.

Selon le docteur House, l'efficacité de la scopolamine dans les enquêtes criminologiques s'explique par le fait que cette substance déprime le cerveau au point que le « stimulus » constitué par la question du juge d'instruction n'atteint que le nerf auditif. La réponse vient alors automatiquement, presque sans l'intermédiaire de la raison.

Le docteur House s'est livré avec la scopolamine, à de très nombreuses expériences, dont les résultats furent satisfaisants, puisque les réponses ainsi obtenues fournirent 50 p. 100 de données exactes. C'est le « facteur humain » qui, selon le savant, réduit l'efficacité de la scopolamine. Aussi, reconnaît-il que les aveux obtenus par cette voie ne doivent être décisifs qu'après avoir été corroborés par d'autres faits.

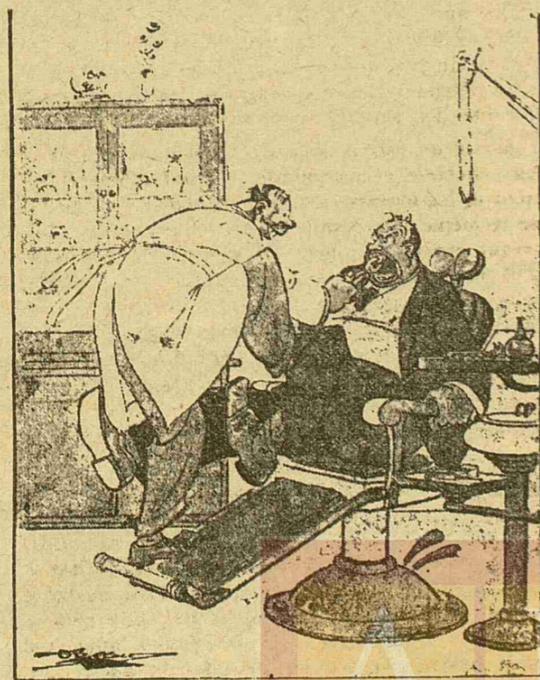
Le laboratoire scientifique de la police a repris ces expériences, également avec des résultats encourageants. Un cas en particulier, mérite d'être rapporté. Un homme venait de mourir dans des circonstances troublantes qui rendaient peu probable la thèse du suicide défendue par la veuve. De graves soupçons pesaient sur celle-ci ainsi que sur un homme de l'entourage du défunt. Ce dernier protestait énergiquement de son innocence et se montra même tout disposé à subir l'épreuve de la scopolamine.

Sous l'empire de la drogue, le suspect continua à affirmer qu'il n'avait pas tué son ami. Cependant,

interrogé sur ce qu'il avait fait du pistolet après le crime, il déclara qu'il l'avait jeté dans la rivière. Il ajouta même qu'il avait couvert le corps de branches. Ces aveux causèrent aux enquêteurs le plus vif étonnement puisqu'ils ne cadraient pas du tout avec la réalité, le corps du défunt ayant été trouvé dans le lit et le pistolet à ses côtés. On répéta la question et, cette fois, l'homme déclara avoir dissimulé l'arme sous un bouquet de bruyère, près d'une ville d'Ontario, au Canada. Néanmoins, il continua à nier catégoriquement avoir tué son ami.

Ayant repris connaissance, le sujet pâlit lorsqu'on lui répéta ses paroles. Il avoua alors être l'auteur de deux meurtres dont les enquêteurs ignoraient tout. Cependant, dans le cas présent, c'était la femme qui était coupable.

A en croire l'un des expérimentateurs, l'amytale de sodium serait supérieur à la scopolamine, la durée de son action étant plus longue. Cependant, ses recherches, limitées d'ailleurs à des cas sans rapport avec la criminologie, n'ont pas encore été vérifiées. Quoi qu'il en soit, la découverte définitive d'un « sérum de la vérité » ne semble plus qu'une question de temps.



LE DENTISTE (à son client). — Georges, mon vieux, rappelle-toi les fameuses râclées que tu me flanquais à l'école !

Humorist, Londres.

le
TELEGRAM
D
que deux
mer, nom
point final
hammer (M
deux anné
Maleficar
neux, son
l'influence
en envoita
Mein Kam
(comme H
maux de l'
saires. Fér
tous les «
« conjura
clouer au
Détestab
carum, du
ment auto
codes régl
monde. L
rue en 16
xix siècle
qu'aux en
lées vives
Confu
Pour ce
esprit, il
l'égard de
rien voul
l'existence
ressort au
peine cap
gende de
siastiques
de Prum
plus ou m
aux sorci
malin. C
raison. C
enseigne
tion char
à mesure
schismati
lors, afin
odieux au
de créer
sie. En a
diabète
bles au d
admirabl
A part
idées : M
rement e
avec le m
la vraie
engloban
qu'elle d
naires e
cles plus
desidera
le pape
perversio
Ouve
En vé
inquisit
Jacob Sp
qui fini
Simultan
furent i
sorciers,
qu'ils ju
leur dev
ni rétic

le HEXENHAMMER

CODE DE LA SORCELLERIE

TELEGRAAF, Amsterdam :

DANS quelques jours, on fêtera le 450^e anniversaire d'un livre cauchemaresque qui, par la suite, provoqua une des pires calamités de notre pauvre genre humain. En effet, c'est dans les premiers jours de février 1487, que deux ecclésiastiques allemands, Heinrich Kraemer, nommé Institor, et Jacobus Sprenger mirent le point final au manuscrit de leur trop fameux *Hexenhammer* (Marteau des Sorcières), imprimé et édité deux années plus tard, sous le titre latin *Malleus Maleficarum*. Ce livre qui, par son ton souvent haineux, son parti-pris, ses invectives, et, surtout, par l'influence énorme qu'il exerça en influençant et en envoûtant les esprits, rappelle à maints égards, le *Mein Kampf* de Hitler, s'attaque aux sorcières (comme Hitler aux Juifs) qu'il accuse de tous les maux de l'univers et tend à en faire des boucs-émissaires. Féroce et fanatique, l'ouvrage les accable de tous les « crimes et forfaitures », leur impute une « conjuration mondiale » et invite la foule à les clouer au pilori, voire, à les vouer au bûcher !

Détestable ouvrage s'il en fût, le *Malleus Maleficarum*, durant plus de trois siècles, fit non seulement autorité mais prit rang parmi les véritables codés réglant les mœurs et fixant notre concept du monde. La vingt-huitième et dernière édition, parue en 1669, fit encore des victimes à l'aube du XIX^e siècle ! Pour incroyable que cela paraisse, jusqu'aux environs de 1800, des personnes furent brûlées vives en vertu du *Malleus Maleficarum*.

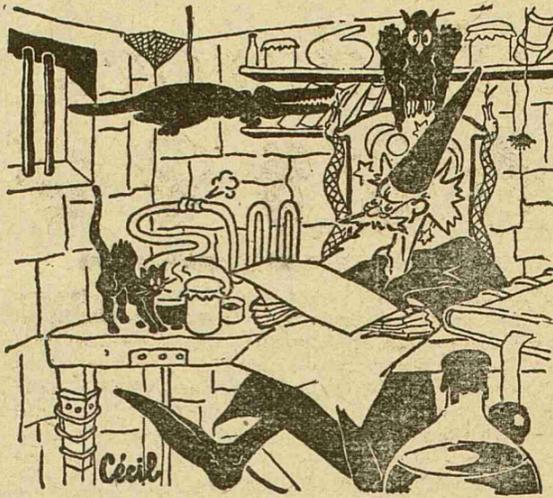
Confusions utiles

Pour comprendre cet ouvrage et pénétrer son esprit, il faut connaître les idées du XV^e siècle à l'égard de la sorcellerie. L'Eglise elle-même n'en a rien voulu entendre d'abord. Elle niait nettement l'existence des sorcières et sorcières, ainsi qu'il en ressort aussi des lois de Charlemagne infligeant la peine capitale à qui se permettait de croire à la légende des « strigae » (sorcières). Des écrivains ecclésiastiques comme Agobard de Lyon (en 820), Regino de Prum (en 906), et Bourkhard de Worms s'élèvent plus ou moins violemment contre la sottise de croire aux sorcières et autres êtres surnaturels, agents du malin. Ces esprits éclairés obtinrent longtemps raison. Conforme à la doctrine de l'Eglise, leur enseignement avait tout l'appui du Vatican. La situation changea cependant du tout au tout, au fur et à mesure que certains mouvements hérétiques et schismatiques se firent de plus en plus sentir. Dès lors, afin de mieux les combattre et de les rendre odieux aux yeux de la foule, l'Eglise jugea opportun de créer une confusion entre la sorcellerie et l'hérésie. En accusant les hérétiques d'être les suppôts du diable et de pratiquer tous les maléfices inimaginables au détriment des croyants, l'Eglise tira un parti admirable des superstitions populaires.

A partir du XIII^e siècle, en Allemagne, ces deux idées : hérésie et sorcellerie se confondent entièrement et les moines dominicains partent en guerre avec le même zèle contre les uns et les autres. Mais la vraie croisade contre la sorcellerie, croisade englobant toute l'Europe occidentale, et centrale, qu'elle dota d'inquisiteurs et de bûchers, de tortionnaires et de supplices, ne commença que deux siècles plus tard, au moment de l'édiction du *Summis desiderantes affectibus*, bulle par laquelle, en 1484, le pape Innocent III, identifia officiellement « ces perversions de l'esprit » : l'hérésie et la sorcellerie.

Ouverture de la chasse

En vérité, l'initiative en appartenait aux deux inquisiteurs allemands Heinrich Kraemer-Institor et Jacob Sprenger. Ce fut bien leur fanatisme déchaîné qui finit par arracher au pape cette bulle néfaste. Simultanément, les deux ecclésiastiques allemands furent investis du pouvoir de faire la guerre aux sorcières, en usant contre eux de tous les moyens qu'ils jugeraient utiles. A cette fin, haut et bas clergé leur devaient assistance d'office, sans marchandage, ni réticences.



— Et dire qu'au moment où je réussis à faire de l'or, il ne vaut plus rien !!!
La Grande Relève des Hommes par la Science, Paris.

A partir de ce jour, les deux inquisiteurs allemands se livrèrent à une véritable (et pour eux deux, souvent très profitable) chasse aux sorcières et sorcières, traqués à travers tout le pays. Prêchant le fanatisme et la haine, ils créèrent une étouffante mystique de la foi et de la terreur. Partout les bûchers flambaient sans que les familles cruellement éprouvées en ce qu'elles avaient de plus cher, osassent seulement déplorer la perte de tel ou tel autre de leurs membres ! Par comble de malheur, en faisant diffuser par milliers d'exemplaires leur livre odieux, les deux inquisiteurs firent de ce *Hexenhammer* une sorte de Bible nouvelle de l'Allemagne abêtie et malheureuse, abandonnée à ses propres bourreaux. Pathétiques et onctueux, maîtres du verbe et habiles à flatter les basses passions, les deux compères surent ériger en système leurs plus folles élucubrations et faire de leur livre une sorte de Code sur la base duquel devaient se juger tous les procès de sorcellerie.

Le Démon et la Femme seule

Ecrit dans un piètre latin, leur livre est divisé en trois parties. La première traite de la sorcellerie en général, la deuxième énumère et classe les diverses sortes de sorcelleries et de maléfices, leurs caractéristiques et effets ainsi que les moyens de les conjurer. Enfin, la troisième partie règle la procédure juridique à appliquer, ainsi que les sanctions pénales qu'encourent les personnes convaincues de ce crime.

Le Diable, prétendent les auteurs dans leur introduction, ne dort jamais. Il est toujours prêt et décidé à pratiquer le mal et à faire du tort à l'homme. A cette fin (qui est sa raison d'être), tous les moyens lui sont bons. C'est pourquoi il recourt aux sorcières et sorcières, simples outils entre ses mains. Soumis aux ordres du malin, ils se prêtent aux pires exercices. Ils bafouent la foi chrétienne et ridiculisent ses rites, son cérémonial. Ils suscitent des orages et font sombrer des bateaux sur la mer. Ils rendent stériles femmes et bestiaux. Ils répandent des maladies contagieuses, exposent les mortels aux plus dangereuses tentations et se délectent à manger le corps rôti de petits enfants... Sorcières et sorcières se livrent à des ébats sodomiques avec le démon qui, en l'occurrence, épouse la forme d'un animal, à son choix. Démons et sorcières se réunissent en des endroits convenus. Ils y dansent et s'amusent en blasphémant ce qu'il existe de plus sacré.

D'après le *Hexenhammer*, les femmes sont beaucoup plus que les hommes accessibles aux séductions de Satan. C'est une faiblesse innée chez elles et d'ailleurs leur dénomination même de *femina* n'est que l'abrégé de *fides minus*, c'est-à-dire « moins de foi ». A l'appui de cette thèse, nos auteurs citent encore cette observation de Sénèque : « Une femme livrée à elle-même pense et raisonne toujours mal ! »

Elayée de calembours et de maximes du même acabit et de la même valeur probante, l'accusation

de sorcellerie s'attachait de plus en plus aux femmes, à tel point qu'en plusieurs langues européennes il n'existe même pas d'expression pour *sorcier*, mais pour *sorcière* seulement.

N'avouez jamais

Chose plus extraordinaire encore, on possède de nombreux procès-verbaux dûment paraphés par les accusées qui y reconnaissent s'être livrées à des pratiques de sorcelleries, y compris des agapes où, sous l'influence du malin, elles auraient mangé de la chair rôtie de nourrissons. Dans ce même ordre d'idées (possédées par quelque esprit de vantardise, à moins que ce ne soit pour se moquer des hommes, leurs juges), souvent les femmes, se sachant perdues, s'étaient accusées d'exploits encore plus terribles que ceux qu'on leur reprochait. En faisant le récit et en rapportant le rituel, elles donnaient d'ailleurs toujours des détails puisés dans le *Hexenhammer*.

L'ouvrage des deux Allemands se plaît à raconter en détail par quelles ruses les sorcières parviennent à faire perdre la raison aux hommes afin de les convertir au crime et à la luxure. Il est certain que ces deux « moralistes » allaient fort avant dans la connaissance d'agréments et de perversions qui relèvent de la psychopathologie pure. A leur idée, tous ces dérèglements sont autant de crimes contre le principe du Bien Universel incarné et représenté par la Majesté de Dieu. Les délinquants ne sauraient par conséquent être châtiés autrement que par le feu purificateur qui, en embrasant leurs chairs, libérerait de cette prison de boue leur âme immortelle...

Papes obscurs et tistes et moines précurseurs

Une autre partie de l'ouvrage, en réglementant la procédure, énumère les moyens de tortures et les degrés de supplices à employer afin d'amener les inculpées à avouer.

Ici encore, la richesse d'invention, l'imagination malsaine des deux inquisiteurs, sait à plus d'un titre forcer l'admiration. En effet, de quel crime ne se fût-on pas avoué coupable sous la contrainte des moyens qu'ils recommandent et exaltent... Ah ! ce vertueux Jacob Sprenger, grand persécuteur des sorcières, ne devait guère s'ennuyer. Dans les deux villes de Constance et de Ravenberg, au cours d'une seule année, il fit brûler quarante-huit femmes, toutes jeunes et belles, et d'âge variant entre dix-huit et trente-quatre ans.

Si plusieurs papes successifs, tels Alexandre VI, Jules II, Léon X, Adrien VI, etc., confirmèrent par des bulles l'autorité du *Hexenhammer* et étendirent sa juridiction sur tous les pays de l'Europe, il y avait aussi, d'autre part, des esprits hardis et éclairés qui s'attaquaient aux théories émises par cet ouvrage et osaient même nier l'existence des sorcières. Ainsi, le prédicateur Balthasar Berri d'Amsterdam, en son *Belooverde Wereld* (Le Monde ensorcelé), refuse nettement de croire à la sorcellerie et porte de vigoureuses attaques contre le *Hexenhammer*. De même un jésuite allemand, Fr. von Spre, ancien aumônier de nombreuses sorcières exécutées sur le bûcher, finit par douter de la valeur de ces procès et des verdicts rendus. Son livre « De processu contra Sagas », paru à Trèves en 1593, apporte un curieux et courageux témoignage sur la façon dont la raison de ce père jésuite se révolta contre les articles de la stricte obédience.

Mais, malgré ces esprits précurseurs et malgré tant d'autres encore qui, au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, s'inspirèrent de leurs exemples, le livre maléfique des deux Allemands conserva longtemps encore son autorité intacte. En 1781, à Séville, on brûla une femme et, en 1782, à Cadix, on en brûla une autre, l'une et l'autre convaincues de sorcellerie. Mais voici un fait plus incroyable encore : en 1799, à Posen, le Tribunal séculier fit décapiter un homme, uniquement en vertu du *Hexenhammer*, parce que, disait-on, certains agissements du malheureux inculpé (qui d'ailleurs ne cessait de protester de son innocence), semblaient rappeler des « critères » stigmatisés autrefois par ces deux fanatiques déchaînés, Kraemer et Sprenger...

Guillaume I^{er} ROMEO IMPERIAL

DE TELEGRAAF, Amsterdam :

LE 9 mars 1888, dans la grisaille de l'aube, une main pieuse s'occupe à mettre en berne le drapeau qui orne la résidence des Hohenzollern à Potsdam. Derrière les murs du palais, étendu sur son simple lit de camp, Guillaume I^{er}, empereur d'Allemagne et roi de Prusse, vient de s'éteindre, chargé de plus de 90 ans. Les rares membres de sa famille et quelques vieux serviteurs qui l'entourent restent auprès du mort. Son fils et successeur est absent. Gravement malade lui-même, il cherche la guérison sous le soleil de paysages méridionaux lointains. Atteint d'un mal implacable, il rejoindra bientôt son père dans le néant !

Le moribond nonagénaire, avant de fermer ses yeux à jamais, avait repassé en sa mémoire les principaux événements de sa vie : les souvenirs de sa prime jeunesse, la guerre avec la France, l'éna, les terribles défaites de la Prusse. Arrivé à ce moment, il fit signe à l'un de ses domestiques intimes et, à voix basse, lui glissa quelques mots à l'oreille. Hâtivement, le valet se rendit dans une pièce voisine d'où il revint presque aussitôt avec la miniature ternie d'une jeune et très jolie fillette, mince et gracieuse. Portant l'effigie à ses lèvres, le mourant l'embrassa longuement. Il expira quelques minutes plus tard, serrant toujours entre ses doigts le portrait de la jeune fille : Elisa de Radziwill.

Le cœur a des raisons que la raison d'état ignore

Il y avait près de 70 ans déjà que la petite Elisa qui ne comptait alors que 14 printemps, avait fait don de ce portrait à Guillaume, prince héritier de Prusse, à cette époque jeune homme de 20 ans. Plus jamais ce portrait n'avait quitté le prince qui, même marié avec une autre femme, puis devenu père, roi, empereur, grand-père, vieillard, tenait davantage à cette image qu'à tous les autres biens de l'univers. Son grand amour pour Elisa Radziwill ne connut jamais d'éclipse. Il l'accompagna jusqu'à la tombe.

Depuis plus d'un siècle et demi, de nombreux liens s'étaient créés entre les Hohenzollern et la branche prussienne de la famille princière polonaise des Radziwill. A la cour de Prusse, les Radziwill jouaient un rôle de premier plan ; ils étaient très doués, cultivés, fins, grands amateurs d'art de génération en génération. Un prince Radziwill mit en musique le Pandore de Goethe.

Quoique les Radziwill soient alliés à la plus haute aristocratie européenne, voire même aux Hohenzollern, néanmoins Berlin et toute la Prusse étaient littéralement atterrés en apprenant vers l'an 1820 que le jeune prince héritier Guillaume — celui qui 50 années plus tard devint l'unificateur de l'Empire — était follement amoureux de la jeune Elisa Radziwill. Il se proposa même de l'épouser ! Bien que la mère d'Elisa fût elle-même une princesse Hohenzollern, une alliance du kronprinz avec Elisa fut jugée comme une mésalliance et le pays, inquiet, ne se fit pas faute de réprouver un tel hymen. Le roi, père du prince amoureux, partagea entièrement cette manière de voir. Quant au prince, il en souffrit atrocement et, conformément au romantisme de l'époque, il confia sa peine à son journal intime. Curieux détail : jamais le nom d'Elisa ne figure sur ces pages. Mesure prudente sans doute inspirée par la crainte de ce que l'avenir pourrait réserver à ces confidences.

Par la volonté du roi, à un moment donné les deux amoureux ne pouvaient même plus se rencontrer, ni à la cour, ni ailleurs. Puis, lorsqu'on les crut assagis, ils se revirent de nouveau au hasard des bals et autres réunions de la haute société. Ces rencontres embrasèrent leurs cœurs, plus que jamais Et tout Berlin était en ébullition en discutant le problème : un prince de Prusse, héritier de la Couronne, peut-il, sans déchoir, épouser une Radziwill, fût-elle même par ailleurs sa propre cousine maternelle ? Enfin, le prince ouvrit son cœur au roi en l'implorant d'autoriser le mariage. Avant de se prononcer, le roi entendait consulter le Professeur Raumer, juriste fameux. Ce dernier, après avoir compulsé d'innombrables ouvrages, doctes et volumineux, se prononça nettement contre le projet qui, d'après lui, ouvrirait la porte aux pires vicissitudes, saperait l'autorité absolue du souverain et menacerait la Prusse de tous les maux.



— Oui, elle fait presque partie du personnel du théâtre. Sa fonction consiste à s'asseoir devant le critique.

Humorist, Londres.

Confession intime

Devant le chagrin profond du prince, quelques hauts dignitaires de la cour tentèrent de lui venir en aide, tel le prince Willgenstein qui, en s'entretenant auprès du professeur Raumer, tâchait de le décider de revenir sur les conclusions de son premier rapport et de se prononcer en faveur d'un mariage morganatique. Raumer resta intraitable. Toute mésalliance devait rester exclue. Et le malheureux prince de se confesser dans une lettre adressée à sa sœur Charlotte, grande-duchesse de Russie : « J'ai peine à me concentrer, à rester maître de mes sentiments. Je n'ai pas trop de toutes mes forces pour y parvenir. Je passe mes soirées derrière ma porte fermée à clé. Dans l'état d'esprit où je me trouve, je ne pourrais supporter ni théâtre, ni concert. Solitaire, je passe des heures à contempler le portrait d'Elisa et à l'évoquer devant moi. Mais quand je pense ainsi à elle, aux heures de bonheur passées ensemble, le contraste de ma détresse actuelle m'écrase encore davantage... »

Epousera, épousera pas ?

Pathétique période ! Le prince n'a pu encore abandonner la lutte pour son Elisa. A Berlin, les conseils de ministres se succèdent en vue d'examiner la situation. La fatalité voulait que le père du prince amoureux, le roi Frédéric-Guillaume III, lui-même, eût eu dans sa jeunesse un grand amour qu'il ne put faire couronner par un mariage morganatique. Obligé de capituler devant la raison d'Etat, il avait dû renoncer à Mlle de Dillon, inspiratrice de cette passion juvénile. Ce souvenir sentimental de jadis, loin de le rendre plus compréhensif à l'égard de son fils, au contraire, ne fit qu'augmenter sa résistance : en effet, pourquoi son fils ne renoncerait-il pas aussi bien à son amour qu'il l'avait fait lui-même ? On n'en meurt pas, que diable ! Et les conseils de ministres de conclure dans le même sens. On en fit part au prince héritier. Son désespoir fut sans bornes.

Quelques jours plus tard, le Roméo princier se rendit à un bal où il était certain de rencontrer Elisa. Il dansa avec elle. Des courtisans observateurs, virent même des larmes couler le long de son visage. Il eut cependant le courage d'annoncer à son aimée la fin de leur beau projet.

De retour du bal, il nota dans son journal : « Tout est fini. Elle est perdue pour moi. J'ai perdu ce que j'avais de plus cher au monde. Quelle horreur que de se dire ce qui vous semble l'impossibilité même. Ce jour met fin à cinq années de ma vie durant lesquelles je n'ai fait que lutter pour mon amour. Ah, qu'elles se sont vite écoulées ces cinq années, les plus belles, les plus heureuses sans doute de mon existence ! Ma vie est maintenant vide. L'avenir est sans espoir. Il y a quelques jours encore, je rêvais d'un bonheur possible. A présent, ces rêves sont à jamais écroulés. »

Fleurs de la tombe de Roméo et Juliette

Encore et encore le prince revint à la charge auprès de son père afin d'obtenir son autorisation pour le mariage morganatique. Devant le refus catégorique du roi, il offrit de renoncer au trône. Alors, furieux, son père l'envoya faire un voyage en Italie d'où il ne devait pas revenir avant un an. Mais ce « voyage d'oubli » ne fit qu'accroître sa passion. Il bombardait Elisa de lettres. Il lui écrivait à peu près chaque jour. Il lui envoyait des fleurs cueillies sur la prétendue tombe de Roméo et Juliette,

à Vérone. Tout Berlin en parla. Indigné, hors de lui, le roi ordonna à son fils de réintégrer immédiatement Berlin. Le prince obéit, gardant l'espoir qu'un miracle allait se produire.

Au palais royal, une lettre portant le cachet du roi attendait le prince. En apercevant cette missive, Guillaume pâlit, pressentant un malheur. Sans ouvrir le pli, il devina son contenu. Et il nota dans son journal : « Dieu m'a définitivement abandonné. Mon Dieu, mon Dieu, bénissez au moins Elisa ! »

La fameuse lettre du roi était tout simplement un ordre péremptoire par lequel le souverain, en invoquant les intérêts supérieurs de la dynastie, enjoignait à son fils de renoncer à jamais à son amour.

Et Guillaume se soumit. Voici en quels termes il répondit à son père : « C'est avec un profond respect et le cœur brisé que je vous répons, père vénéré. J'ai toujours été votre fils obéissant et tel je veux rester à votre égard aussi dans cette heure décisive de ma vie. Si vous pouviez lire dans mon cœur, vous y verriez ma profonde gratitude pour toute la sollicitude et patience que vous n'avez cessé de me témoigner au cours de ces dernières années et dont même votre écrit d'hier me donne de nouvelles marques. Puisse la soumission que je vous apporte ici témoigner que je ne suis pas indigne de votre bienveillance ! Je me soumetts donc sans restriction à votre volonté, quelles que soient les épreuves que me réserve l'avenir. »

Adieux...

La rupture définitive, irrévocable fut donc signifiée à la jeune princesse Elisa. Elle répondit au prince par une lettre très digne, empreinte d'une grande noblesse, lettre qui est comme une justification suprême de l'amour inspiré par Elisa à son adorateur : « Prince de mes rêves, ces quelques mots ont pour excuse d'être écrits au bord d'une tombe, de la tombe de notre amour. Je voudrais vous dire ici tout ce qui remplit mon cœur. Je viens vous remercier de votre profond amour et de la manière dont vous vous étiez exprimé dans votre dernière lettre qui, à jamais, a décidé de notre sort futur. Vous m'avez rendu tellement heureuse en m'écrivant que mon influence sur vous était toujours bonne. Je ne pourrais espérer davantage de la grâce divine et c'est à genoux que je la remercie de ce qui était. Que la volonté de Dieu se fasse... »

Et la lettre se terminait ainsi : « ...Comme je l'ai dit à votre sœur, je ne cesserai de prier chaque jour pour Sa Majesté le Roi. Moi-même je tâcherai de vous être une sœur, Guillaume. Vous aussi, soyez pour moi un frère. Je ne vous demande qu'une seule chose encore : soumettez-vous dans votre cœur à la volonté du Seigneur, dont à toutes les heures de la journée j'implore pour vous la grâce et la bénédiction. Puissiez-vous être heureux ! »

Trois années plus tard le prince Guillaume se maria avec la princesse Augusta de Saxe-Weimar. Puis les années passèrent. Le prince devint roi, le roi, empereur. Une ère nouvelle commença. Le génie de Bismarck créa une nouvelle Allemagne. Autour de l'empereur-roi, des générations successives grandissent, vieillissent et meurent. La face du monde entier a changé. Ah ! qu'il y a longtemps que le prince amoureux écrivait à son Elisa : « Nous devons renoncer aux liens de l'amour, Elisa. Permettez-moi toutefois de vous promettre qu'en leur place je vous garderai d'autres liens d'une affection profonde, indéfectible jusqu'à ma mort. »

Et cette fois, Guillaume I^{er} tint parole.

Le « bea
est s

DER WIE

Le 13 fév
se seront éc
l'occasion d
Chorale de
senta sa d
vait devenir
nois et dont
seraient dig
de la capit
ont contrib
par le mon
dire, n'était
nubé Bleu

La valse
Strauss com
célèbres de
a charmé de
rations sans
A travers e
la ville de
de l'amour.

que se crée
retentissent
prélude, po
lacer et les
irrésistible
ne commen
un chant
enjouée, pu
tellement
monde fini
se mire Vi
plus pur d
ses eaux so

Au mom
« Beau Da
était déjà
vres music
opérettes, c
mais c'est
mortelle pu
C'est là qu
verselle de
tion du dir
orchestre.
au musicie
thousiaste,
plus « par
célèbre lib
des parole
Bleu » qu
jour », la
Paris chan
valse de l
Souris), à
Strauss, é
rité le « E
que musi
maus » est
capable de
bal le pl
ne résiste.

Le « Bea
qu'une val
lisée de la
devenu m
primé en c
hymne na
phale, la p
noises, ap
tence, con
les latitud
ciant d'un

La pr
C
POLITIKER
Le Britis
des rariss
tants du M
lequel par
riage du
C'est un
avait osé
inouï, qu
mari « ble
La publi
pour cons
lire dans
ter Weekl
raire miss
asile « au
tes menta

La pr

C

POLITIKER

Le Britis
des rariss
tants du M
lequel par
riage du

C'est un
avait osé
inouï, qu
mari « ble

La publi
pour cons
lire dans
ter Weekl
raire miss
asile « au
tes menta

Tempor

Le « beau Danube bleu » est septuagénaire

par MAX GRAF

DER WIENER TAG, Vienne :

Le 13 février 1937, soixante-dix ans se seront écoulés depuis le jour où, à l'occasion d'un concert de la Société Chorale de Vienne, Johann Strauss présenta sa dernière composition qui devait devenir le symbole du charme viennois et dont les trois premières mesures seraient dignes de figurer sur les armes de la capitale autrichienne, tant elles ont contribué à répandre sa gloire de par le monde. Cette mélodie, faut-il le dire, n'était autre que le « Beau Danube Bleu ».

La valse immortelle de Johann Strauss compte parmi les airs les plus célèbres de l'histoire de la musique. Elle a charmé déjà les oreilles de trois générations sans rien perdre de sa fraîcheur. A travers elle, Vienne apparaît comme la ville de la gaité, de la joie de vivre, de l'amour. Une atmosphère romantique se crée comme par magie, dès que retentissent les premiers accords du prélude, poussant les danseurs à s'enlacer et les entraînant dans son rythme irrésistible. La valse proprement dite ne commence que plus tard; pareille à un chant d'amour, d'abord tendre et enjouée, puis hardie et victorieuse, et tellement ensorcelante que tout le monde finit par croire que le fleuve où se mire Vienne, est le plus bleu et le plus pur du monde, alors qu'en réalité ses eaux sont grises et ternes.

Au moment où il avait composé le « Beau Danube bleu », Johann Strauss était déjà l'auteur de nombreuses œuvres musicales fort célèbres, chants et opérettes, connus et aimés des Viennois, mais c'est de Paris que sa valse immortelle partit à la conquête du monde. C'est là que, pendant l'Exposition universelle de 1867, Strauss attira l'attention du directeur du « Figaro » sur son orchestre. Le grand journal français fit au musicien viennois une publicité enthousiaste, et bientôt Strauss devint le plus « parisien » des compositeurs. Le célèbre librettiste Barbier composa alors des paroles pour le « Beau Danube Bleu » qui devint vite le « succès du jour », la « scie à la mode » que tout Paris chantait en chœur. Seule, la valse de la « Fledermaus » (la Chauve-Souris), autre valse célèbre de Johann Strauss, égala à un moment en popularité le « Beau Danube bleu ». En tant que musique de danse, la « Fledermaus » est un chef-d'œuvre sans pareil, capable de mettre de l'entrain dans le bal le plus terne et auquel personne ne résiste.

Le « Beau Danube Bleu », lui, est plus qu'une valse exquise. C'est l'image idéalisée de la ville où il est né, un rêve devenu musique, un conte de fées exprimé en accords. Devenue un deuxième hymne national de la Monarchie bicéphale, la plus glorieuse des valse viennoises, après soixante-dix ans d'existence, continue à résonner sous toutes les latitudes, évoquant le rythme insouciant d'une époque à jamais révolue.

La première annonce de mariage

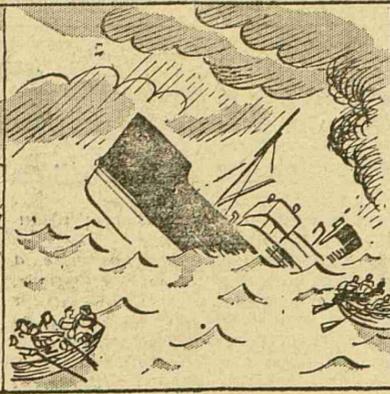
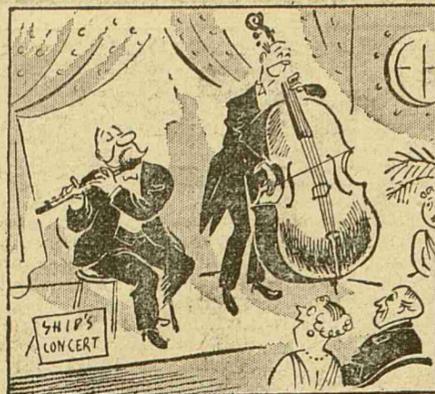
POLITIKEN, Copenhague :

Le British Museum vient d'acquiescer un des rarissimes exemplaires encore existants du Manchester Weekly de 1727, dans lequel parut la première annonce de mariage du monde.

C'est une nommée Helen Morrison qui avait osé annoncer par ce moyen, alors inconnu, qu'elle était à la recherche d'un mari « bien sous tous les rapports ».

La publication de cette annonce eut pour conséquence — ainsi qu'on peut le lire dans le numéro suivant du Manchester Weekly — l'arrestation de la téméraire miss, et son internement dans un asile « aux fins d'un examen de ses facultés mentales ».

Tempora mutantur...



Daily Express, Londres.

LE PETIT CHAPERON ROUGE à la manière hitlérienne

Dans leur numéro spécial de carnaval, les « Münchener Neueste Nachrichten » publient le conte satirique suivant :

Il était une fois, il y a très très longtemps, une grande forêt en Allemagne, que le Service du Travail n'avait pas encore déboisée. Et dans cette forêt vivait un loup. Or, un dimanche qu'il faisait beau — c'était justement la « Fête de la Récolte nazie » — une petite fille de la Fédération des Jeunes Allemandes alla se promener dans la grande forêt. Elle avait sur sa tête un chaperon rouge, et elle se proposait d'aller rendre visite à sa grand-mère aryenne, hébergée dans une maison de retraite de vieillards nazis. La petite fille tenait sur son bras un panier avec une bouteille de vin, et une livre de beurre, dons du Secours d'Hiver de l'année.

Mais voici qu'un loup vint à sa rencontre. Il avait fait teindre ses poils en brun-nazi, afin que personne ne s'aperçût de ses intentions hétéro-raciales. Aussi bien le petit Chaperon rouge ne pensa-t-elle point à mal, car elle savait que tous éléments nuisibles du peuple étaient enfermés dans des camps de concentration, et elle crut avoir devant elle un chien ordinaire de bonne famille bourgeoise.

— Heil ! Chaperon rouge ! salua le loup. Où vas-tu donc ?

Le petit Chaperon rouge répondit : — Je vais voir mémé, dans la maison de retraite des vieillards nazis.

— Très bien, très bien ! fit le loup. Mais dans ce cas, tu ferais bien de lui apporter quelques fleurs, de celles dont l'Office de Beauté du Travail du Bois a orné la forêt !

Obéissante, la petite fille se mit tout de suite à cueillir des fleurs, et elle en fit un petit bouquet digne de la Fête de la Récolte nazie. Mais pendant ce temps, le loup courut à la maison de retraite des vieillards également nazis, dévora la grand-mère du Chaperon rouge, s'affubla de ses vêtements, y accrocha l'insigne de la Fédération des grand-mères hitlériennes, et se glissa sous la couverture du lit.

Survint la petite fille, qui demanda :

— Bonjour mémé, comment allez-vous ?

Le loup s'efforça d'imiter la voix ethniquement pure de feu grand-mère et répondit :

— Merci, mon enfant chérie, je vais très bien !

Mais le Chaperon rouge s'étonna :

— Pourquoi me parles-tu aujourd'hui d'une voix hétéro-raciale ?

Le loup répliqua :

C'est que le cours d'éloquence géo-politique m'a beaucoup fatigué à la section locale.

— Oh, mémé, mais qu'est-ce que c'est que ces grandes oreilles ? s'étonna de plus en plus le Chaperon rouge.

— Ce n'est rien, la rassura le loup, c'est pour mieux entendre les chuchotements des criticastres-défaitistes.

— Oh, et tes yeux, comme ils sont grands, aussi ! s'écria la petite fille.

— C'est pour mieux voir les charançons du régime ! riposta le loup.

— Et puis cette grande bouche ! continua le Chaperon rouge.

— Tu sais bien, mon enfant, que je fais partie de la communauté culturelle !

Ainsi parla le loup, et dévora le pauvre petit Chaperon rouge. Puis, il se recoucha, s'endormit à sa manière politiquement irresponsable, et se mit à ronfler.

Or, il arriva qu'un garde-forestier du district vint à passer sous la fenêtre de feu la grand-mère du Chaperon rouge, et entendit les ronflements. « Tiens, se dit-il, comment une grand-mère aryenne peut-elle ronfler d'une façon si hétéro-raciale ? »

Intrigué, il entra dans la maison de retraite des vieillards nazis et découvrit le loup. Bien qu'il ne possédât pas de permis de chasse pour les loups, il abattit la bête sous sa propre responsabilité. Après quoi, il lui ouvrit le ventre, et trouva, encore vivantes, grand-mère et le Chaperon rouge. Oh ! joie. Le loup fut dirigé par les voies administratives sur l'office d'alimentation du Reich, où il fut préparé comme plat unique

de viande cuite dans son jus à la « rata national ».

Quant au garde-forestier, il fut décoré de l'insigne des chasseurs de loups non-aryens; le Chaperon rouge fut promu au grade de sous-fuehrer de la Fédération des Jeunes Allemandes, et pour ce qui est de la grand-mère, on lui fit faire un voyage à Madère, à bord d'un navire tout neuf de la « Force par la Joie ».

ÉCHOS DE TOUS LES ÉCHOS

Le linge en verre

UJ MAGYARSAG, Budapest :

Suivant l'exemple de plusieurs usines continentales qui emploient déjà le verre comme matière première dans certaines industries textiles, une usine de Liversedge, dans le comté du Yorkshire, a réussi, après dix mois d'expériences, à produire un fil de verre si ténu qu'il peut servir au tissage d'une étoffe souple et brillante, analogue au satin. Lors de la Foire de Londres, qui aura lieu au cours de ce mois, cette usine présentera des échantillons du nouveau tissu en verre, notamment des draps de lit et des couvertures qui ont la propriété de conserver la chaleur en hiver et de rester très frais en été.

Têtes de rechange

PRAGER TAGBLATT, Prague :

Il y a deux ans, un jeune chimiste de Sydney eut un accident au cours duquel sa tête ayant plongé un instant dans un bain d'acide nitrique, la peau de son visage fut littéralement rongée par ce liquide. Affreusement défiguré et ayant perdu tout aspect humain, il fit appel à un spécialiste londonien de chirurgie esthétique. Assisté par des confrères australiens, celui-ci entreprit sur le jeune homme une série d'interventions qui ne lui demandèrent pas moins de vingt-huit mois. Ce traitement chirurgical vient de prendre fin et son résultat est stupéfiant.



— Pourquoi qu'à tous les bals masqués, vous vous déguisez en Napoléon ?

— Pour mieux protéger mon portefeuille.

De Telegraaf, Amsterdam.

Le poison du ver luisant

DETROIT TIMES, Detroit :

Depuis quelque temps, on constatait en Californie qu'il y était dangereux de manger des moules : souvent elles provoquaient des empoisonnements mortels. Le professeur Kofold, de l'Université de Californie, étudia ce problème et découvrit que les moules de la côte du Pacifique se nourrissent du petit ver luisant marin, qui donne parfois à l'océan son éclat phosphorescent. Ce ver sécrète un poison foudroyant, auquel M. Kofold cherche un contre-poison.

Vivent les choux !

ESTI KURIR, Budapest :

Le professeur Haaken, de Copenhague, que l'on considère comme une des plus grandes lumières de la biologie moderne, vient de publier une curieuse étude sur l'influence biogéographique des divers aliments végétaux. Voici l'effet de certains d'entre eux :

Les épinards stimulent l'énergie, les haricots blancs raffermissent le système nerveux, et cela dans une mesure plus large même que ne le fait le régime carné.

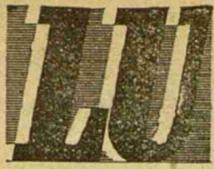
Le savant danois dénonce avec vigueur les méfaits des petits pois qui rendent les hommes superficiels et les femmes frivoles et développent, chez les uns et chez les autres, un goût immodéré du flirt. En revanche les choux, qui n'ont pourtant pas la réputation d'un légume très fin, ont la propriété de raffermir le caractère et développent les plus belles vertus humaines, la constance et la tenacité.

Quel est le plus vieil arbre de la terre ?

KELNISCHE ZEITUNG, Cologne :

Si l'on en croit l'Office des Parcs naturels de Washington, le plus vieil arbre de la terre se trouverait, naturellement, aux États-Unis, dans le Parc national de Séquoia. C'est un conifère connu sous le nom de « General-Sherman-Sequoia » ; il mesure 81 m. 61 de haut, et son diamètre est, au sol, de 26 m. 81.

Les naturalistes américains évaluent son âge à plusieurs milliers d'années.



Notre dernier Courrier

QUESTIONS GRAMMATICALES

Monsieur le Rédacteur,

Pourquoi écrit-on : les dangers que j'ai courus, et : nous nous sommes essoufflé pendant les quelques minutes que nous avons couru? Est-ce là une exception à la règle d'accord des participes? Merci pour la réponse que vous voudrez bien me faire et croyez, etc...

PORCHER Toulon.

C'est la règle elle-même. Il suffit de l'appliquer avec discernement et en se conformant au sens des mots. On court des dangers, on ne court pas des minutes.

Monsieur,

Par l'intermédiaire de votre rubrique : « Questions grammaticales », voulez-vous m'éclairer sur le point suivant : Quel est le vrai sens du mot aucun? On dit : « D'aucuns me trouvent belle ». Et : « Aucun homme ne me trouve belle ». N'y a-t-il pas là une contradiction et n'est-ce pas le second sens qui est le bon? Même question pour rien.

Excusez-moi de vous importuner pour cette petite question qui vous donnera sans doute une piètre opinion de mon instruction. Mais je n'ai pas de fausse honte et j'en suis réduite à m'instruire par mes seuls moyens.

J. ASTRIC. Villefranche-sur-Saône.

Aucun ne veut pas dire personne, mais, au contraire, quelqu'un. De même, rien ne veut pas dire néant, mais quelque chose. On a tort d'employer l'expression : ce n'est pas rien pour dire le contraire de ce n'est rien. Car ces deux formules ont le même sens, et ce n'est pas rien, qui signifie ce n'est pas quelque chose, veut dire rigoureusement : ce n'est rien.

Monsieur le Rédacteur en chef,

On m'a dernièrement blâmé d'employer le verbe solutionner. Or, c'est un mot que l'on trouve fréquemment dans le langage usuel. Je voudrais bien savoir, par l'intermédiaire de votre si intéressante rubrique : « Lit pour vous... » si j'ai tort ou raison.

Veillez agréer, etc...

Paul DIVOURE, Perpignan.

Pourquoi cet affreux néologisme, que

rien ne justifie puisque vous avez résolu?

Vous n'êtes pas davantage autorisé à vous servir d'émotionner pour émouvoir, de clôturer pour clore, de villégiaturer pour aller à la campagne, ou encore de dire : cette histoire m'indiffère et cette femme m'insupporte. Il y a là un snobisme du mal parler qui est proprement insupportable.

Monsieur,

Y a-t-il un organisme chargé d'étudier le développement de la population du monde? Je crois que pour certains pays, ce développement parfois excessif est une des principales menaces contre la paix. Dans l'espoir que vous voudrez bien me répondre, je vous prie, etc...

N. C. B., Bastia.

Il y a une section à la Société des Nations qui est chargée d'étudier cette question.

Une conférence privée pour l'étude des problèmes de la population dans le monde s'est tenue à Genève du 31 août au 3 septembre 1927. Elle constituait le premier effort de caractère international pour rechercher dans quelle mesure les peuples peuvent se développer sur leurs territoires actuels sans changer pour cela civilisation moderne. L'initiative de cette conférence est partie d'un groupe américain. Le programme des questions à débattre comprenait principalement des études de caractère biologique sur l'accroissement naturel uniforme ou différencié des populations; on a effleuré la question des ressources alimentaires, ainsi que celle de l'émigration et de l'immigration, et l'on s'est demandé s'il est possible de déterminer un degré optimum de peuplement. Mais tous ces échanges de vues n'ont qu'un caractère spéculatif et n'aboutissent jamais à des résultats pratiques.

Vous trouverez une documentation très complète sur la question au « Centre Carnegie pour la Paix Internationale », boulevard Saint-Germain, Paris.

Nous vous signalons aussi une remarquable étude de M. Lucien March, dans la Revue Politique et Parlementaire du 10 janvier 1928.

Monsieur le Directeur,

...Quelle est l'origine du mot nébuleux

pour désigner une chose vague, un discours imprécis, un texte incompréhensible? Vient-il, comme je le suppose, du mot nébuleuse? Si oui, qu'est exactement celle-ci?

Avec mes remerciements, je vous prie, etc...

Hugues DEFAURE, Cannes.

Il est exact que le mot nébuleux (adjectif), procède du mot nébuleuse (substantif). Le premier veut d'ailleurs dire, dans son acception propre, « obscurci par des nuages »; d'où, par extension : vaporeux, vague, peu intelligible.

Astronomiquement, les nébuleuses sont des taches laiteuses qui se détachent sur la voûte sombre du ciel et qui sont formées par des étoiles extrêmement petites et rapprochées.



Projet de cosme aérodynamique pour ministres désireux d'éviter les résistances Nebelspalter, Rorschach.

Advertisement for 'VU Français' magazine. It features the title 'VU Français' in large letters, followed by 'L'illustré Français'. Below this, it says 'PUBLIE CETTE SEMAINE REPONSE A HITLER' and 'Une interview de M. MOUTET Ministre des Colonies par Ramon FERNANDEZ'. Further down, it advertises 'Avec les exilés d'Espagne DE PERPIGNAN A LA FRONTIERE DES PYRENEES par Paul ALLARD' and 'ATTENTION AU FRANC Un article de M. Abel GARDEY ancien ministre du Budget Rapporteur Général de la Commission des Finances au Sénat'. It also mentions 'Illustré de graphiques impressionnants etc., etc...'.

Advertisement for 'EUROPE NOUVELLE' magazine. It features a globe logo and the title 'EUROPE NOUVELLE'. Below the title, it says 'DIRECTEUR MADELEINE LE VERRIER' and 'LISEZ DANS LE NUMERO du 13 février : POLITIQUE DU FRANC ET POLITIQUE DE PAIX'. It lists several articles: 'La hausse des prix : à nouveau mal, nouveaux remèdes. Charles Rist', 'Un programme de redressement français. Roger Auboin', 'L'avenir des finances publiques. Philippe Schwob', and 'Où mènent les contrôles de change. R.A.'. At the bottom, it says ': EN VENTE PARTOUT : 24 pages : Prix 2 francs 73 bis, Quai d'Orsay, Paris (7°)'.

Bulletin d'abonnement à « LU »

Je soussigné..... demeurant à..... déclare souscrire un abonnement à LU, 13, quai Voltaire (7°) pour une durée de (1) { Un an au prix de 72 francs. Six mois au prix de 38 francs. Trois mois au prix de 21 francs. que je vous fais parvenir (2)..... Signature.

(1) Rayer la mention inutile.

(2) Ci-joint en un chèque, mandat-poste, bon, de poste ou par compte chèque postal Paris 660-15.

Etranger { a) Un an, 86 fr. Six mois, 45 fr. Trois mois, 24 fr. b) Un an, 100 fr. Six mois, 52 fr. Trois mois, 28 fr. a) Pays à tarif simple; b) Pays à tarif double. (Voir ci-dessous).

« LU » COÛTE MOINS CHER QU'UN QUOTIDIEN par un système de primes magnifiques en livres, l'abonnement d'un an revient en effet à 10 francs.

La Direction de « LU » vous offre :

Table of subscription rates. It compares 'ABONNEMENT A « LU »' and 'ABONNEMENT COMBINE A « LU » ET A « VU »'. Rates are given in francs for 3 months, 6 months, and 1 year for both options.

Les souscripteurs sont priés de choisir les livres offerts en prime dans les catalogues de publication des Editions de la Renaissance du Livre et des Editions Bernard Grasset, qui seront adressés gratuitement sur demande.

Prière de joindre 1 franc en timbres-poste par volume choisi pour frais d'envoi.

ABONNEZ-VOUS A

SERVICE DES ABONNEMENTS-POSTE INTERNATIONAUX

Nous signalons à nos lecteurs et abonnés qui habitent les pays suivants : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Hongrie, Italie et colonies, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal et colonies, Roumanie, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, Estonie, Lettonie, Lituanie, Dantzig, Vatican, qu'il leur sera possible à dater du 1er JANVIER 1936 de souscrire dans leurs bureaux de poste (service des abonnements-poste internationaux) des abonnements à « VU », « LU » ou abonnements combinés au prix du tarif France et colonies. Ces abonnements peuvent être souscrits pour des périodes de 12, 6 et 3 mois, mais doivent obligatoirement commencer le 1er janvier de chaque année pour les abonnements de 12 mois, le 1er janvier, 1er juillet pour les abonnements de 6 mois, le 1er janvier, 1er avril, 1er juillet, 1er octobre pour les abonnements de 3 mois.

PAIEMENT. Les abonnements sont payables à la souscription par chèques, mandats-poste ou par versements à notre compte chèques postaux Paris 660-15 et partent du 1er de chaque mois.

« VU » et « LU », 13, quai Voltaire, Paris. Tél. : Littré 08-14 et la suite. — R. O. Seine 271.537 B.



Directeur général : ALFRED MALLET

Le Directeur-Gérant : ALFRED MALLET

TARIF DES ABONNEMENTS

Table of subscription rates for 'VU', 'LU', and 'LU+VU' combined. Rates are given in francs for 3 months, 6 months, and 1 year for each option.

ABONNEMENT D'ESSAI DE 2 MOIS (8 NUMEROS) RESERVE UNIQUEMENT A DE NOUVEAUX ABONNES

Table of trial subscription rates for 'VU', 'LU', and 'LU+VU' combined. Rates are given in francs for 2 months for each option.

Ainsi les souscripteurs à cet abonnement d'essai paieront effectivement pendant huit semaines leur numéro reçu à domicile, 1 fr. 50 au lieu de 2 francs. N. B. — Les pays étrangers à tarif double sont : Bolivie, Chine, Danemark, États-Unis, Grande-Bretagne et colonies (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Palestine, Pérou, Suède.

NUMEROS SPECIAUX DE « VU ». Il est rappelé que les abonnés à VU ou combiné VU et LU reçoivent gratuitement tous les numéros spéciaux de VU y compris tous les numéros édités hors séries.

Pour tout changement d'adresse joindre un timbre de 1 fr. 50.

Imp. J. E. P., 1, rue Cadet, PARIS (9°)